

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Harjunpää et le prêtre du mal

Matti Yrjänä Joensuu

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

MATTI YRJÄNÄ JOENSUU

Harjunpää et le prêtre du mal

INÉDIT
SÉRIE NOIRE
Gallimard

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

MATTI YRJÄNÄ JOENSUU

*Harjunpää
et le prêtre du mal*

TRADUIT DU FINNOIS
PAR PAULA ET CHRISTIAN NABAIS

nrf

GALLIMARD

Titre original :

HARJUNPÄÄ JA PAHAN PAPPI

© Matti Yrjänä JOENSUU, 2003.

First published by Otava Publishing Company, Helsinki.

© Éditions Gallimard, 2006, pour la traduction française.

*À Virpi, Anni, Taru,
Anu, Iines et Nooa*

1

LE VEILLEUR

Quelqu'un n'arrêtait pas de chuchoter son prénom à toute vitesse. Comme si on le cinglait méchamment sur la tête avec une baguette.

« Mikko ! Mikko ! »

Mais il ne répondait pas. Non.

« Mikko ! »

Il ne voulait pas redevenir Mikko, cramponné à la jambe de papa, tremblant de peur sur son dos en sueur. Il ne voulait pas surveiller la porte, parce qu'elle était méchante et disait des gros mots. Tout ce qu'il voulait, c'était se reposer dans le nid d'Anitra, en haut de la commode, être son petit. Anitra était gentille : elle ne lui donnait jamais de coups de bec, ne lui griffait pas le cucul ni le zizi. Elle lui permettait de lisser ses plumes, ce qui était aussi bon que de manger de la barbe à papa.

Mais, après la barbe à papa, il avait toujours de drôles de frissons – comme quand il était allé au square sans la permission, ou le 1^{er} mai, quand le taxi avait écrabouillé un pigeon. Un de ses yeux avait giclé hors de la tête et Kasper l'avait accroché au bout de l'épingle à cheveux de Tuija. L'œil l'avait regardé, sans bouger, comme le bout des cigarettes de papa quand il faisait nuit. La douceur des plumes lui donnait l'impression qu'Anitra était sa maman pour de bon, la vraie, que maman était une fausse maman, la maman rouspéteuse d'un vilain garçon qu'il ne connaissait pas – et il frissonna de nouveau, parcouru de picotements. C'était comme quand on lui tirait les cheveux. Pour se rassurer, il se dépêcha de penser aux pieds de la commode : des pattes de lion, vert foncé, avec les griffes et tout. En vrai, elles étaient en bois, mais personne n'aurait osé les escalader, même pas ce gros patapouf de gardien d'immeuble avec ses poils dégoûtants qui lui poussaient dans les oreilles.

« Mikko ! » l'appela-t-on de nouveau, et quelqu'un gémit :

« Ils ont commencé à tuer ? »

Ce quelqu'un, c'était lui, Mikko. Il était assis, et non allongé – le nid d'Anitra n'existait pas, en vérité, ni la barbe à papa, ni Anitra elle-même. Rien de gentil n'existait, en vérité. Il faisait encore noir. C'était toujours la nuit, la même nuit méchante. Il palpa rapidement le matelas et son pantalon de pyjama. Il avait encore fait pipi au lit, bien sûr, il s'en rendit tout de suite compte. Mais juste un peu, ouf ! Tout serait sec avant le matin et il ne serait pas obligé d'aller chercher la ceinture dans la cuisine. Elle était accrochée au porte-serviettes à côté

de la porte, si haut qu'il devait traîner une chaise en dessous pour l'attraper.

« Non, pas encore », chuchota-t-on tout près de lui. Mikko tourna la tête et rentra en hâte ses jambes sous la couverture. C'était l'homme-squelette. Visage blanc, mains blanches. On ne distinguait rien d'autre de son corps. À coup sûr, il n'y avait pas le moindre bout de peau dessus. Il empestait même carrément l'os pourri. Mikko sentait comment il l'observait depuis les trous noirs de ses orbites.

« Mikko ? » chuchota de nouveau le monstre. Sa voix ressemblait beaucoup à celle de Marja quand elle avait pleurniché. On aurait dit qu'il parlait en tenant un bâton de réglisse entre ses dents. Sa tête dodelinait de la même façon que celle de Marja, par petits coups sur le côté : tic tac ! C'était Marja !

« Papa a déjà trois cigarettes dans la bouche. Y en a une autre en train de brûler dans le cendrier. Il marche en faisant des grands pas, tu sais, comme quand... Allez, c'est ton tour !

— Pourquoi qu'on n'y va pas tous les deux ?

— C'est ton tour.

— Je te donnerai mon homme-grenouille. »

Le réveil faisait entendre son tic-tac, l'aiguille trottait. Quelque part à l'étage en dessous, on tira la chasse d'eau alors que c'était interdit la nuit. Dans la rue passa une voiture qui projeta au plafond une lumière bizarre, on aurait dit une moufle dont il manquait le pouce. La lumière se tortilla et dégoulina vers le bas, le long du mur. Pourtant, il ne vit rien par terre. Le nez de Marja se mit à couler. Elle l'essuya en cachette sur la manche de sa veste.

« Je suis trop fatiguée », renifla-t-elle, s'abritant derrière ses mains pour ne pas réveiller Saara, qui se serait mise à brailler à coup sûr. Elle savait s'y prendre. Lui aussi. Dans ce domaine, ils avaient tous deux de l'entraînement.

« Et puis j'ai mal au ventre. Et il faut que j'aille à l'école le matin, pas toi !

— Arrête, Marja », rétorqua Mikko. Ses dents claquaient presque. Il avait toujours très peur quand il voyait sa sœur pleurer. Elle était déjà si grande, elle allait au cours élémentaire. Il prit Roum-Roum par la main et se traîna hors du lit. Le plancher paraissait atrocement froid sous ses orteils. On aurait dit une tôle sur laquelle des chiens auraient fait pipi en plein hiver. Mais il réussit à faire les pas qui le séparaient d'elle et ils s'étreignirent, se berçant un instant l'un contre l'autre comme s'ils dansaient. Mikko se sentit un peu mieux et se dit que peut-être personne ne mourrait ce soir, qu'il pourrait encore aller pagayer sur le lac l'été prochain avec tonton Eikka.

« Bon, je vais les surveiller tout seul », promit-il dans un sursaut de courage. Ses lèvres tremblaient autant que lorsqu'il avait dit des gros

mots et qu'on lui avait récuré la bouche. « Tu auras quand même le droit de jouer avec l'homme-grenouille de temps en temps.

— Et toi avec ma balle en caoutchouc, mais juste un petit peu. Viens me réveiller s'ils commencent. Sinon, laisse-moi dormir jusqu'à ce que l'horloge sonne. Pas la demie, hein ! Attends les deux coups.

— D'ac.

— Bonne nuit », chuchota Marja. Il perçut ensuite le chuintement de ses pieds nus contre le plancher, suivi d'un frou-frou quand elle grimpa dans son lit, puis un léger susurrement : « Entre tes mains, Seigneur, je remets mon esprit. À toi je me confie. Amen. » Les draps bruissèrent quand elle se tourna sur le côté, et tout redevint silencieux. On n'entendait plus que Saara qui suçotait sa tétine.

Mikko était seul.

Il n'osait poser ses yeux nulle part.

La nuit, la maison devenait terrifiante. Même son cœur noircissait, alors qu'en vrai ça n'arrivait qu'aux personnes vilaines. Celles-là n'avaient pas le droit de monter au ciel.

De toute façon, il savait que la table ne se trouvait plus à l'endroit habituel. À sa place était tapi un ours à la gueule puante. Il savait aussi que devant la commode se tenaient trois zèbres, les yeux prétendument masqués, mais ils trichaient : ils regardaient derrière leurs doigts et hennissaient à gorge déployée si on les regardait, ce qui rendait l'ours fou de rage. Voilà pourquoi Mikko s'efforçait de ne pas leur jeter le moindre regard.

Mais il dut se rendre à l'évidence : la corbeille à papier était de nouveau pleine de ballons. Et cela le faisait suffoquer de terreur. Il aspira sa lèvre inférieure entre ses dents et se mit à la mordiller. Il était épouvanté. En vrai, ce n'étaient pas des ballons. C'étaient des têtes de vilains enfants. Dieu les avait tués.

« Marja », chuchota Mikko, si doucement que seule sa bouche remua. Il attendit un instant, mais rien ne rompit le silence. Il se retourna. De l'entrée filtrait une mauvaise lumière, comme si quelqu'un avait placé une main crottée devant une lampe de poche. Il ne voulait pas aller là-bas. Quand il s'efforça d'avancer, il eut de plus en plus froid. Il fut pris d'une vraie crise de grelottement et serra Roum-Roum contre son visage. Roum-Roum aussi avait froid, et ses yeux étaient mouillés. Mikko le réconforta, caressa son dos pelé et lui chuchota quelque chose à l'oreille – ce devait être du suédois ou une autre langue étrangère, car lui-même n'y comprenait rien.

Puis il se retrouva sur le seuil de la porte qui donnait sur l'entrée, sans l'avoir voulu. Il était simplement là, tout à coup. Il y avait un peu plus de lumière, et, bien qu'il eût entendu les voix depuis le début, elles ne prirent corps qu'à ce moment-là. L'air en était saturé, empli de croassements d'oiseaux méchants :

« Réponds, bordel ! Il était dans ta poche, oui ou merde ?

— Je t'ai déjà dit que l'affaire était close.

— On va en parler en détail, au contraire ! En long, en large et en travers, qu'il n'y ait plus jamais besoin de revenir dessus !

— Mais merde, qui t'a permis d'aller fouiller dans les poches des autres ? Bordel, cette grande godiche ne se rend même pas compte que ce n'est qu'un échantillon... Un pauvre échantillon gratuit arrivé par la poste, bon Dieu !

— Mais bien sûr ! Pourquoi je ne l'ai pas compris tout de suite ? Il en pleut tous les jours dans la boîte aux lettres, des capotes...

— Arrête, nom de Dieu ! Comment veux-tu que je m'en souviennne ? Ça pourrait très bien être une blague des gars du service commercial.

— Oui, c'est ça ! C'est toi, la grosse blague, enfoiré ! T'as encore été avec cette putain de Hännikäinen ?

— Nom de Dieu ! Arrête, maintenant ! »

Mikko se tenait contre la porte. La lumière se répandait par l'entrebâillement, jaune comme du pipi. Une odeur de cigarettes et des mots très vilains en sortaient aussi.

De l'autre côté du battant, il y avait la cuisine – et maman et papa. C'étaient eux qui faisaient tout ce raffut. En même temps, ils n'étaient pas vraiment maman et papa, mais plutôt des étrangers, des inconnus, des bandits gueulards. Sa bouche se mit à le picoter quand il pensa qu'ils allaient peut-être rester ainsi pour toujours. Des fourmis jaunes se mirent à grouiller sur ses joues, il eut mal au ventre. Des cordes sortirent du plancher et tentèrent de l'écraser par terre. Il se sentit complètement épuisé, il aurait voulu laisser les cordes le terrasser.

« Tu nous fais chier avec tes clopes ! Tu vas finir par foutre le feu à toute la baraque !

— Qu'ils crèvent, bordel de merde ! Va mourir, grognasse, les mioches avec ! Tous autant que vous êtes ! Moi je...

— Toi quoi ? Tu vas encore faire un massacre, c'est ça ?

— Ta gueule, pouffiasse !

— Ah bon ? C'est moi la pute, maintenant ? Tue-moi, enfoiré ! Ce sera toujours mieux que d'être la femme d'un porc comme toi !

— Sale pute !

— Tue-moi, vas-y, sale porc !

— Bordel, c'est exactement ce que je vais faire ! »

Les pieds d'une chaise gémirent et un rugissement se fit entendre. On aurait dit une bête féroce. Puis quelque chose fut renversé et un autre truc se cassa avec un bruit de verre brisé. Mikko eut l'impression que des javelots filaient partout dans la cuisine, des javelots qui transperçaient le corps en faisant de gros trous dedans ; après, le sang giclait. Il fallait réveiller Marja à toute berzingue, ils devaient se

dépêcher de sauver maman et papa, c'était leur travail. Mais, au même instant, il se souvint de Kikkadara-Messa et se figea, incapable de faire un pas ; une sueur froide se mit à suinter de ses cheveux.

Kikkadara-Messa attendait dans l'entrée, la nuit. Pendant la journée, il se cachait à l'intérieur du mur – il pouvait même manger de la pierre –, c'est pour ça que Mikko ne l'avait jamais vu. Marja si, plusieurs fois. Une nuit, Kikkadara-Messa l'avait presque attrapée quand elle était allée faire pipi. Il ressemblait un peu à un basset, sauf qu'il n'avait pas de pattes ni de queue. Il envoyait d'abord dans les yeux un poison qui brûlait, même que ça rendait aveugle. Puis il entrait sous la peau, par le dessous du pied, ou s'enfonçait dans le trou du cucul et se mettait à manger le corps. On ne pouvait plus rien faire, à part hurler. Il mangeait le cœur en dernier. Il le mastiquait très lentement. Après, on était mort.

Un gémissement effrayé s'échappa de la bouche de Mikko. Il avait la certitude que Kikkadara-Messa se tenait juste derrière lui. Il lui sembla même entendre un léger bruit. Il inclina la tête – oui, il en était tout à fait sûr, maintenant –, il percevait un son, comme si une bête rampait par terre en haletant. Que faire ? Il ferma les yeux très fort, pressa ses mains contre ses fesses et leva ses pieds l'un après l'autre, très haut. Il volait presque. Il espérait de tout son cœur que maman et papa le voient et viennent à son secours. D'une voix précipitée, il chuchotait :

« Maman chérie, papa chéri, entre tes mains Seigneur, maman chérie, papa chéri...

— Mikko ! Mikko !

— Quoi ?

— Pourquoi tu danses comme ça ? » le houspilla Marja en le secouant si fort qu'il en eut mal aux épaules. Elle avait allumé la lumière dans l'entrée. Par terre, il ne vit rien d'autre que des chaussures et le tapis.

« Pourquoi t'es pas venu me chercher ? T'es devenu sourd ou quoi ? » Mikko réalisa alors que des bruits de lutte résonnaient depuis tout ce temps derrière la porte de la cuisine, des reniflements furieux, des grognements, et, pendant quelques secondes, il fut persuadé que l'ours s'agitait là-dedans. Mais ensuite, il entendit aussi des « bordel ! » et des « putain ! », et soudain, au milieu de tout ce vacarme, jaillit le cri de maman :

« Au secours ! »

Marja ouvrit la porte à la volée : l'air était bleu, des chaises étaient renversées. Plusieurs cigarettes se consumaient dans le cendrier et une fumée en forme de tire-bouchon s'élevait de chacune d'elles. Maman était allongée par terre, le visage tout rouge. Assis à califourchon sur elle, papa lui serrait la gorge. Marja tira Mikko par la manche et ils

plongèrent au cœur de la mêlée, se démenant pour arracher papa de la gorge de maman. Mikko le tirait par la chemise, Marja forçait sur le bout de ses doigts pour les déplier. Des boutons giclaient partout comme autant de dents. Des mains et des pieds s'agitaient en tous sens, des « au secours ! » et des « putain de bordel de merde ! » ne cessaient de retentir. Puis, sans trop savoir comment, Mikko se retrouva submergé, incapable de faire le moindre geste. Il ne vit plus rien – il entendait seulement des grognements et sentait l'odeur du dos de papa trempé de sueur.

Et après, tout fut fini.

Il ignora ce qui s'était passé. C'était arrivé tout d'un coup. Ce n'était pas la première fois. Il frotta son visage et se redressa sur les genoux. Papa était debout et arpentait le plancher, soufflant comme une forge. De la salive ou de la morve coulait de sa bouche. Mikko ne voulut pas le regarder plus longtemps. Il avait honte, honte de tout. En plus, papa était immense : sa tête frôlait la lampe, et il ne cessait de marcher à grands pas, de faire demi-tour, de marcher, de faire demi-tour, pareil à un robot tueur en train d'accélérer de plus en plus. Et, quand il était en colère, son visage était très moche. C'était le visage d'une tortue géante capable de tout écrabouiller avec ses dents.

« Oh, mes chéris ! » se mit à gémir maman. Elle était déjà debout elle aussi et massait sa gorge. Mikko frémit car il savait ce qu'elle allait dire. Marja eut la même réaction et hurla dans son dos :

« Maman, non ! Maman, arrête !

— Oh, mes chéris », continuait de gémir maman malgré tout, et elle aussi devait avoir peur, car ses épaules étaient agitées de tremblements. « Papa va maintenant tuer votre maman d'un coup de pistolet !

— Le flingue ! » rugit aussitôt papa en écho. C'était lui, la bête qui avait rugi un peu plus tôt. Mikko plaqua un bras contre son front pour ne pas le voir.

« Il est où ? Le flingue ! Nom de Dieu, je vais tous vous buter ! »

Mikko n'éclata pas en sanglots. Il jeta un rapide coup d'œil à Marja, qui lui rendit son regard, et ils se comprirent. Elle fila dans l'entrée et réussit à arriver à la commode avant que papa n'ait eu le temps de se retourner. Mikko se cramponna à sa jambe. Lové autour de sa cheville, agrippant au jugé l'étoffe du pantalon, il formait un gros balluchon. Mais papa continuait d'avancer, l'entraînant en trombe vers le séjour dans un grand claquement de pantoufles. Le lino défilait à toute vitesse devant ses yeux, puis arriva la barre de seuil, qui lui écorcha les genoux au passage. Le tapis de l'entrée les suivit, des chaussures furent projetées de part et d'autre avec fracas. Au milieu de tout cela, quelque chose tinta clairement, comme la cloche d'un bateau.

« Marja ! » hurla Mikko d'une voix aiguë, répétant le nom de sa sœur dans une litanie effrénée. Il était sur le point de flancher. Ses mains étaient tétanisées, elles le rendaient fou de douleur. Il crut l'entendre lui crier qu'elle avait réussi, alors il lâcha la jambe de papa puis resta affalé sur le tas difforme que constituait le tapis. Même à travers ses propres halètements, il entendait papa secouer la porte du placard en disant des gros mots, mais en pure perte. Marja avait eu le temps de cacher la clé.

Il demeurait étendu, sans bouger, grignoté par la peur. Parce que ce n'était pas encore fini, ça ne se terminait jamais si vite. La furie de papa augmentait quand il ne trouvait pas le pistolet pour les tuer. Mikko restait allongé, immobile, c'était un peu comme s'il n'existait pas, comme s'il était mort, et il était sûr que maman et papa en seraient très contents parce que, d'une certaine façon, tout était sa faute. Ils se disputaient sûrement parce qu'il n'était pas fichu d'apprendre à se réveiller la nuit pour aller faire pipi. C'était d'ailleurs pour ça qu'ils l'appelaient le Pissenlit puant.

Il releva la tête avec prudence. Papa était en train de filer à toute allure vers la fenêtre. Sa main saisit la poignée, la tourna et ouvrit d'un coup la croisée. L'air de la nuit entra dans la pièce, on aurait dit l'eau d'un torrent et papa s'engagea à l'extérieur, à plat ventre sur le rebord de la fenêtre, mais Marja réussit heureusement à l'attraper par la ceinture. Mikko se précipita à la rescousse : il parvint à grimper vaille que vaille sur le dos de papa et le tira vers l'intérieur, du moins eut-il l'impression de le faire. Une enseigne lumineuse rouge brillait sur le toit de l'immeuble voisin, mais Mikko ne savait pas encore lire toutes les lettres écrites dessus.

« Erkki, cria soudain maman derrière eux. Erkki, mon chéri ! Mon amour ! »

À cet instant, tout s'arrêta de nouveau par magie, de la même manière que dans la cuisine. Comme si les piles du lapin-tambour étaient à plat. Personne ne disait plus rien. Personne ne regardait plus personne. On n'entendait que Saara pleurer dans la chambre, hurler à tue-tête et Mikko la vit dans le miroir : debout dans son lit, blanche comme un agneau, elle agrippait les barreaux à deux mains. Il y eut un bruit de froissement quand papa ressortit ses cigarettes. Maman rouspéta :

« Regardez ce que vous avez fait ! Vous avez réveillé la petite, vous n'avez pas honte ? Et qui vous a donné la permission d'être encore debout à cette heure-là ? Allez, Marja, dépêche-toi d'aller bercer Saara, et toi, Mikko, va faire pipi. Après, au lit tous les deux, vite ! »

Mikko se traîna jusqu'à Roum-Roum, qui gisait par terre dans l'entrée, l'air tout cassé. Il lui semblait qu'il n'aurait plus la force de réciter sa prière du soir, tant il était fatigué. Mais il espérait que le

bon Dieu le lui pardonnerait.

2

AURORA

Aurora ne savait pas encore qu'elle était Aurora. Personne ne le savait, d'ailleurs, car elle demeurait pour l'instant inaccessible aux regards, tapie dans une profonde obscurité. Mais cette obscurité n'était pas mauvaise. Chaude et bonne, contrairement à celle qui règne sous terre, elle procurait des forces à Aurora, lui donnait la vie, la préparait lentement à ce qui allait advenir. Et personne ne pouvait augurer de ce futur. Un seul aurait peut-être pu le faire, mais Lui aussi restait muet.

Pourtant, s'il y avait eu de la lumière – et s'il y avait surtout eu quelqu'un pour la voir –, on aurait réalisé sur-le-champ à quel point Aurora était magnifique. Elle était déjà formée : une tête pareille à de la porcelaine, s'arrondissant gracieusement, un nez minuscule, les yeux encore clos mais incroyablement grands, et de petites oreilles froissées comme des feuilles de fougère sur le point de se déployer. Elle avait aussi des mains et des pieds, bien sûr, pourvus de doigts et d'orteils tels qu'on n'en voit généralement que chez les elfes – mais Aurora n'avait pas d'ailes, toutefois.

Sa bouche savait déjà distinguer le sucré. Et Aurora était capable d'entendre, même si elle ignorait que les bourdonnements étranges constituaient un langage, des échanges de mots.

Et elle avait une âme, mais on pouvait encore moins la voir. Personne ne poserait jamais les yeux sur elle. Elle lui ressemblait certainement : frêle, délicate, presque translucide, et sur elle aussi se dessinaient peut-être veines et artères en rouge et en bleu, comme le parcours des routes et des rivières sur une carte. Cette âme n'avait qu'un besoin : que quelqu'un veille sur Aurora, la nourrisse, la caresse avec des mains douces, la prenne tendrement dans ses bras. L'aime.

LE MONT DES MALÉFICES

Quiconque aurait prétendu qu'en plein centre de Helsinki se dressait une montagne que tout le monde pouvait traverser de part en part sans avoir recours à la magie, que cette montagne s'appelait mont des Maléfices et qu'un gnome y avait élu domicile, aurait assurément été pris pour un cinglé.

À tort. Car c'était presque la vérité. Mais personne ne le savait. Plus exactement, personne ne parvenait à prendre conscience de l'existence de cette montagne, même si le regard s'attardait dessus. C'était le cas matin et soir des dizaines de milliers de gens se rendant à leur travail ou rentrant chez eux.

L'appellation « montagne » aurait peut-être paru un peu exagérée à leurs yeux, mais c'était néanmoins ce que son aspect évoquait le plus, en particulier ses flancs, d'une roche brune tirant sur le rouge. Très escarpés, ils formaient de nombreux à-pics. Ici et là, dans la pierre, se distinguaient des traces de foreuse et autres signes d'excavation. Sa hauteur variait entre une quinzaine et une bonne vingtaine de mètres – selon les endroits – pour plus de trois cents de longueur. Sa largeur n'excédait pas la centaine de mètres. Elle s'amincissait à ses deux extrémités de manière fusiforme, ce qui lui conférait l'aspect d'un de ces bonbons de réglisse en forme de losange.

On la trouvait sur le plan de la ville, case cinquante-deux, subdivision DJ/soixante-dix-huit. À vrai dire, elle ne représentait qu'une tache verte, couleur d'herbe, de la taille d'un ongle. Et son nom n'était pas mentionné, géomètres et cartographes ignorant qu'elle en avait un.

Pasila était située sur cette même page. La montagne se trouvait en fait entre Pasila-Ouest et Pasila-Est, peut-être un peu plus du côté de Pasila-Est, où la voie ferrée de la côte et la voie principale se séparent. Elle se dressait là, forteresse rocheuse solitaire cernée par des rails et des trains filant dans diverses directions. Personne n'avait rien à y faire.

Il était également vrai qu'on pouvait la traverser à pied. De Hartwall Areena partait un pont piétonnier. De l'autre côté des rails, il cédait la place à un tunnel en pente douce qui permettait de s'enfoncer dans la montagne et débouchait sur la route de la gare de triage, en face du Parc des Expositions.

Si on avait pu grimper jusqu'à son sommet, on aurait constaté que les environs présentaient de nombreuses similitudes avec le relief des

îles maritimes : langues saillantes de roche sinueuse, dépressions où poussaient de l'herbe jaunâtre, de la mousse, de frêles aulnes, des bouleaux, ainsi que des pins séculaires résistants mais rabougris.

À l'extrême sud de la montagne subsistaient des vestiges attestant que l'endroit avait autrefois présenté une importance stratégique. Dans la roche, sur plusieurs dizaines de mètres, une tranchée en partie comblée par la végétation avait été creusée. Un embranchement menait à une petite casemate en béton, coulée dans l'excavation. Peut-être avait-elle servi d'abri antiaérien pour une poignée de personnes. Dans l'autre sens, la tranchée courait jusqu'à une petite plate-forme en béton juchée sur des piliers de deux mètres de haut. Des marches, en béton elles aussi, permettaient d'y accéder. Après les avoir gravies, on constatait qu'une rambarde de tubes d'acier brisés ici et là ceinturait la plate-forme et que des boulons rouillés dessinant deux cercles contigus étaient scellés dans la dalle. On ne pouvait qu'essayer de deviner ce qui avait été fixé dessus. Un dispositif en relation avec la défense antiaérienne pendant la guerre, un ou deux projecteurs, qui sait.

Au centre de la montagne, parmi des broussailles touffues, se dressait une construction en tôle ondulée de fabrication plus récente. Une cabane sans fenêtre ni porte, dotée d'un toit plat. Son utilité n'apparaissait pas non plus d'emblée. Mais en promenant les yeux sous les structures supportant les chéneaux, on pouvait s'apercevoir qu'une partie du mur avait été remplacée à cet endroit par un robuste treillis en acier, et, en prêtant l'oreille un instant, on distinguait un bourdonnement lointain et sourd, comme si la montagne respirait. La construction était certainement reliée à un abri souterrain, situé bien plus profondément dans la roche. Si on avait pu aller fureter du côté de la gare de triage, on aurait rapidement découvert deux portes massives en acier au pied de la montagne.

En s'approchant de cette cabane en tôle ondulée, on finissait par se rendre compte que la montagne avait des visiteurs occasionnels. Ses murs étaient tagués à tel point qu'on n'aurait pu deviner leur couleur d'origine, même en les grattant. Et, si on examinait le sol avec plus d'attention : un sentier à peine visible serpentait depuis la cabane en direction de la pointe nord. Là-bas, le versant était moins élevé, la pente plus facile à gravir. Mais pour y arriver les peintres acrobates avaient néanmoins dû prendre le risque de traverser la voie ferrée principale, passer à proximité des lignes à haute tension du transformateur qui alimentait les voies en électricité et franchir deux robustes clôtures en fil de fer.

Par terre gisait également tout un fatras de déchets divers, que l'on trouve dans les fourrés de n'importe quelle ville : débris de verre, bombes de peinture vides, cartons, bouts de planches. C'était ici

qu'avait aussi fini par échouer, de façon fort singulière, une botte d'enfant en feutre de couleur rouge. Mais ces rebuts ne semblaient guère récents : la rouille et leurs couleurs passées attestaient que les neiges de plusieurs hivers les avaient recouverts et avaient fondu.

Une atmosphère trouble baignait la montagne. Celui qui aurait absolument tenu à la gravir et se serait débrouillé pour arriver sans encombre jusqu'à son sommet n'aurait plus eu qu'une seule envie : déguerpir de là. Au plus vite.

Et celui qui l'aurait observée depuis les quais de la gare de Pasila à l'heure où la nuit brisait l'échine du crépuscule et où les lampadaires s'allumaient aurait pu, avec un peu de chance, distinguer un mouvement furtif là-haut. Comme en ce moment même. Il aurait eu l'intime conviction que quelqu'un gravissait l'escalier en béton puis se tenait immobile sur la plate-forme.

LE GNOME

Tuer un homme n'était pas difficile. Pas plus que tuer un pigeon. Il suffisait d'une légère poussée – au bon moment et au bon endroit. Mieux que n'importe qui, il savait déterminer les circonstances favorables. La Tellurienne les lui indiquait, en fait, et ainsi soit-il ! Les chairs se détachaient des os, les intestins éclataient sur le ballast, vertèbres et articulations voltigeaient comme des haricots secs, l'esprit se séparait de toute cette souillure qui faisait de l'être humain un démon insatiable. Il avait déjà assisté à ce spectacle, bien sûr. Sans en perdre une miette, il avait senti par ses propres narines la puanteur délicieusement répugnante de la chair humaine sanguinolente.

L'instant où l'esprit se libérait était particulièrement esthétique : il jaillissait en petites particules guère plus complexes que des cristaux de sel, puis ces particules formaient un extraordinaire tourbillon cinabre que la roche, incarnation de la chair divine de la Tellurienne, absorbait aussitôt en son sein. C'était précisément de là que provenait l'expression rabâchée sans cesse aux enterrements, ce « Tu es poussière » – voilà, un pas de plus vers la Vérité !

« *Ea lesum cum sabateum !* » s'écria-t-il, incapable de refréner un geste enfiévré, mais il se maîtrisa aussitôt, traça rapidement en l'air les trois signes sacrés avec ses doigts et baissa la tête. Lui aussi devait faire preuve de retenue face à la déesse, bien qu'il fut son élu, son gnome surgissant des entrailles de la terre. Doté d'une force supérieure à celle des êtres humains, croisement d'un ange et d'un prêtre, il était la fille – ou le fils – de la Tellurienne, cela dépendait de la forme sous laquelle celle-ci souhaitait apparaître elle-même.

« *Vibera berus, quelle villaum est* », ajouta-t-il de sa voix étrangement rauque. On aurait dit qu'elle n'avait pas servi depuis longtemps, qu'elle avait été collée par la rouille contre son larynx. Une senteur indéfinissable se dégageait de sa personne. Pas à proprement parler une odeur de moisi, plutôt une émanation minérale rappelant celle qui prend à la gorge lorsqu'on descend dans le métro. Il posa ses mains l'une à côté de l'autre sur le garde-fou dont il caressa un instant la surface rugueuse corrodée par des décennies de pluie. Puis il leva les yeux.

Quiconque aurait été amené à croiser son regard à ce moment précis aurait senti ses jambes flageoler.

Sa ville s'étendait là, à genoux autour de lui, brillant de tous ses feux. Son pouvoir bouillonnait à l'arrière de son crâne, on aurait dit

qu'on agitaient un hochet en or contenant de la poussière d'argent. Il exsudait une telle vigueur entre ses mains qu'elles devinrent brûlantes. Mais il se domina de nouveau, car il ne s'agissait pas là d'une qualité innée mais d'un privilège accordé par la Tellurienne. Il se contenta de promener les yeux sur ce qui lui appartenait.

Devant lui s'étendaient Pasila, Alppila, Laakso, et le centre-ville : Kluuvi, Punavuori, Eira. À sa gauche patientait humblement l'est de Helsinki. Herttoniemi, Myllypuro, Vuosaari. Il connaissait évidemment la totalité de son territoire. À sa droite, Ruskeasu, Munkkivuori et Meilahti. Il tournait le dos à d'autres quartiers, mais ne les négligeait pas pour autant. Leurs milliers de lumières scintillaient telle une mer bleu orangé. Il ne pouvait les oublier, sa mission était de les sauver. La Tellurienne elle-même lui en avait donné l'ordre.

Tuer un être humain ne relevait pas du péché. Voilà pourquoi ce ne pouvait être considéré comme un crime. Tout cela n'était qu'une duperie élaborée à l'intention de gens dépourvus de jugeote. Le cinquième commandement en fournissait d'ailleurs un des exemples les plus flagrants. À sa forme princeps avaient été ajoutés deux misérables petits mots : ne et point – et tout le sens s'en était trouvé inversé. Il en était de même avec Dieu et Satan, tous deux pure invention d'imbéciles, incarnant soi-disant le bien et le mal. Foutaises ! Il n'existait qu'une seule et véritable divinité sacrée : la Tellurienne, la bien-aimée Tellurienne et ses trois états, le Big Bang Sacré, le Soleil Sacré et le Noyau de Fer Sacré. Ce dernier se trouvait géographiquement le plus proche de lui, juste sous ses pieds. Il flamboyait, immense magma en fusion, au sein du globe terrestre, attendant d'entrer en éruption et de s'unir au Soleil Sacré et au Big Bang Sacré – voilà la Vérité ! Un nouveau big bang allait se produire inéluctablement, mais il ne pourrait avoir lieu tant qu'il y aurait dépravations et souillures sur terre. Voilà pourquoi la Tellurienne exigeait des sacrifices humains et accordait sa bienveillance aux fidèles qui lui en procuraient.

Il ferma les yeux et inspira profondément, avec ferveur. L'air avait le goût de la ville une nuit de printemps. Il était imprégné de la fragrance de ses apôtres : mouvement, progression inexorable, métal chaud, lait bleuté de la Tellurienne – électricité. Les apôtres le buvaient depuis les câbles suspendus, à l'aide de leurs trompes. Il se pencha pour embrasser le panorama : ils cheminaient, au nombre de cinq. L'un d'eux longeait le flanc du mont des Maléfices, et, ses lumières étant allumées à présent que l'obscurité était tombée, il pouvait même distinguer ses occupants. Un homme en train de tripoter son téléphone portable, un garçon bâfrant un hamburger, une femme absorbée dans la lecture d'un journal... Tous avaient en commun de se croire simplement assis dans un train pour rentrer chez

soi, rendre visite à quelqu'un ou aller travailler. Aucun ne soupçonnait être en réalité transporté par un apôtre et faire l'objet d'un travail de conversion acharné. Car les apôtres poursuivaient leur ouvrage sans relâche, modelaient les esprits de ces ignorants avec un rayonnement d'une extrême finesse que l'être humain ne percevait que très rarement, sauf sous la forme d'une légère somnolence l'obligeant à bâiller à la sauvette ou à fermer l'œil. Il sourit de pur contentement, sa gorge produisit un gloussement grinçant : son œuvre progressait tandis que lui-même se reposait.

« Vénérée, miséricordieuse Tellurienne », souffla-t-il en tournant son regard vers la voûte céleste. Des étoiles luisaient déjà dans le ciel, suivant leur course immuable depuis le Big Bang Sacré, et, tandis qu'il les contemplait, il ressentit avec une soudaine chaleur la présence de l'Esprit. Il se serait cru victime d'un accès de fièvre qui ne se serait manifesté que dans ses paumes, ses doigts et le pavillon de ses oreilles. D'ordinaire, cela signifiait une seule chose : la Tellurienne l'appelait, lui indiquait qu'elle allait peut-être lui apparaître cette nuit. Il espéra ardemment que ce serait le cas, tant sa venue était sublime. On ne pouvait éprouver sensation plus fabuleuse dans une vie. Cela aurait pu s'avérer insoutenable pour un individu lambda. La violence de cette magnificence lui aurait fait perdre la raison, ce qui expliquait pourquoi la Tellurienne ne se montrait qu'à ses élus, ses bien-aimés gnomes.

Il eut le pressentiment que si la déesse lui apparaissait cette nuit, cela se produirait dans le tunnel des apôtres, là où il croisait celui du métro, près de la gare centrale. De là, on pouvait voir les plus glorieux propagateurs de la foi, les Grands Orange, rouler et accomplir leur œuvre de conversion, la plupart du temps sous terre, près du cœur de la Tellurienne, là où il vivait lui aussi. Il fit demi-tour et descendit l'escalier de la plate-forme en béton d'un pas sûr dans l'obscurité quasi totale. Il n'était plus un jeune homme. Il avait peut-être même dépassé l'âge mûr. Sa physionomie affichait en tout cas cet indéfinissable aspect desséché et hâve que l'on ne trouve que chez les personnes vieillissantes ou les pratiquants de course de fond. Il n'était pas non plus très grand. Il entraît plutôt dans la catégorie des petits, et sa maigreur était indéniable.

Il extirpa de la banane accrochée autour de sa taille un porte-clés qu'il nicha avec habileté dans le creux de sa main. Il appuya dessus et un mince rai de lumière, ténu comme un fil, se mit à scintiller entre ses doigts. Ici, cela suffisait amplement. Dans les profondeurs des cavernes, les temples de la Tellurienne, il devait en plus utiliser une lampe frontale de faible intensité, les ténèbres y étant extrêmement denses. Mais une source de lumière plus conséquente – un projecteur par exemple – aurait été dangereuse. Elle aurait pu révéler sa présence

aux hérétiques, même si en pleine nuit on ne risquait guère de se heurter à eux en bas.

« Hakaniemi ? » demanda-t-il à brûle-pourpoint, car ce nom avait soudain fulguré dans son esprit – Hakaniemi, sans aucun doute possible –, et ce n'aurait pas été le cas si la Tellurienne ne le lui avait pas suggéré. Mais il ne reçut aucune réponse. Du moins pas dans l'immédiat. Il tenta de deviner sous quel aspect elle se manifesterait, femme ou homme, car cela déterminerait son propre sexe pour les heures à venir. Il atteignit le sommet d'une éminence rocheuse, sur le versant est du mont des Maléfices, et s'arrêta devant une installation en grillage de poulailler d'aspect énigmatique.

Cela évoquait un grand parapluie ouvert posé à même le sol dont le manche, coincé dans un interstice rocheux, aurait traversé la toile pour former une saillie de deux mètres de haut. Mais il aurait suffi d'étudier en toute tranquillité l'installation pendant un petit moment pour comprendre rapidement de quoi il retournait : la partie qui ressemblait à un parapluie, constituée de grillage de poulailler, pouvait être remontée le long du manche. Par terre, au bout d'une longue ficelle, traînait une clavette métallique s'adaptant parfaitement à un trou pratiqué dans celui-ci. Il suffisait de lancer une poignée de graines par terre, de se cacher pour attendre l'arrivée des pigeons, de tirer brusquement sur la ficelle et le tour était joué.

« Petit, petit », appela-t-il doucement, et sa voix n'était plus éraillée mais chargée d'intonations rassurantes, pleine de sincérité. « Petit, petit. Ma colombe... »

Il espéra dans un recoin de son esprit que la Tellurienne lui apparaîtrait en femme. C'était peut-être encore plus impressionnant que de la voir surgir à travers le mur sous sa forme masculine. Mais il se repentit de ses pensées sur-le-champ, car la déesse pouvait lire dans l'esprit de tous, et qui était-il, lui, pour se permettre d'avancer une telle préférence ? Il ressentit aussitôt le besoin de faire une prière pour implorer son pardon : « Oh, Tellurienne... *Esculentae nutale sorbit oli, amen.* »

Lorsque la Tellurienne avait décidé d'apparaître sous sa forme féminine, il le savait d'emblée, car un rai de lumière d'un vert bleuté, semblable à l'arc produit par un fer à souder, fusait de la roche. Il s'étendait du sol du tunnel à la voûte. Ensuite – sans avertissement – toute la paroi du tunnel se déchirait, bien qu'elle fût en granit. Elle s'ouvrait comme un rideau de scène et la Tellurienne s'avancait, nue. Sa taille avoisinait les trois mètres. Son corps splendide donnait l'impression d'être sculpté dans de la pierre animée. De l'intérieur, à travers sa peau, rayonnait cette lumière d'un vert enchanteur. Il en jaillissait le plus intensément de ses seins, et peut-être avec encore plus de puissance de son pubis. Son intimité luisait, entrouverte,

disposée à recevoir la sainte semence. En revanche, si elle revêtait son apparence masculine, sa peau divine brillait d'une teinte rougeâtre et sa verge colossale se dressait en une inflexible érection, prête à répandre le saint sperme sur la terre. Sous cette forme, elle aurait pu féconder toutes les femmes du globe en une seule et unique nuit si elle l'avait voulu.

Devant l'une ou l'autre de ces incarnations, il se jetait pareillement à genoux. Il ne regardait jamais le visage de la Tellurienne, cela était proscrit. La lumière émise par ce visage était si vive qu'elle aurait réduit en cendres les globes oculaires du profanateur. Les hérétiques ne fixaient jamais le Soleil Sacré en face eux non plus. Ainsi prosterné devant la déesse, une paix délicieuse emplissait son âme, puis venait la joie ; ses soucis et ses inquiétudes s'évanouissaient. Ne subsistait que cet état béni accordé par la Tellurienne.

« Petit, petit », faisait sa bouche, et il braqua son porte-clés lumineux sur le cône grillagé. Le faisceau de lumière se posa tout de suite sur ce qu'il cherchait : le seul pigeon se trouvant encore dans la cage. Il avait relâché les autres sans attendre. Celui-ci n'avait rien de ces minables volatiles au plumage gris. Il était de cette race parée de blanc et de brun, comme du chocolat liégeois. Il appartenait à un groupe de pigeons ramiers nichant au cœur du centre-ville, quoiqu'on en trouvât aussi quelques-uns à Kruunuhaka. Leur sang était excellent. Seul celui des pigeons colombrins le surpassait.

« Mon petit », le rassérénait-il. L'oiseau ne bougeait pas. Son œil clignait au milieu de ses plumes de nuit ébouriffées. L'homme ouvrit une petite trappe située sur le côté de la cage, glissa ses doigts à l'intérieur, puis son poignet, et enfin tout son bras se mit à ramper tel un anaconda – et voilà, le pigeon se retrouva dans sa main. Il paraissait beaucoup plus petit une fois dedans. On aurait dit un moineau. Il sentait son cœur battre à toute vitesse, tel un petit moteur : prrr ! L'oiseau resta paisible tandis qu'il le ramenait à l'air libre. Il dessina ensuite de sa main libre les signes de bénédiction au-dessus de lui, les renforçant avec les paroles suivantes :

« *Alcuera cum pica lotus est.* »

Il se leva, glissa le pigeon dans la plus grande poche de sa banane et referma la fermeture Éclair. Au début, l'animal se débattit un peu – ils faisaient tous ça –, mais une fois qu'il eut trouvé une position confortable, il s'apaisa. En règle générale, ils restaient tous ainsi, placides, jusqu'au sacrifice. Il fit rapidement les signes sacrés en direction des quatre points cardinaux, rassura la ville et se dirigea à grandes enjambées vers la cabane en tôle ondulée placée au centre du mont, à une allure étonnamment alerte pour son âge.

Les tags l'amusaient. Mais ce qui l'amusait le plus, c'était qu'il n'y avait pas moins de trois bandes de jeunes se disputant le privilège

d'être celle dont les œuvres recouvriraient la cabane. En tout et pour tout, leur effectif se réduisait à sept morveux. Il aurait pu les chasser car la cabane lui appartenait, en quelque sorte, mais il les laissait s'agiter à leur guise. Il leur avait joué un tour si vicieux qu'ils ne soupçonnaient guère ce qui les menaçait. Il avait transféré l'âme de chacun d'eux dans un de ces petits cailloux blancs dont était remplie la bourse accrochée à sa ceinture. Quelquefois, quand la fantaisie le prenait, il en sortait un, le posait sur un rocher et le réduisait en miettes avec une plus grosse pierre. Et, comme par hasard, un accident inexplicable se produisait quelque part. Une collision, par exemple, une voiture s'écrasait pour une raison mystérieuse contre un rocher ou se déportait sur la voie d'en face – et celui dont l'âme avait été emprisonnée dans le caillou brisé trouvait la mort.

Une végétation touffue dissimulait la cabane. Il s'y fraya un passage et se dirigea vers un sapin au tronc aussi épais qu'une cuisse robuste. Il fallait s'en approcher très près pour constater que des branches avaient été coupées, sans raison valable en apparence, mais en fait avec méthode. Il agrippa les moignons et se mit à grimper, comme sur une échelle ordinaire. Arrivé à une hauteur de trois mètres, il se retrouva au niveau de la corniche de l'édifice. Un petit saut suffit à l'amener sur le toit.

Il s'arrêta un instant pour tendre l'oreille. La circulation bourdonnait, jouant sa symphonie monotone. Les rails grincèrent sur le pont de Pasila – le train E certainement, un des apôtres rouges sur le point d'entrer dans Helsinki. Un hélicoptère gronda vers l'est. De tous les sons lui parvenant, rien d'inquiétant ne se dégageait.

Il se pencha, saisit à deux mains le loquet massif de la trappe située sur le toit et le fit coulisser. La trappe avait été aménagée de façon très astucieuse. On ne pouvait pas soupçonner son existence depuis le sol. La cabane semblait n'être qu'un appentis totalement hermétique en tôle ondulée. Il ouvrit l'abattant, s'assit sur le rebord et chercha à tâtons avec ses orteils les premiers barreaux de l'échelle. Même un ignorant aurait pressenti à ce moment-là que la descente était longue et qu'en bas s'étendait sûrement tout un monde creux, des tunnels, encore des tunnels, un réseau d'au moins deux cents kilomètres de long.

L'odeur qui se dégageait était la même que celle du gnome. Un léger bourdonnement se faisait entendre sans discontinuer.

5

LE VIEUX

Harjunpää tenait le portable vissé à son oreille et se demanda pendant un bref instant si celui-ci lui envoyait des radiations. Un des emplacements décolorés sur le papier peint avait peut-être instillé cette pensée dans son esprit. Les tableaux avaient tous trouvé preneurs, eux aussi ; il n'en restait plus que les clous de fixation. Le téléphone renvoyait les bruits de fond habituels du Central, timbres de sonneries et propos assourdis lorsqu'un O.P.J. donnait des indications par radio aux patrouilles. Dans l'appartement, en revanche, on n'entendait que le faible sifflement d'un courant d'air et le chuintement de centaines de larves en train d'agoniser sous l'effet de l'insecticide, rappelant le son de papillons de nuit en train de s'escrimer contre un globe lumineux. Sans oublier le bruit de pattes en provenance du vestiaire de l'entrée, lointain roulement de tambour. Harjunpää ne pouvait s'ôter de la tête qu'un détail clochait ou qu'un événement néfaste menaçait de se produire. Cette sensation l'agaçait autant que s'il avait porté des chaussures trop petites, avec une ampoule sur le point de crever au talon de chaque pied.

Il n'arrivait pas à déterminer l'origine de cette impression – était-ce parce qu'il n'avait pas encore eu le temps d'examiner le corps, juste d'y jeter un coup d'œil superficiel, ou du fait que Jari était assis en silence à côté de lui, vêtu d'une robe ? S'agissait-il de tout autre chose ? Sa famille ?

« Tu me reçois toujours, Timo ?

— Où est-ce que j'aurais pu m'envoler ? grommela-t-il à voix basse.

— Écoute, je viens de les rappeler encore une fois, ils sont tous en route. Le médecin aussi. Mais c'est toujours pareil, avec les embouteillages du matin.

— O.K. Je vais poireauter.

— Je peux faire accélérer nos voitures de patrouille si c'est vraiment nécessaire. Mais l'ambulance arrivera sans avertisseurs, au rythme de la circulation. Aucune vie n'est menacée, en fin de compte.

— Bon, fais comme tu peux. Il n'y a pas de réel danger ici. Mais, vu le contexte, je ne peux rien faire tout seul.

— Bien reçu. Terminé.

— Merci », se donna la peine d'ajouter Harjunpää. Pendant un bref instant, une ombre passa sur son visage, un masque de lassitude, mais il reprit rapidement son expression coutumière, celle, quasi impénétrable, d'une personne habituée à attendre et qui en a

beaucoup vu.

Il consulta sa montre : bientôt sept heures et demie. Il se trouvait sur les lieux depuis près de trois quarts d'heure mais n'avait rien pu faire, hormis évaluer la situation tant bien que mal et questionner Jari. Il n'avait aucune raison de ne pas le croire, en définitive, mais il n'osait pas le laisser sans surveillance, même un court instant.

Il l'observa à la dérobée : il arborait toujours le même air. On aurait dit un nœud, un double nœud de douleur. Cette douleur se lisait dans ses yeux et sur sa bouche, surtout maintenant. Ses lèvres crispées formaient un pli étroit. On aurait dit qu'il avait peur de se noyer ou tentait de toutes ses forces de couper quelque chose avec ses dents. Pour couronner le tout, une barbe naissante recouvrait ses joues par plaques telle une affligeante éruption cutanée.

Il ressemblait à un vieillard mais avait pourtant à peine dépassé la quarantaine. La tête légèrement penchée sur le côté, il donnait l'impression d'écouter en boucle un chuchotement intérieur et grelottait de froid. Il n'avait pas consenti à enfiler le survêtement que Harjunpää avait dégoté dans la penderie. Il était toujours vêtu d'une légère robe d'été et d'une paire de bas en nylon tire-bouchonnant autour de ses chevilles. Les portes étaient restées grandes ouvertes. Les refermer n'avait pas été envisageable ; respirer sans avoir la gorge oppressée n'était devenu possible que depuis peu. Avec la vivacité d'une créature de chair et de sang, le courant d'air glacial émergeait de la cage d'escalier, tirait le bas de la robe à fleurs de Jari et faisait frissonner ce dernier, puis s'échappait par la porte du balcon, emportant avec lui des mètres cubes de cauchemar.

Soudain, Harjunpää comprit et tressaillit – ce fut comme si une voix le lui avait soufflé : le vestiaire ! Voilà ce qui le tarabustait. Il ne l'avait pas inspecté car Jari était devenu quasi hystérique lorsque sa main s'était refermée sur la poignée de la porte. Il s'était souvenu de ce qui était arrivé à Pola l'hiver dernier. À Eira, une odeur dans la cage d'escalier avait incité le gardien d'immeuble à alerter la police, et Pola avait trouvé une vieille dame décédée dans son lit, de mort naturelle selon toute probabilité. Il avait traité l'affaire sans s'écarter de la procédure de routine, avec l'expérience conférée par des wagons de cas analogues. C'était Stenberg, des pompes funèbres, entré dans les sanitaires pour se laver les mains, qui avait découvert un second cadavre. L'époux de la vieille dame, assis sur la cuvette, un pistolet à la main et un trou dans la tempe.

« Qu'est-ce qu'il y a à l'intérieur ? » demanda Harjunpää. Ses paroles parurent résonner sous une voûte.

« Où ça ?

— Dans le vestiaire.

— Le vieux.

— Vous m'avez dit tout à l'heure qu'il s'agissait d'un chien. Vous avez également déclaré que votre père était mort alors que vous étiez encore enfant.

— J'avais dix ans. Il m'avait dit de bien m'occuper de maman. Mais voilà où on en est...

— Votre mère est décédée. Elle était âgée et malade. Vous vous en êtes occupé aussi bien que possible.

— Maman est morte ? » s'étonna Jari en regardant pour la première fois Harjunpää dans les yeux. Simultanément, un tic nerveux tirailla la commissure de ses lèvres.

« Oui, Jari. Nous sommes allés la voir ensemble, tous les deux, sur le pas de la porte. Vous devriez enfiler ce survêtement, maintenant, vous allez prendre froid inutilement. Dans peu de temps, d'autres personnes vont arriver.

— Qui ça ? Qui va arriver ?

— Un médecin, je vous l'ai déjà expliqué. Et une patrouille de police, qui va emmener votre chien dans un chenil en attendant que les choses s'arrangent.

— On ne peut pas l'emmener ! » hurla Jari. Son cri rebondit d'un mur à l'autre dans l'appartement vide. L'écho se répercuta jusque dans la cage d'escalier. Il porta brusquement ses mains à ses tempes. Ses doigts faisaient penser à des branches noueuses qui se seraient refermées sur sa tête. « Ça va le rendre fou de rage ! Si vous ouvrez la porte, il va vous sauter à la gorge !

— Écoutez, Jari, dit Harjunpää avec un geste apaisant des mains. C'est un chien. Un danois, vous l'avez affirmé vous-même.

— Oui, admit Jari qui parut ensuite hésiter, comme sur le point d'avouer un terrible secret. Mais c'est aussi le vieux ! Je vous le jure ! Son âme est descendue du ciel dans le chien quand maman... Je reconnais bien ce regard. C'est le regard du vieux ! Il est en colère contre moi ! Il est revenu se venger !

— Tout doux, Jari, l'apaisa Harjunpää. Du calme. »

Il se rendit alors à l'évidence : il ne pouvait rien faire, sinon attendre les renforts et l'ambulance. Mais le temps s'écoulait lentement, tel un train de marchandises interminable défilant wagon après wagon devant un passage à niveau. Et, bien sûr, dans la rue en contrebas ne résonnaient toujours pas les claquements de portières tant attendus.

Il lui restait malgré tout la possibilité de réfléchir au corps : sa position était caractéristique d'une personne endormie. Une main se trouvait sous l'oreiller, l'autre posée à côté du visage de façon naturelle. Une chaussette en laine grise avait été enfilée à la gauche ; d'après Jari, la défunte avait eu froid et mal à cette main, ce qui pouvait laisser supposer une origine cardiaque à la cause du décès.

Mais le corps se trouvait dans un état de décomposition très avancé, noirci. Des humeurs avaient suinté jusqu'au sol à travers le matelas, et dans la région du visage apparaissait un début de dessiccation, voire de momification. Cette femme était sans conteste morte depuis bien plus d'un mois. Plusieurs bols de bouillie d'avoine gisaient par terre, et une armada de purificateurs d'air était alignée sur le rebord de la fenêtre.

Harjunpää ne pouvait rien déduire de l'agencement de l'appartement car il ne restait plus rien, abstraction faite du lit en bois sur lequel la défunte était allongée, dans la chambre. Seuls des emplacements plus clairs sur le papier peint témoignaient qu'il y avait bien eu un jour des meubles : une volumineuse bibliothèque, certainement, près de la porte, un fauteuil aussi, sûrement. Le linoléum avait conservé des marques en creux, là où avait dû se trouver le coin salon.

« Qui est là ? » demanda-t-on depuis la cage d'escalier. Harjunpää comprit que les vociférations de Jari avaient été entendues. La lumière éclatante du matin éclairait à contre-jour l'auteur de l'interpellation, seule une silhouette était perceptible. Il lui sembla que c'était celle d'une femme ayant jeté à la va-vite un peignoir sur ses épaules.

« J'espère que vous ne lui faites pas de mal.

— Ne craignez rien, je suis de la Criminelle », rétorqua Harjunpää en s'avançant vers l'entrée. Les larves et les mouches mortes explosaient sous ses semelles avec un brasillement sec, comme des petites bulles séchées de chewing-gum. Sur ses gardes, la femme recula en serrant plus étroitement les pans de son peignoir.

Harjunpää n'entendit pas réellement un bruit dans son dos, il eut plutôt l'intuition d'un mouvement rapide ou de l'oscillation fugace d'une ombre. Par réflexe, il s'accroupit, s'écarta sur la droite et pivota tout en se redressant. Mais il s'était trompé, Jari ne s'était pas rué vers lui : il se trouvait au milieu du séjour et se dirigeait d'un pas vif vers l'ouverture béante de la porte du balcon.

« Jari, non ! » s'écria Harjunpää en démarrant à son tour.

Il se donna de l'élan en prenant appui sur les montants de la porte et tout se déroula en une succession d'automatismes, comme s'il s'était entraîné toute sa vie en vue de cette situation. Ses chaussures martelèrent le plancher, les motifs du papier peint défilèrent sous forme de traits à côté de lui, et l'embrasure de la porte s'agrandit à une vitesse hallucinante – comme s'il tournait le zoom d'un appareil photo. Mais Jari avait déjà atteint le balcon et sa robe flottait dans la bise telle la queue d'un animal gigantesque.

Il avait agrippé le bord de la balustrade et s'apprêtait à projeter sa jambe par-dessus comme pour se hisser sur le dos d'un cheval. Le vent s'empara de son bas tire-bouchonné. Il s'envola en tournoyant, oiseau

déchiqueté par un coup de fusil. Mais Harjunpää n'avait pas traîné. Il franchit le seuil et tendit le bras. Une question battait dans son esprit à une cadence infernale : À quel étage est-on ? À quel étage est-on ? Sans trop savoir comment, il eut le temps d'apercevoir dans un coin du balcon un balai sans manche et une chaussette bigarrée ornée de motifs blancs ; la seconde suivante, il saisissait Jari par les épaules, puis descendit ses mains pour abaisser leur centre de gravité – un relent de sueur se répandit dans l'air. Il projeta de toutes ses forces son genou contre la cuisse du désespéré. Le craquement d'une articulation résonna et Jari se trouva étroitement coincé entre Harjunpää et la balustrade.

Jari lâcha prise de sa main gauche et s'évertua à desserrer les doigts de Harjunpää, en vain. Ils continuèrent à haleter et à se débattre, évoquant un octopode furieux accroché à la balustrade. Harjunpää jeta malgré lui un regard vers le bas. Il ne vit d'abord que le pied nu de Jari gigotant en l'air, comme doté d'une existence autonome, puis le vide, encore le vide. Au-delà de tout ce vide se dessina le sol, incroyablement loin. Il sentit dans son ventre la façon dont la vitesse irait en croissant, visualisa les pans de sa veste s'agitant devant ses yeux. Avait-on le temps de ressentir la douleur au moment du choc, ou cela se résumait-il à un éblouissement d'un rouge intense ?

« Le vieux veut se venger parce que maman est morte ! » gémit Jari, et cette conviction parut décupler ses forces. Il réussit à se pencher davantage par-dessus la balustrade. Un stylo tomba de la poche de Harjunpää, celui qui portait la mention Eurêka. Il fila comme une balle vers le bas, sans même trembloter, puis disparut. La peur frappa brutalement l'inspecteur, se répandit en lui avec violence. Il sentit son cœur cogner dans ses tempes, battre la chamade, et l'image des siens fulgura dans son esprit. Comment s'en sortiraient-ils, sans lui ? Ses pensées se reportèrent sur Jari, il se demanda s'il lui restait encore le moindre espoir de guérison, même avec les meilleurs traitements. Pendant un laps de temps très bref mais tout aussi choquant, il eut envie de lâcher prise.

« C'est pas aujourd'hui qu'on va y passer ! » rugit-il, la bouche contre l'oreille de Jari. Pris d'une fureur soudaine, il resserra son étreinte et exerça une violente traction. Jari abdiqua. Sans prévenir, son corps devint caoutchouteux. Ils traversèrent le balcon en reculant à petits pas, de plus en plus rapides. Mais, bien entendu, Harjunpää heurta le seuil du talon et perdit l'équilibre. Tout se déroula avec une étrange lenteur, le temps semblait s'être changé en une glu tenace, et il put plaquer son menton contre sa poitrine avant que son dos ne heurte le sol.

Les larves crissèrent. Jari tomba sur lui, lourd, osseux, mais

Harjunpää se dégagea d'un geste énergique. Il se redressa sur un genou et le retourna sur le ventre. Celui-ci se laissa faire sans opposer la moindre résistance. Harjunpää réunit sans difficulté ses deux mains dans son dos et tâtonna à la recherche des menottes accrochées à sa ceinture. Il sentit le froid apaisant de leur acier, puis se ravisa. Il se contenta de tenir fermement le poignet droit de Jari et de plaquer la paume de sa main libre entre ses omoplates tout en répétant d'une voix essoufflée :

« Tout doux, Jari, tout doux.

— Hé, mec ! » Harjunpää sursauta et leva la tête. Dans l'embrasement de la porte d'entrée s'encadrait un homme trapu vêtu d'une salopette. Le gardien, a priori. Il tenait une matraque noirâtre avec laquelle il battait l'air nerveusement. La femme au peignoir se tenait derrière lui, la bouche et les narines cachées derrière ses mains.

« Il serait peut-être temps que tu arrêtes de tabasser ce gars...

— Je ne le tabasse pas. Je suis policier.

— Oui, bien sûr. Et moi je suis Paavo Väyrynen⁽¹⁾. Allez, reste bien sagement par terre en attendant l'arrivée de la vraie police, ce qui ne va pas tarder.

— Vous les avez appelés ?

— Pour sûr !

— Alors rappelez-les et dites-leur de se dépêcher. Ma plaque se trouve dans ma poche intérieure.

— Qui me dit que tu ne mens pas ? Tu caches peut-être un flingue là-dessous.

— Restons-en là. » Harjunpää mit les pouces. Dans d'autres circonstances, il aurait reconduit sur le palier sans hésiter ces personnes étrangères à l'affaire, mais il était sûr que la patrouille allait arriver d'une minute à l'autre. Il releva Jari par les bras et l'aida à s'asseoir, l'installant de manière à l'adosser contre le mur. Il sentit son corps trembler, imperceptiblement, mais de la tête aux pieds. Les profondeurs de sa poitrine recelaient de grosses grappes de sanglots. Il se remit debout, alla refermer la porte du balcon et éprouva un réel soulagement lorsque le sifflement du courant d'air cessa.

« Lope, culé, et t-a-i-n », s'exclama-t-on et Harjunpää sut immédiatement de qui il s'agissait – de toute la Maison, un seul homme le saluait année après année en ces termes. Oui, c'était Rummukainen, du district du centre-ville. Il avait évacué le gardien et la femme au peignoir dans la cage d'escalier et se tenait maintenant à leur place sur le seuil, dans une posture devenue familière à Harjunpää au fil des ans : jambes écartées, casquette vissée à l'arrière du crâne, pouces enfoncés dans la ceinture où s'étaient son arme et le reste de son attirail. On prétendait qu'il suffisait à Rummukainen de sortir d'une voiture de patrouille et de rester un instant dans cette

posture pour ramener n'importe quelle situation au calme. À l'instar de Harjunpää, il avait vu au cours de sa carrière presque tout ce qu'il était possible de voir, et son visage était aussi dénué d'expression qu'à l'accoutumée. Mais son regard furetait d'un endroit à l'autre avec une acuité discrète. Si le reste n'avait pas suffi, cela au moins aurait permis d'établir sa qualité de policier, même en civil.

« Il a tenté de prendre l'ascenseur express, chuchota Harjunpää. Par le balcon. On s'est payé un petit combat de catch.

— Je vois ça. Les jambes de ton pantalon sont couvertes de mouches crevées.

— Écoute », commença Harjunpää sur un ton résolu. Mais, tout à coup, il ne sut plus ce qu'il avait eu l'intention de dire ou de faire. Le vide avait envahi son esprit. Il était en proie à ce sentiment que l'on éprouve lorsqu'on se réveille la nuit dans un endroit inconnu et qu'on n'arrive absolument pas à se rappeler où l'on se trouve.

« Écoute...

— Le médecin est arrivé, dit Rummukainen en effleurant sa moustache, lui délivrant l'information sur le ton de la conversation. L'ambulance aussi. Mais je leur ai demandé d'attendre dans l'escalier. Il serait peut-être utile de faire dégager les personnes superflues et de briefer le toubib avant de sortir ce type.

— Entendu », approuva Harjunpää, et un rare sourire monta aux commissures de ses lèvres. Après son absence de tout à l'heure, il avait l'impression que le sang s'était remis à circuler à l'intérieur de ses veines et que son cerveau se réveillait à son tour, comme si un programme s'était enclenché. La marche à suivre était parfaitement claire : emmener Jari, évacuer le chien puis le corps ; autopsie le lendemain matin, mise de l'appartement sous scellés. Si nécessaire, la Police scientifique pourrait venir après l'autopsie. Les gars de l'hygiène ensuite.

« Tiens compagnie au client, tu veux », intima-t-il à Rummukainen en se dirigeant vers l'entrée. La porte de l'appartement était toujours ouverte. Le médecin et les ambulanciers patientaient sur le palier. Le gardien et la femme au peignoir n'avaient pas quitté les lieux. Une poignée de voisins, à en juger par leur tenue vestimentaire, les avaient rejoints. Le brouhaha confus des conversations cessa quand Harjunpää apparut. Une odeur de café fraîchement préparé flottait dans l'air, un petit chien à la voix aiguë jappait un ou deux étages plus bas derrière une porte fermée. Comme pour se justifier et s'exprimer au nom des autres, le gardien prit la parole – tenant la matraque dissimulée dans son dos :

« Il a raconté à tout le monde que sa mère était morte. Personne n'aurait pu deviner qu'elle était encore là.

— Il en a parlé quand, à quelques jours près ?

— Le 21 mars, exactement. Le jour de ma fête. Je me suis dit que ça tombait mal, qu'il allait falloir mettre le drapeau en berne.

— Moi, il m'a donné un de ses lampadaires à deux branches, intervint la femme au peignoir.

— On a tous cru qu'il distribuait ses affaires parce qu'il allait s'installer dans un studio. Les Lönnberg ont eu le piano.

— Et le fils aîné des Mutanen a récupéré la télé.

— Le magnétoscope et le four à micro-ondes étaient dans le local à poubelles.

— Merci, merci, dit Harjunpää en levant une main. Je vous contacterai tous, ainsi que les autres occupants de l'escalier, aujourd'hui ou demain au plus tard. Je laisserai ma carte sur le panneau d'affichage du rez-de-chaussée, au cas où quelque chose d'important vous reviendrait. Merci encore. »

Il fit signe au médecin et aux pompiers d'entrer, referma la porte et y appliqua son oreille. Les curieux s'en allaient, cela s'entendait aux voix et aux pas qui s'éloignaient, puis une porte fut refermée quelque part. Voilà ce qu'il avait cherché à obtenir. C'était préférable pour organiser le départ de Jari.

« Le seul fait d'avoir cohabité avec un cadavre ne suffit pas pour délivrer un certificat médical de placement d'office en hôpital psychiatrique. C'est une mesure radicale », lâcha le médecin. Un homme plutôt jeune, au visage rond. Malgré son âge, il émanait de lui l'autorité d'une personne habituée aux raisonnements poussés, confiante en son jugement. Il s'avança jusqu'à la porte du séjour, regarda quelques instants dans la pièce et revint sur ses pas.

« Le fait que la personne soit un travesti ne constitue pas non plus un motif suffisant.

— Ce n'est même pas le cas », rétorqua Harjunpää en se passant les doigts dans les cheveux, et il retira une mouche morte de là aussi. L'attitude du médecin le contrariait. « Sa mère lui a rabâché depuis sa tendre enfance qu'elle souhaitait avoir une fille, qu'avec une fille la vie aurait été beaucoup plus facile. Après sa mort, il a cru pouvoir la ressusciter en se changeant en fille – si j'ai bien compris.

— Ah.

— On a affaire à ce genre de vieux garçon qui passe sa vie dans la chambre du fond. Quand sa mère est décédée, tout s'est écroulé autour de lui.

— Je vois.

— Oui. Je ne suis qu'un profane, mais il me semble totalement incapable de se prendre en charge. Vous avez entendu comment il a distribué tous ses biens. Et, quelques instants avant votre arrivée, il a tenté de sauter par le balcon. C'était moins une. Pour moi aussi.

— Je vais l'examiner », déclara le médecin, et sa voix était

différente à présent, chargée d'une pointe de mansuétude. Il fit demi-tour et entra dans la pièce. Les pompiers lui emboîtèrent le pas.

« À propos, le type a donné à manger au cadavre pendant tout ce temps. De la bouillie d'avoine », lâcha encore Harjunpää en le regrettant aussitôt – même s'il s'agissait là d'une information objective.

Au lieu d'assister à l'entretien, il se glissa dans le couloir reliant le séjour à la cuisine. Pour l'heure, aucun bruit de pattes ne provenait du vestiaire, juste un halètement. Le « vieux » avait peut-être flairé les nouveaux arrivants et étudiait la situation. Jari s'en était occupé à sa façon : une bonne dizaine de boîtes vides de nourriture pour chiens s'amoncelaient par terre. Harjunpää ne s'attarda pas plus longtemps. Il gagna sans bruit la porte de la chambre et l'ouvrit en grand du bout des doigts.

La défunte était telle que dans son souvenir. Il n'avait occulté que la vision de sa bouche. Ses lèvres desséchées découvraient entièrement ses dents. On aurait dit que son dernier acte se résumait à faire la grimace à la terre entière.

Bien qu'il eût vu des centaines de cas similaires, il ne parvenait pas à repousser une idée qui lui revenait sans relâche : tout cela avait été un jour Hilja Maria, un être humain plein de vie. Hilja Maria avait été un petit bébé, bercé par sa mère. Elle avait eu toute la vie devant elle, sa beauté et sa cruauté. À un certain âge, elle avait peut-être porté des nattes, sauté à la corde dans la cour avec d'autres gamines et été la meilleure à la marelle.

Par la suite, Hilja Maria avait été une jeune fille certainement très mince, déconcertée par son propre corps, par la femme qu'elle devenait, par la force bouleversante inhérente à cette féminité, le pouvoir de donner la vie. Un jeune homme prénommé Simo – mort depuis plus de trente ans – avait surgi, et ils s'étaient avoué leur amour. De l'existence de ces deux personnes et de leur attachement était né un nouvel être, le petit Jari, dont Harjunpää entendait les pleurs étranglés de l'autre côté du mur et pour qui le médecin était en train d'établir un certificat médical de placement d'office en hôpital psychiatrique.

Il n'arrivait pas à envisager ce qui avait mal tourné. Une fois veuve, Hilja Maria avait peut-être été incapable de comprendre que Jari n'était pas né pour elle, que c'était à elle d'exister pour lui – et pour un temps limité. Peut-être avait-elle cru posséder cet enfant, ce petit garçon, et, du même coup, la vie et la liberté d'un autre être humain. Mais il n'arrivait pas à croire que Hilja Maria eût réellement préféré avoir une fille. Il s'agissait certainement de paroles lâchées en l'air pour taquiner Jari.

« Timo ! »

Harjunpää se retourna d'un coup.

« Oui ? »

Rummukainen avait surgi à l'improviste dans son dos. Ses yeux étudiaient la défunte, mais là encore, ce qu'il vit ne lui inspira aucun commentaire.

« On n'a pas pu l'auditionner. Ils l'ont piqué dans le cul et ils sont en train de l'embarquer. La patrouille d'Eränen est en bas, ils vont l'accompagner. Écoute... »

Harjunpää réalisa que les sanglots venaient à présent de l'escalier – l'écho en témoignait. Réflexion faite, ce n'étaient pas des sanglots mais des cris de détresse, un câble d'acier effiloché écorchant tout jusqu'au sang sur son passage.

« Bon, on va faire sortir le chien », décréta Harjunpää en se rappelant avec quelle force et à quelle hauteur les pattes avant de l'animal avaient frappé la porte à son arrivée. Il n'avait pas non plus oublié la terreur insensée de Jari, ni sa certitude que le chien sauterait à la gorge du premier venu.

Ils s'arrêtèrent devant le vestiaire : l'urine et les excréments empuantissaient l'air. Le battement de pattes reprit derrière la porte, un martèlement lourd correspondant aux allées et venues d'un animal puissant. Le vieux était encore plus agité qu'auparavant. Il avait sans aucun doute flairé et entendu tous les inconnus qui avaient franchi le seuil de l'appartement. Harjunpää porta une main à sa gorge et se tourna vers Rummukainen. Contrairement à son habitude, celui-ci gardait les yeux rivés au sol. Il lui sembla même que ses épaules s'étaient un peu affaissées.

« Je ne suis pas un expert dans ce domaine, dit Harjunpää en pesant ses mots. Est-ce que les chiens peuvent perdre la tête dans ce genre de situation ?

— Eh bien, puisque c'est arrivé à un homme...

— Je n'ai jamais été confronté à un tel cas. Une fois, il y a bien eu ce boxer qui avait bouloité les fesses du cadavre de son maître. Mais c'était parce qu'il n'avait rien à manger.

— Écoute, Timo...

— Oui ?

— J'ai quelque chose à te dire. Mais ça doit rester entre nous.

— Entendu.

— Tu vois », commença Rummukainen en levant la tête, et son regard n'était plus celui du policier qui enregistrait tout mais celui d'un Rummukainen que Harjunpää n'avait encore jamais croisé. « J'avais dans les six ans quand on est allés rendre visite à la famille de ma tante, à Pälkäne. Leur maison était si bien située que la cour se terminait par le mur du cimetière. On voyait même des croix dépasser. Les chiottes étaient à l'extérieur, et rien qu'à cause de l'ossuaire, ça

m'angoissait d'y aller...

— Et ?

— Le vrai problème, c'est qu'ils avaient un clébard sacrément teigneux, style berger allemand. Un chien errant, à l'origine. Bon. Alors voilà. Un jour, il m'a empêché de revenir des gogues. Il n'arrêtait pas de gronder et de montrer les crocs, et il m'a obligé à rester contre le mur du cimetière. Il m'a tenu là pendant une bonne heure avant que les adultes s'en rendent compte. J'en faisais dans mon bédard, putain ! »

Ils demeurèrent silencieux, évitant de se regarder. Avec la pointe de sa chaussure, Rummukainen racla le sol pour faire un petit tas de larves. De l'extérieur, on entendit au moins trois portières claquer.

« Je peux tout encaisser dans ce boulot, mais pas les chiens, dit-il enfin. Personne n'est au courant.

— C'est toujours le cas aujourd'hui. Où est ton coéquipier ?

— Dans la voiture. C'est une bleussaille. Sur le seuil, les céréales de son petit déjeuner ont pris l'ascenseur. »

Harjunpää se tut de nouveau. Une partie de lui-même analysait ce qui se passait dans le vestiaire. Des halètements, des glapissements, des gémissements, mais pas de grondements. C'était bon signe. Il croyait se souvenir que seul un chien sur le point d'attaquer grondait. Une autre partie de lui-même tentait d'inventorier les autres possibilités mais il n'en trouva aucune. Ce serait lui, rien que lui.

« Je vais ouvrir la porte et l'empoigner », dit-il. Sa bouche était sèche, il ne pouvait le nier. Cela le contrariait. Il savait que les chiens flairaient la peur. Il humecta ses lèvres et tâta la crosse du revolver sous sa veste, puis changea d'avis et alla prendre la laisse accrochée au portemanteau. Solide. Fabriquée sur mesure pour un grand chien costaud.

Il s'approcha de la porte du vestiaire et se plaqua contre elle. Il cala un pied au bas du battant pour faire office de butée, posa la main sur la poignée. Sa paume était moite. Un rapide clic-clac se fit entendre quand Rummukainen arma son pistolet. Harjunpää jeta un coup d'œil par-dessus son épaule – il n'avait pas la moindre envie de recevoir en prime une balle perdue dans la couenne, mais Rummukainen le rassura d'un hochement de tête et garda son arme pointée vers le sol. Il paraît simplement à toute éventualité. Son regard était redevenu froid. Le même de six ans qui s'était montré tout à l'heure avait disparu.

« Comment ça va, le vieux », dit Harjunpää en s'efforçant de donner un ton engageant à sa voix. Son instinct lui dictait de ne pas cesser de parler. « Viens, le chienchien, sors de là ! On n'est pas bien, là-dedans... » Il abaissa la poignée. Le bruit de pattes cessa. Le chien s'était immobilisé juste derrière la porte. Harjunpää ne distinguait

aucun grondement.

Il ouvrit le battant en grand. L'odeur lui explosa au nez. L'animal était d'une taille effroyable. Ce ne pouvait être un danois de pure race, il devait être issu du croisement avec un autre molosse – sans qu'il lève la tête, celle-ci arrivait au milieu de la poitrine de Harjunpää. Son pelage était complètement noir, et c'était peut-être cette teinte qui le faisait paraître encore plus grand qu'en réalité.

« Allez, viens, sors de là-dedans, le vieux ou je ne sais comment tu t'appelles, Max, peut-être », l'exhorta Harjunpää. Le chien le renifla à coups de puissantes inspirations méfiantes mais fit deux pas en avant.

« Viens, Max, viens ! Tu peux sortir... »

Et le vieux sortit du vestiaire à pas lents, geignant, pleurnichant. Il darda sur Harjunpää un regard d'une incommensurable tristesse, comme s'il savait dans le détail tout ce qui s'était produit : sa maîtresse était morte et son maître avait à peu près subi le même sort. Il flaira la main de Harjunpää, la heurtant avec sa truffe desséchée et donna pour finir un coup de langue sur ses doigts.

Un déclic se fit entendre lorsque Rummukainen remit en place le cran de sûreté de son arme.

6

M.M.M.

« Quelqu'un n'arrêtait pas de chuchoter son prénom à toute vitesse. Comme si on le cinglait méchamment sur la tête avec une baguette :

« — Mikko ! Mikko !

« Mais il ne répondait pas. Non.

« — Mikko !

« Il ne voulait pas redevenir Mikko, cramponné à la jambe de papa, tremblant de peur sur son dos en sueur. Il ne voulait pas surveiller la porte, parce qu'elle était méchante et disait des gros mots. »

Il relisait le début, lentement, s'arrêtant sur chaque terme, mais cela ne servait à rien. Il voyait les mots avec ses yeux, le texte dans son ensemble, mais il n'en entendait pas une bribe avec son âme. Celle-ci était en miettes, depuis des années. Le sens du rythme l'avait désertée, alors qu'il était primordial pour la création littéraire : c'était lui qui dictait les mots, leur longueur, leur terminaison, qui déterminait la durée et la construction de chaque phrase, la taille et l'ordre des paragraphes, des chapitres – c'était lui et lui seul qui régissait absolument tout.

Son âme l'avait pourtant eu, ce sens du rythme. Mais aujourd'hui, elle était pareille à un eunuque, un rogaton de pierre érodée et de métal rouillé. Elle critiquait tout d'une voix douce mais entêtante, rendait le monde obscène, laid et malfaisant. Elle ne lui permettait tout simplement pas d'être bon.

Il sentit poindre une vague de tristesse et, si d'ordinaire il la balayait très vite, il la laissa approcher. Cette tristesse était toujours si âpre, plantait des sanglots dans sa gorge et faisait tressauter ses épaules. Il poussa un soupir et se ressaisit, s'empara des feuilles et se mit à les relire depuis le début.

Mais c'était au-delà de ses forces. La fatigue de la nuit, passée pour moitié sans dormir, s'ajouta soudain à la lassitude née des vains efforts de ces dernières années. Il renonça à poursuivre, laissa tomber mollement les feuilles sur la table et resta là à les contempler, le menton sur la poitrine.

Cette fois, l'angoisse n'avait pas eu de répercussions sur ses seuls viscères – il s'était rué dans les toilettes tous les quarts d'heure depuis le petit matin – mais aussi sur ses mains. Ses doigts avaient laissé des traces moites sur les feuilles, et, si le papier avait été de la neige, on aurait pu croire qu'un animal aux pattes minuscules avait trottiné dessus. Il se demanda à quoi cet animal aurait pu ressembler, peut-

être à une boule compacte de cette poussière qui tapissait le plancher. Il lui sembla l'entrevoir : le pelage ras, une queue semblable à du rotin, les yeux d'un rouge profond, ronds comme des perles. Mais l'image d'une pantoufle emplît son esprit et la créature aux yeux rouges trépassa sur-le-champ.

Taillée dans de la toile de feutre à carreaux marron, elle était tombée un jour du pied de père, révélant un trou dans la chaussette, au beau milieu du talon. Mais, en lieu et place du trou, il avait eu l'impression de voir un objet, une balle de ping-pong, quelque chose sur quoi père aurait marché et qui serait resté collé là durablement, qui ne rebondirait plus jamais. Son unique destin était de rester là et de finir par disparaître broyée sous la masse énorme de père.

« Merde de merde », gémit-il en se levant d'un bond. Il était en nage. Des gouttes maculaient ses verres de lunettes. Il scruta farouchement la pénombre matinale autour de lui, fouillant le moindre recoin du regard, jetant même un coup d'œil derrière lui. Il aperçut alors le tableau du *Semeur* et ses couleurs apaisantes. Il était bel et bien chez lui. En sécurité.

Du moins dans l'endroit qu'il appelait son chez-lui. Dans un minuscule studio en plein centre-ville, entouré d'inconnus, presque en face de l'église de Kallio, si près en fait que ses cloches le mettaient à la torture. Les murs de ce studio avaient contemplé la vie de personnes dont il ignorait tout mais n'avaient pas abrité la sienne. Ce n'était pas ce plafond qui l'avait protégé quand il réfléchissait et bâtissait des univers, à l'époque où tout lui réussissait. Ce plancher ne connaissait pas assez ses pieds pour les placer sur les rails lui permettant de créer la vie de toutes pièces : des gens, leurs actes, tout ce chaos dément qui constituerait un jour un livre.

Il se trouvait dans un chez-lui qui n'était que mensonge, complètement perdu sur le plan du mental. Cela le minait. Il vomissait l'état d'esprit dans lequel il se débattait depuis plus de cinq ans. Sur la porte de cette souffrance était gravé : ENFER.

Son métier aurait dû lui permettre de décrire cet état d'esprit, mais aucun mot ne sortait. S'il avait pu le peindre, il aurait représenté un homme tombé dans un borborygme, aspiré de plus en plus bas jusqu'à ne plus pouvoir échapper à la gueule fangeuse du marécage, la mousse recouvrant la plus petite lueur du ciel, l'eau envahissant ses poumons, les déchirant. Cet homme espérait malgré tout qu'une main secourable se tende – mais celle-ci n'existait pas –, tandis qu'autour de lui nageaient des poissons sans yeux, leurs bouches blafardes hurlant : « Honte à toi ! Tout est ta faute, repens-toi ! »

« Papou !

— Quoi ? » sursauta-t-il tel un gamin pris en faute. L'angoisse se propagea à ses mains avec une telle ampleur qu'elles se mirent à

trembler, comme sous l'emprise d'une maladie.

« Euh... Tout va bien, papou ?

— Oui. Pourquoi ?

— Tu respirez fort, tu n'arrêtes pas de soupirer, rétorqua Sanna, la voix encore pâteuse de sommeil. Et tu dis des gros mots.

— Je suis vraiment désolé. Je t'ai réveillée ?

— Fallait que je me lève, de toute façon. Tu as bossé toute la nuit ?

— Non. Seulement à partir de trois heures.

— Tout va bien, t'es sûr ?

— Oui, oui. J'étais en train de développer un chapitre particulièrement effrayant. Un personnage fichtrement démoniaque, plus exactement. »

Il se leva et parcourut les deux mètres qui le séparaient de l'extrémité du paravent. Sa structure était en bois brut, le reste en papier blanc translucide. Ils l'avaient acheté dans la grande banlieue ; il leur permettait de diviser le studio.

« Essaie de somnoler encore un peu », dit-il en se rendant compte à quel point sa phrase était creuse. Mais l'important était de s'être déplacé jusque-là et de regarder sa fille dans les yeux. « Je te réveillerai quand je partirai. Je vais te préparer du thé et une tartine.

— D'ac, souffla Sanna en reposant sa tête sur l'oreiller. Et n'oublie pas de me laisser un peu de thune pour un ticket de bus. Je vais aller jeter un œil à cet appart avec Maria aujourd'hui.

— Ce serait bien s'il te plaisait. Je te laisserai les sous sur la commode de l'entrée. Passe une bonne journée.

— Papou.

— Oui ?

— Tu as vu Matti, ces derniers temps ?

— C'est-à-dire... Il me déteste.

— Pas pour de bon. C'est juste qu'il s'est fait salement bourrer le crâne. Passe une bonne journée, toi aussi.

— Merci. »

Il retourna à sa table de travail et s'empara presque avec désespoir des feuilles, mais il lui était impossible de se concentrer sur leur lecture. Son fils et sa maison de Kulosaari lui manquèrent soudain affreusement. Toute sa vie passée lui manquait, les années où Sanna et Matti étaient encore petits, où tout allait bien. Il avait la certitude atroce que rien de semblable n'existerait plus jamais, que les jours gris se succéderaient sans permettre de distinguer le dimanche du jeudi. Ce matin était une fois de plus l'aube d'un jour gris. Sous peu, il allait descendre d'un pas traînant à Hakaniemi, se faire bringuebaler en métro jusqu'à Kontula et s'enfermer là-bas dans un studio de location encore plus exigu qu'il appelait pompeusement son bureau. Les années passaient à une cadence de plus en plus rapide. Il avait déjà derrière

lui quatre ans de subventions, sans avoir réussi à écrire quoi que ce fût.

Encore quelques mois et il serait inéluctablement de retour à la poste, dans le centre de tri puant l'amertume...

Il parcourut d'un œil vaseux la feuille placée sur le haut de la pile. Quelque part en lui, dans un endroit impossible à préciser, couvait le sentiment que ce texte pouvait quand même être bon. Mais la vérité toute nue criait que cela ne rimait à rien.

Il se tourna vers sa bibliothèque : ses huit romans se trouvaient là, alignés côte à côte. Sur le dos de chaque volume était écrit Mikko Matias Moisio et, pour cette raison, ses collègues de la poste le gratifiaient inlassablement d'un : « Alors, Mini Maso Minus ? » Les plus envieux l'accueillaient sans aménité avec des meuglements.

Ses romans constituaient une série. Il jouissait même d'une certaine notoriété grâce à elle, en Finlande et jusque dans quelques autres pays, au-delà des frontières.

Cette série traitait d'une famille heureuse.

LA MARMELADE

En termes officiels, la voiture avait pour nom véhicule d'investigation des causes d'incendie de la brigade criminelle de la Police judiciaire du district de Helsinki enquêtant sur les crimes susceptibles de présenter un danger pour la sécurité publique. Bien entendu, on l'appelait simplement voiture d'incendie. Elle n'était même pas rouge, mais blanche. Un Transporter semblable à la plupart des fourgons de police, mais ne comportant aucun élément distinctif qui eût attesté de la fonction de ses occupants. Seul un œil perspicace aurait deviné qu'il s'agissait d'un véhicule de police en apercevant les deux feux d'avertissement bleus nichés derrière la calandre du radiateur.

D'autres sections de la Criminelle avaient aussi la possibilité de l'utiliser. Aujourd'hui, c'était Harjunpää qui l'avait emprunté. Il s'approchait de l'arrière du véhicule en traînant les pieds. Elisa en aurait aussitôt déduit que son humeur n'était pas au beau fixe. Il respirait à pleins poumons et, malgré les relents de gaz d'échappement de la rocade ouest, il parvenait à savourer l'odeur printanière de l'île de Lauttasaari. Il s'y mêlait avec bonheur les effluves des bourgeons, des pelouses reverdies, de la mer libérée des glaces ; l'air avait tout simplement l'odeur et la saveur de la vie.

Dans une main, il trimbalait la mallette de constatations, de l'autre il tripotait la clé de la voiture, et il lui suffit d'appuyer sur le bouton placé dessus pour que les clignotants du Transporter s'allument. Un battement sourd se fit entendre quand les serrures des portières s'ouvrirent. Il jeta sa mallette sur le siège du grincheux, grimpa derrière le volant, alluma la radio fixe d'une pichenette et mit la clé de contact. Tout le poids des événements qu'il venait de vivre s'abattit alors sur lui. La sueur se mit à dégouliner de son front et de ses aisselles, ses mains tremblèrent si fort que son alliance cliqueta contre le volant : tic-tic-tic.

« Bordel de merde », laissa-t-il échapper dans un soupir las, éprouvant de nouveau au fond de son estomac la sensation de chuter à une vitesse croissante. Il entrevit en une suite de flashes les dizaines de suicidés qui s'étaient précipités dans le vide et dont il avait dû aller racler le cerveau et les fragments de crâne dans des cours intérieures ou des rues situées aux quatre coins de Helsinki.

Et maintenant qu'il ne se trouvait plus à l'air libre, caressé par le vent, mais dans un espace clos, à l'intérieur de la voiture, il sentait

combien ses vêtements et ses cheveux pouaient la mort, le corps en état de décomposition avancé et tout le cauchemar qu'il venait de vivre. Il revit les larves de mouche et son dos commença à le démanger, puis ses bras. Ce fut ensuite au tour de ses jambes. Il ressortit d'un bond de la voiture, la contourna à toute vitesse, ouvrit à la volée la portière coulissante et se rua dans le coin réservé aux interrogatoires. Les vitres avaient été opacifiées, on ne pouvait rien voir de l'extérieur. Il envoya valser sa veste, sa chemise, et remonta en hâte les jambes de son pantalon. Mais il ne trouva rien. Évidemment.

Il s'assit sur la banquette et se pencha, appuyé sur ses coudes, le souffle court. Il resta ainsi un bon moment, immobile, et finit par se rappeler que le sous-sol de l'hôtel de police abritait un sauna chauffé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et qu'il disposait de vêtements de rechange à peu près mettables dans l'armoire métallique de son bureau. Il secoua sa chemise deux ou trois fois, la remit, et se passa encore les mains dans les cheveux en fourrageant avec les doigts.

« Quelqu'un de la Criminelle me reçoit ? » demanda par radio l'O.P.J. de permanence au Central, certainement Joutsen. Harjunpää sut ce que cela signifiait : une nouvelle intervention. Il bougonna à mi-voix pour lui-même :

« On dirait bien que non... »

« Central répète : quelqu'un de la Criminelle me reçoit ? »

Il referma la portière coulissante avec un claquement sec et fit le tour pour regagner le siège du conducteur. La sonnerie de son portable professionnel retentit. Il le laissa carillonner trois fois avant de s'en saisir, regarda l'écran avec réticence et pressa la touche de communication avant de placer l'appareil contre son oreille.

« Criminelle, Harjunpää.

— Salut, c'est Pate », dit Tupala. Il faisait tourner le bureau de la Criminelle avec la fougue d'un adjudant. C'était lui qui dispatchait les interventions. Il ne s'énervait jamais, même si une affaire s'annonçait franchement détestable, et ne se départait pas d'un ton de voix que l'on aurait pu qualifier de malicieux.

« T'es du matin, toi, et tu n'as rien sur le feu...

— Euh, je sors à l'instant d'une affaire plutôt délicate...

— Central répète : y a-t-il quelqu'un de la Criminelle en patrouille ? insista la radio.

— Y a une nouvelle affaire qui pousse au cul.

— Et Basse ? Où est-il ?

— Parti accompagner chez le légiste la femme qui a été violée dans le bateau. Les deux préposés aux geignards sont à Uutela pour repêcher le corps d'un noyé. Tous les autres sont au stage de remise en forme.

— Central demande toujours la Criminelle. Quelqu'un me reçoit ?

— C'est quoi, l'adresse ?

— Station de métro de Hakaniemi, répondit Tupala. Quelqu'un s'est suicidé là-bas. Le corps est en marmelade, tellement encastré dans les bogies qu'ils ont du mal à le récupérer.

— Je prends. Envoie le labo sur place. Et aussi Mononen, avec son fourgon.

— La Police scientifique est déjà en route. Mononen aussi, avec ton précédent colis. On l'attend ensuite à Uutela.

— Merci. Terminé. »

Harjunpää glissa le portable dans sa poche et attrapa le micro fixé au tableau de bord.

« Central. Ici un-huit-neuf, Harjunpää. Si c'est l'affaire du métro de Hakaniemi que tu cherches à refiler, je suis sur le point d'y aller.

— O.K. Tu pars d'où ?

— De Lauttasaari.

— Tu monteras au gyro. Tout le trafic du métro est bloqué, c'est le bordel à toutes les stations. Au moins plusieurs milliers de personnes.

— Terminé. »

Harjunpää se pencha par-dessus le siège du coéquipier et tourna la manivelle pour ouvrir la vitre. La sensation de vide et d'impuissance qui l'avait envahi quelques instants plus tôt s'était volatilisée, sans effort conscient de sa part. Tout le monde à la Criminelle avait ce don. Ceux qui n'y arrivaient pas ne faisaient pas de vieux os. Il s'empara de la cloche bleue du gyrophare posée à ses pieds, enfonça la fiche du fil noir tout entortillé dans la prise du tableau de bord et sortit l'engin. Un bruit de succion résonna, baiser métallique, quand le puissant aimant aspira le gyrophare sur le toit.

Il se contorsionna de nouveau pour reprendre sa place derrière le volant. Le plan du centre-ville s'étalait à présent dans sa tête. L'itinéraire le plus court traversait le cœur de la ville, mais ce n'était pas forcément le plus rapide, les abords de la rue des Écoles et de la rue Simo ayant tendance à être embouteillés. Il était sur le point de choisir l'autre option, contourner la baie de Töölö et passer par la rue de Helsinki, sous le pont du chemin de fer, puis il songea aux rails du tramway. À partir de la gare centrale, on pouvait rouler dessus jusqu'à destination, à l'écart de la circulation. Il fallait tenter ça.

Il tourna la clé de contact. Le moteur démarra dans un grondement. On devinait tout de suite qu'il ne s'agissait pas d'une petite machine à coudre. Il enclencha le levier de vitesse sur le D. Équipé d'une boîte automatique, le Transporter était facile à conduire, surtout en cas d'urgence : on pouvait concentrer toute son attention sur la circulation sans se préoccuper des changements de rapport. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, brancha le gyrophare, et c'était parti !

Une vingtaine de mètres avant le croisement de la route de Lauttasaari et de celle du Parc maritime, il tendit le bras.

Des quatre interrupteurs que comportait le tableau de bord, il enfonça le plus éloigné ; une lumière rouge s'alluma au-dessus. Le gyrophare projetait désormais des langues de lumière sur le toit et des éclairs bleu électrique jaillissaient en cadence par les interstices de la calandre du radiateur : slash-slash ! Il appuya de nouveau sur l'interrupteur et une plainte presque douloureuse retentit sous le capot de la voiture : « Wou-ou-ou ! »

Il franchit sans encombre le premier carrefour, le feu étant au vert, puis s'engagea sur le pont menant hors de Lauttasaari. La sirène poussait maintenant son gémissement sur une note aiguë et longue : « Wiii-ii-ii ! » Tout en conduisant, il se répéta les consignes élémentaires : ne pas rouler trop vite – une vitesse excessive accroissait les risques d'accident, il fallait faire preuve d'habileté, d'adresse et de calme –, se faufiler à travers les passages étroits que l'on arrivait toujours à repérer si l'on gardait son sang-froid, et tenir compte d'une vérité frustrante : même si le hululement de la sirène emplissait le crâne des occupants d'un véhicule de police, il s'entendait relativement mal dans les autres voitures et, surtout, sa provenance était difficile à déterminer.

Il récapitula aussi la procédure à suivre lors d'un accident de métro, la même à vrai dire que pour les accidents de train : audition des témoins et du conducteur pour commencer. Demander à ce dernier de souffler dans le ballon, à toutes fins utiles. Faire avancer la rame d'une longueur de wagon à la fois, pour être sûr de récupérer les fragments de corps et les lambeaux de vêtements accrochés au châssis. Les pompiers prêtaient évidemment main-forte à ce stade de l'opération. Ne pas oublier de récupérer les bandes de vidéosurveillance. Et, bien entendu, établir l'identité de la victime. Voilà, il devait avoir fait le tour.

À son grand étonnement, il franchit sans difficulté les rues de Ruoholahti et de Malminrinne, peut-être grâce aux avertisseurs placés sous la calandre, prévus pour se refléter dans les rétroviseurs des voitures de tourisme. Mais il se retrouva bloqué dans la rue des Écoles. Sur la voie de gauche, du côté des véhicules en stationnement, on déchargeait un camion de livraison. Il déboîta sur la droite. La Micra gris métallisé qui le précédait fit de même. Au niveau du camion, le conducteur de la Micra aperçut soudain les flashes de lumière bleue et paniqua : il écrasa la pédale de frein, imité aussitôt par Harjunpää. Les pneus couinèrent. Au final, seule une petite dizaine de centimètres séparèrent les deux voitures.

Le conducteur de la Micra s'énerva, essaya de faire redémarrer son moteur, sans succès. Il se rua hors de son véhicule. Un jeune homme,

des écouteurs aux oreilles, un baladeur à la ceinture. Il écarta les bras dans un geste d'impuissance devant Harjunpää.

« Imbécile ! » mimèrent les lèvres de celui-ci tandis que la sirène lançait son wou-ou-ou ! Le chauffeur du camion prit alors une heureuse initiative : il fit avancer son bahut de quelques mètres, malgré le hayon baissé, et Harjunpää put contourner la Micra.

Il enfila la rue Simo sans anicroche. Au croisement avec la route de Mannerheim, le feu était au vert. Il bifurqua d'un coup de volant sur les rails du tramway. Il accéléra légèrement, sachant que là aussi il fallait rester vigilant, surtout au niveau des arrêts. Les piétons ne s'attendaient pas à voir surgir une voiture sur les rails, ils s'imaginaient que le hullement venait d'ailleurs. Perdus dans leurs pensées, ils pouvaient s'élancer sous les roues. Cela s'était déjà produit au moins une fois, mais avec une ambulance.

Le Transporter traversa le pont de Pitkäsilta à toute allure et, dès que le tramway arrivant d'en face l'eut dépassé, Harjunpää vit les véhicules des pompiers et l'océan de leurs gyrophares bleus. Ils étaient tous groupés aux abords de la sortie donnant sur le trottoir de la rue de Siltasaari. Quatre véhicules au moins se trouvaient là : celui du poste de commandement du chef des pompiers, un fourgon d'intervention classique, une ambulance, et encore un autre véhicule équipé à coup sûr d'une antenne chirurgicale. Deux Mondeo de la police étaient sur les lieux et un Transporter était garé devant la sortie donnant sur la place du Marché. Harjunpää plissa les yeux sous l'éclat des gyrophares, mais de satisfaction aussi, car le périmètre avait été bouclé dans les règles de l'art.

Il fit demi-tour au niveau d'un bâtiment de forme cylindrique – il avait aperçu le véhicule de la Police scientifique arrêté devant, près d'une autre bouche de métro –, engagea son Transporter sur le trottoir avec une légère secousse et éteignit les avertisseurs. Le silence lui parut merveilleux. La possibilité d'entendre de nouveau, plus exactement : le vacarme de la circulation, le staccato des pas pressés, le grincement des rails quand les tramways s'engageaient dans un virage.

Il empoigna sa mallette et sortit. Au lieu de s'éloigner, il contourna son véhicule par la droite et fit coulisser la portière latérale. Il ouvrit le dernier tiroir du bureau d'interrogatoire, y récupéra une poignée de gants en latex et les fourra dans sa mallette – il avait épuisé son stock personnel à Lauttasaari. Puis il attrapa à bout de bras un gilet sur la patère et l'enfila dans la foulée. Celui-ci arborait sur le devant un écusson à l'effigie d'un lion. Au dos était inscrit en grosses lettres fluorescentes POLICE et, en dessous, en caractères nettement plus petits : brigade criminelle. Il referma la portière d'un geste vif.

Des mouettes criaillaient dans le ciel, la place du Marché grouillait

de gens et de vie – on apercevait déjà des tee-shirts – comme si rien n'était arrivé, et c'était tout aussi bien ainsi ; aujourd'hui, la fin du monde s'était produite dans les profondeurs d'un tunnel du métro, sous terre. Ce n'était pas la première fois que cette pensée trottait dans sa tête : la mort de chaque individu était la fin d'un monde, celui dont cette personne décédée avait été le centre. Elle avait perçu tout ce qui l'entourait à sa façon unique, de son point de vue exclusif. Mais d'autres mondes étaient liés à la vie de cette entité : ceux de son conjoint, de ses enfants, de ses parents, de ses collègues. Le monde dans lequel vivait chacun d'eux se trouvait ébranlé par la fin du monde de cet individu spécifique.

L'accès à la station n'avait pas été interdit, car à Hakaniemi le premier niveau du sous-sol abritait une galerie marchande constituée d'une kyrielle de petites boutiques et de points services. Sur les premières marches de l'escalier, il croisa une femme d'un certain âge en proie à un violent tumulte intérieur. Ses cheveux argentés flottaient librement, elle portait un béret enfoncé jusqu'aux yeux et serrait contre sa poitrine une liasse de tracts. Elle lui en tendit un, mais il garda les yeux rivés vers le bas. Au niveau des boutiques, une foule d'une centaine de personnes s'était agglutinée, l'air vibrait d'un murmure empreint d'interrogation, peut-être même de mécontentement.

« Prenez ! » dit-on à côté de Harjunpää, lui ordonna-t-on, en fait. La vieille femme était restée dans ses basques.

« Prenez !

— Merci, non. On m'attend là-bas, en bas.

— Prenez ! Vous, plus que quiconque, vous demanderez grâce un jour ! Si le Très-Haut ne vous l'accorde pas, la Très-Haute le fera !

— Ça suffit, maintenant !

— On nous persécute en niant l'existence divine de la Très-Haute », croassa la rombière. Harjunpää sentit de nouveau l'énervement le gagner. Après la rumba à laquelle il avait pris part toute la matinée, il n'avait pas besoin en plus d'une prêcheuse fanatique. Ne trouvant rien de mieux pour s'en débarrasser, il tendit la main et prit le tract, faisant mine de l'examiner avec intérêt, mais n'en lut pas un traître mot et le replia pour le fourrer dans la poche de son gilet d'identification.

Un ruban bleu et blanc avait été tendu entre deux distributeurs de tickets pour barrer l'accès à l'escalier roulant et aux quais. « Zone isolée par la police » était écrit dessus à répétition. Derrière le ruban se tenaient deux agents en uniforme. Harjunpää reconnut celui de gauche : il s'agissait de Rannila, un ancien camarade de l'école de police.

« Hello. La brigade des homicides entre en scène, constata celui-ci à voix basse, sur un ton empreint de gravité.

— Salut. Quel est le topo ?

— Par la radio, je viens d'entendre qu'ils n'ont toujours pas réussi à détacher complètement le corps. Juste quelques morceaux. Un homme, a priori.

— Merci », dit Harjunpää. Il souleva le ruban, se glissa dessous et descendit l'escalier mécanique d'un pas leste. L'air exhalait l'odeur caractéristique du métro, cet effluve que l'on a du mal à définir – une odeur souterraine, un mélange d'émanations de vieilles pierres et d'eau suintante.

Depuis le palier intermédiaire, il vit que l'accident s'était produit sur la voie menant vers l'est. Une rame resplendissante de couleur orange s'y trouvait immobilisée. À présent, de manière fugitive, il percevait une nouvelle odeur dans l'air. L'odeur du sang et d'un corps humain broyé. Deux bogies avaient été détachés et éloignés l'un de l'autre. Une vingtaine de mètres les séparaient, sans que Harjunpää en comprenne tout de suite la raison. Dans les autres affaires de métro auxquelles il avait participé, le corps avait été retiré à l'avant de la rame.

Les pompiers opéraient en tout cas au niveau de cette séparation et l'un d'eux avait rampé si loin qu'on ne voyait plus que la lumière de sa torche. Les ambulanciers rassemblaient leur matériel et s'apprêtaient visiblement à quitter les lieux. Cela aurait suffi à apporter la certitude définitive que l'on ne sortirait plus rien de vivant de sous la rame. Quelques agents de la Sécurité publique se tenaient aussi sur le quai. Viitasaari, un inspecteur principal, portait le gilet du responsable des opérations sur le terrain. Kivinen, de la Police scientifique, était penché sur une housse mortuaire étalée par terre. À cette distance, Harjunpää eut l'impression qu'il n'y avait rien dedans.

« Salut, fit Viitasaari, avec un hochement de tête, puis il consulta de nouveau son bloc-notes. Écoute, Timo, l'affaire se présente plutôt mal. Aucun témoin oculaire. Ou s'il y en a eu, ils sont partis le temps qu'on arrive. Tous pressés d'aller bosser. Il y a un autre point curieux dans l'affaire, c'est que la victime a trouvé le moyen de se jeter entre deux bogies.

— Et le conducteur ?

— C'est cette femme, là-bas. Le ballon a affiché un zéro tout rond. Elle n'a rien remarqué d'anormal au moment où la rame est entrée dans la station. Beaucoup de voyageurs, c'est tout. Ce n'est qu'en s'appêtant à redémarrer qu'elle a vu dans le rétro des gens gesticuler et quelqu'un courir vers la cabine de conduite.

— Bon, j'espère qu'on aura au moins quelque chose à se mettre sous la dent avec les bandes de vidéosurveillance.

— On les a déjà récupérées. Tu n'as qu'à les prendre en repartant.

— Plutôt qu'un suicide, ce ne serait pas quelqu'un qui aurait

trébuché ?

— À vrai dire, on y a tous un peu pensé. »

Harjunpää porta une main à son front et pressa ses tempes entre le pouce et l'index – il lui fallait encore aller questionner la conductrice et convenir de l'heure de son audition, mais il fondait la majeure partie de ses espoirs sur les bandes de vidéosurveillance ; il lui semblait se souvenir que le métro était équipé de plusieurs centaines de caméras au total. Ils auraient aussi intérêt à diffuser un appel à témoins dans les journaux par l'intermédiaire de l'Agence nationale de presse. Il fallait établir l'identité du mort. Il possédait sans doute un portefeuille dans une de ses poches, avec des papiers dedans. Et ses proches, s'il en avait, seraient peut-être en mesure de fournir un élément qui éclaircirait l'affaire.

Il se dirigea à grandes enjambées vers la housse mortuaire. Kivinen était en train de régler la mise au point de son appareil photo sur ce qui se trouvait à l'intérieur. Harjunpää se pencha pour voir. C'était un visage humain détaché du crâne, un simple masque flasque, caoutchouteux. À travers la bouche et les trous des yeux, on ne voyait que le fond noir de la housse. C'était manifestement le visage d'un homme, un homme plutôt jeune. Il était rasé de frais et, parmi les remugles écoeurants, Harjunpää crut distinguer l'odeur d'une lotion après-rasage familière.

En plus du visage, la housse contenait une main poisseuse de sang. La gauche, tranchée au niveau du poignet. À son annulaire brillait une alliance étroite et plate. Harjunpää prit une profonde inspiration et sortit de sa mallette une paire de gants jetables – ce nouveau modèle, bleu, qui pouvait résister à une piqûre d'aiguille –, puis s'accroupit, prit cette main coupée entre les siennes et tira sur l'alliance pour l'ôter. Elle vint avec une étonnante facilité. Peut-être parce que la main avait perdu tout son sang. Il l'essuya sur le dos de son autre gant pour la nettoyer et regarda à l'intérieur.

« Jaana » était gravé dedans. Mais il n'arriva pas à déchiffrer la date sous cet éclairage.

LE CHEF D'ORCHESTRE

Il appelait ça composer, ou planer quand il avait la chance de se trouver seul à la maison et de pouvoir mettre le volume à fond. Mais c'était un peu pareil dans les deux cas : il oubliait ce qui lui pourrissait la vie – Kangou, par exemple, et le fait que sa vieille avait sûrement pété un plomb, sinon elle n'aurait pas tout foutu en l'air. Il arrêta aussi de se répéter que son vieux se fichait complètement de lui.

Il sursauta et jeta un regard rapide des deux côtés. Inutile de surveiller ses arrières, car il était adossé au mur de la cantine. Ils n'étaient pas encore là. Il poussa un soupir silencieux : s'ils ne s'étaient pas encore manifestés, c'était parce qu'on n'était qu'au premier interclasse. En général, ça ne commençait qu'après celui de midi. Ça durait tout l'après-midi, et ça se prolongeait sur le chemin du retour s'il négligeait de rester planqué derrière les portemanteaux pour leur laisser le temps de partir avant lui. De toute cette bande d'enfoirés, Jan était le pire.

Mais ça aussi, il l'oubliait quand il composait. Et pour ce faire il lui suffisait de fixer quelque chose des yeux, le sable de la cour, par exemple. Au bout de quelques secondes, ce n'était plus du sable mais un amas de petits cristaux séparés. Chacun avait sa forme et sa couleur spécifiques, tous reflétaient la lumière de façon différente ; même s'ils étaient disposés au hasard en apparence, une mystérieuse loi de la nature les avait en réalité agencés de manière idéale. C'était géant !

Puis il ne voyait plus ces cristaux mais les *entendait*, sous forme de musique. Une musique aussi impétueuse que le déchaînement d'un grand orchestre. Ses mains se mettaient d'elles-mêmes à diriger cet orchestre. Cela lui était arrivé quelquefois au collège. Voilà pourquoi on l'appelait le dingo. Tout le reste venait de là.

Sa vieille prétendait elle aussi qu'il était cinglé. Elle le haïssait. Kangou le détestait tout autant – mais il le lui rendait bien. Il ignorait s'il s'agissait d'une maladie mentale, mais il en avait bien peur. Se savoir complètement différent des autres le terrifiait encore plus. Il n'appartenait à aucun groupe, il était toujours seul, partout.

Il prit une inspiration hachée, puis une autre, mais se revit ensuite en train de planer. Ça, c'était encore plus génial que de composer ; quand il écoutait de la musique enregistrée, tout se passait beaucoup plus rapidement. Il commençait d'emblée par diriger l'orchestre et, très vite, au bout de quelques secondes, il se rendait compte par

exemple que dans le vestibule les chaussures ne se contentaient pas de se tenir tranquilles mais chuchotaient entre elles. L'une racontait comment elle avait été maculée par un chewing-gum, l'autre par une crotte de chien. Une troisième affirmait avoir rencontré dans une file d'attente une paire de talons aiguilles si sublime qu'elle en était tombée amoureuse séance tenante. Quant au tapis vert du séjour, il n'avait plus rien d'un tapis, c'était un morceau de jungle détaché du continent, dérivant dans l'océan, seul à connaître sa destination.

Ensuite, sans prévenir, tout cela cédait la place à la danse : ses jambes ondulaient avec souplesse, comme si ses genoux étaient montés sur ressorts, puis il planait par-dessus l'île errante, volait de pièce en pièce, passait même au-dessus des meubles – du moins en avait-il l'impression. Dans ces moments-là, seul le vol existait, il n'y avait plus personne pour l'emmerder, plus aucune pensée flippante. Il adorait ça !

Les grains de sable s'étaient transformés en une foule immense chantant en chœur un hymne, un peu comme ce passage dans ZH(2) où le mouvement de valse s'apprête à commencer : Tada-diti-ti-tii ! Les cordes se mirent à bourdonner, puis le violon fit son entrée et s'imposa avec allégresse. Ses mains s'échappèrent de ses poches, s'élevèrent en l'air – et, à cet instant précis, une pierre l'atteignit.

Il fut touché à la tempe cette fois, et ça lui fit un mal de chien. Ça le brûla comme du feu. Il lâcha un « putain » muet et sentit ses lèvres trembloter si fort que les larmes n'étaient pas loin. Le sable était redevenu du sable. Lui-même était de retour dans la cour du collège, les épaules avachies, encerclé par le chahut de l'interclasse. Les autres arrivaient, débouchant de l'arrière du mur qui délimitait le terrain de jeu. Ils avaient lancé la pierre de là-bas. Ils venaient droit sur lui, Jan l'Enfoiré en tête comme d'habitude. Même Stenu était avec eux. Il fut pris aussitôt d'une horrible envie de pisser.

« Alors, Matti la Branlette ? » commença Jan. Ils formaient un demi-cercle autour de lui, il était pris au piège : le mur lui coupait toute possibilité de fuite.

« Tu t'imagines que t'es en train de te paludier, c'est pour ça que tu t'agites comme ça ?

— Non.

— T'as une queue si balèze que t'es obligé de tendre les bras pour l'astiquer ?

— Laissez-moi tranquille.

— Tu me prêtes ton portable ? demanda Stenu, et à son air sarcastique il était facile de deviner ce qui allait suivre.

— Non.

— Pourquoi ? T'as peur que je te le pique ?

— Non.

— Alors, pourquoi tu me le prêtes pas ?

— J'en ai pas.

— T'en as pas ! Hé, les keums, vous avez entendu ? Ce trou du cul n'a pas de portable ! »

Ils éclatèrent de rire. C'était toujours un rire forcé au départ, genre ha-ha-ha, mais quand ils voyaient combien il se sentait minable, incapable de regarder autre chose que ses chaussures, ça devenait un vrai rire. Ils sortirent tous leurs portables – Rike en avait un totalement dément, qui permettait de faire des tas de trucs –, les collèrent contre leur oreille, puis cela commença :

« Allô ? Est-ce que Matti Moisio le pignolo m'entend ?

— Réponds, hé ! T'as un max d'appels, t'entends ? »

Il se tourna vers le mur et le fixa, les yeux dans le vague, mais les petites raclures ne lui permirent pas de s'en sortir à si bon compte. Ils le tirèrent par la manche jusqu'à ce qu'il se retrouve de nouveau face à eux.

« T'es allé mater de la chatte sur le web ?

— Il a trop honte pour nous regarder dans les yeux. Visez-moi ça, les mecs !

— Pourquoi t'es pas allé sur le web ? Réponds, bordel !

— Non...

— Je vais répondre pour toi : c'est parce que t'as pas d'ordi.

— Hé, putain, les keums ! Voilà un mec qu'a pas d'ordi ! Vous croyez qu'il a des couilles, au moins ?

— On n'a qu'à vérifier tout de suite !

— Foutez-moi la paix, merde !

— Et si on t'obéit pas, tu vas aller moufter à ton vieux ?

— Bande d'enfoirés !

— Non, t'iras pas moufter. Et tu sais pourquoi ? Parce que t'as même pas de père, petit pédé !

— C'est toi, le petit pédé...

— Oh, merde », lâcha Jan d'une voix devenue traînante, comme sous l'effet de la stupeur. Matti sentit la terreur le gagner. Il eut l'impression de voir ses mains enfler.

« Z'avez entendu, mes lascars ? Ce clodo branleur m'a traité de pédé...

— Moi, j'ai entendu.

— Moi aussi.

— Il me semble qu'il a même dit un enfoiré de pédé.

— Nom de Dieu... », dit Jan de la même voix traînante. Il se plaqua tout à coup contre Matti, froissant son blouson dans sa main. Matti sentit son haleine puante la clope. « Écoute, petite fiotte pouilleuse, devine un peu ce qui va t'arriver sur le chemin du retour ?

— Arrêtez, merde...

— On va te niquer ta putain de gueule. Mais au prochain interclasse je viendrai te poser une question : savoir si tu veux demander pardon. Et pour demander pardon, faudra que tu me lèches le cul. Si tu refuses... »

Quelqu'un arriva soudain à la rescousse. Ce fut si instantané que Matti ne se rendit pas compte d'où son allié avait surgi. Celui-ci dispersa ses adversaires en les bousculant avec tant de force qu'ils s'emmêlèrent dans leurs guibolles et trébuchèrent les uns contre les autres. Pendant un instant, il crut que c'était la prof de gym des filles, mais il s'agissait de Leena la Mafflue, une nana de quatrième, la « lanceuse de marteau » comme certains l'appelaient. Elle avait refermé sa pogne sur l'oreille de Jan. Elle en fit presque un nœud et il tomba à genoux.

« Qu'est-ce qui te prend, espèce de tarée ? » hurla-t-il. Sa voix à lui aussi tremblait, maintenant.

« Je vous taquine juste un petit peu », répondit la Mafflue. Une main levée, elle amorça un pas vers Skeitti, qui détaleta et n'osa s'arrêter qu'après avoir réalisé qu'elle ne le poursuivait pas. Les autres commencèrent à s'éloigner à leur tour, faisant mine d'aller épauler Skeitti. Ils battaient en retraite.

« Je vais porter plainte contre toi ! cria Jan. Ça ne va pas en rester là, grosse lardonne ! Putain, tu vas payer si mon portable est cassé ! »

Dès qu'ils se trouvèrent tous à bonne distance, Jan osa brandir son majeur.

« Moi, j'ai pas de problème, j peux prendre mon pied quand ça me chante, lui cria la Mafflue. Toi, t'y arriveras jamais ! »

Entre-temps, la cloche avait sonné. Matti ne s'en était même pas rendu compte. Tout avait été si rapide, si intense. Il ne restait plus personne dans la cour, hormis eux deux ; il sentit ses épaules trembler – il savait pleurer sans émettre le moindre son. Il avait honte. Cette honte transforma son cerveau en purée et ne laissa de place que pour une certitude : il n'oserait pas retourner en classe.

« Amène-toi », dit la Mafflue avec une certaine brusquerie.

Il entendit ses pas s'éloigner, mais il était incapable de la suivre.

« Écoute, Leena », réussit-il finalement à articuler, le regard rivé au sol. Il était si gêné que même sa nuque se courba. Il entendit la Mafflue s'immobiliser.

« Quoi donc ? Tu veux m'dire merci, c'est ça ?

— Oui. Et puis... Est-ce que tu pourrais quitter le collège en même temps que moi, aujourd'hui ?

— Tu sors à quelle heure ?

— À trois heures seulement.

— Moi aussi. O.K. Là-bas, devant la porte principale.

— Merci, mille mercis », lâcha Matti, sans être certain que Leena

l'ait entendu, car un hélicoptère sanitaire surgit de l'arrière des arbres en vrombissant et survola l'établissement à basse altitude dans un vacarme infernal. Un accident s'était encore produit quelque part, une collision peut-être. Quelqu'un avait percuté l'avant d'un poids lourd en se déportant sur la voie de gauche, qui sait.

Ou avait tenté de se tuer.

LES BOURDONNEMENTS

Aurora se sentait au chaud, détendue, bien qu'elle se tînt la tête en bas sans le savoir. Elle se trouvait dans la position idéale. Elle gardait dans sa bouche le pouce minuscule d'une de ses mains et le suçait. Elle faisait souvent ça quand elle entendait le bourdonnement qui lui était devenu familier :

« Piou, piou, petit rouleau d'tabac, comment t'es venu dans mon cabas ? De Turku jusqu'à Häme, j'ai pris le chemin des dames. »

Ce bourdonnement procurait à Aurora un bien-être supérieur à n'importe quelle autre sensation. Il venait de si près, produisait une légère vibration en elle-même. C'était presque le sien.

« Il y a un petit minet que j'aimerais bien attraper. Je le mettrais dans un panier pour l'emmener dans mon chalet. Miou-miaou-miou-miaou... »

« Ding dong ! »

Aurora avait déjà souvent entendu ça aussi. Même si elle ne comprenait pas véritablement de quoi il s'agissait, elle savait associer ce ding dong au fait que le monde se mettait ensuite à se balancer à une cadence plus vive. Après, des bourdonnements résonnaient de nouveau. D'abord celui qu'elle considérait comme sien, avec force, puis un autre, plus estompé.

« Ding dong ! » carillonna-t-on de nouveau. Comme prévu, le monde et Aurora se mirent à se balancer à une cadence soutenue, puis son propre bourdonnement se fit entendre :

« Bonjour. »

« Bonjour. Timo Harjunpää, inspecteur principal, brigade criminelle de Helsinki.

— Ah ? Oh, oui ! C'est à cause de ce cambriolage dans la cave. Je n'ai pas encore eu le temps de faire l'inventaire de nos affaires.

— Non, ce n'est pas...

— Vous pouvez, ça ne me gêne pas que vous le regardiez. N'est-ce pas un ventre magnifique ? Ce sera notre premier.

— Excusez-moi, je ne voulais pas... Vous savez si ce sera une fille ou un garçon ?

— Non. On ne veut l'apprendre que le moment venu. Mais vous êtes ici pour quelle raison, alors ?

— Puis-je entrer discuter un instant avec vous ?

— Bien sûr.

- Pouvez-vous nous asseoir ?
- Merci, mais je préfère rester debout. Ça soulage mon dos.
- Avez-vous de la famille, des amis dans le voisinage ?
- Non. Pourquoi cette question ? Où voulez-vous en venir ?
- Votre époux s'appelle bien Tero Yrjänä Kokkonen ?
- Oui.
- J'ai de très tristes nouvelles à vous annoncer, débita Harjunpää avec difficulté. Votre mari a été victime d'un accident, et hélas...
- Non, ce n'est pas lui ! Mon Dieu, comme j'ai eu peur... La moto est encore à son nom, mais c'est quelqu'un d'autre qui la conduisait. On a décidé de ne la mettre au nom du nouveau propriétaire que lorsque tous les versements auront été effectués. Mon mari ne l'a vendue qu'avant-hier.
- Je suis terriblement désolé. Cet accident ne s'est pas produit à moto mais dans le métro.
- Mon Dieu ! Non, mon Dieu, pas ça... Qu'est-ce qui s'est passé ? Il est dans quel hôpital ?
- Il est décédé, malheureusement.
- Seigneur Jésus, non ! Ça ne peut pas être vrai ! Il a pris justement le métro parce que c'est plus sûr... Dites-moi que ce n'est pas Tero !
- On ne peut rien y faire, c'est lui, sans aucun doute possible. Venez vous asseoir ici, je vous en prie.
- Non ! Non !
- Je vous en prie, allons nous asseoir là-bas. Venez... »

Ces bourdonnements étaient étranges. Aurora n'en avait jamais perçu de semblables. Ils la faisaient se sentir affreusement mal – quelque chose palpitait en elle avec tant de violence qu'elle souffrait. Elle fut soudain en proie à une vive inquiétude et se mit à remuer ses petits pieds d'elfe et à agiter ses bras. Puis un phénomène encore plus désagréable se produisit : quelque chose se pressa contre son corps, tout se contracta autour d'elle. Cela recommença, encore, encore. Elle suffoqua.

Son supplice l'empêchait de continuer d'écouter les bourdonnements, mais ils se poursuivaient, elle le devinait. Puis un bruit totalement nouveau se fit entendre : « Wiii-wiii-vou-vou ! » Aussitôt après, elle se retrouva dans une autre position ; celle où le monde restait longtemps immobile, silencieux. Mais cette fois, contrairement à l'habitude, Aurora ne se sentait pas apaisée. Elle avait toujours l'impression qu'on la pressait de toutes parts, comme si on voulait la faire sortir de là.

10

LE TROU

Si un intrus avait ouvert la lourde trappe située sur le toit de la cabane en tôle ondulée du mont des Maléfices et s'était ensuite glissé à l'intérieur, il n'aurait pu retenir un haut-le-corps. Dans le sol rocheux s'ouvrait l'orifice, de deux mètres sur deux, d'un gouffre béant se perdant dans les ténèbres. Un coup d'œil rapide aurait pu laisser croire qu'il s'agissait de la gueule vorace d'un monstre antédiluvien. En se risquant plus près, l'intrus aurait vu dépasser deux rampes en acier et, en se faufilant jusqu'à elles, il se serait aperçu qu'elles étaient reliées par des barreaux, en acier aussi, qui menaient dans les profondeurs invisibles de la terre.

S'il avait eu assez de cran pour saisir les rampes, poser ses pieds sur les barreaux et entamer la descente, il aurait eu vingt-cinq marches à dégringoler avant de rencontrer quelque chose de solide sous ses talons. Mais, en braquant une lampe vers le bas, il aurait constaté que cette solidité n'était que partielle – la grille en fer sur laquelle il se serait trouvé couvrait à peine la moitié du gouffre. À regarder entre ses chaussures cet abîme dont il ignorait tout, il aurait éprouvé une sensation nauséuse. Et si par hasard il avait laissé tomber une babiole à travers la grille, il n'aurait entendu aucun bruit de choc ni le moindre plouf attestant que l'objet avait fini sa chute.

Au bord de l'ouverture se devinait vaguement le début de l'échelle suivante, conduisant toujours plus bas. Un léger courant d'air ascendant serait entré par les jambes de son pantalon, lui donnant la chair de poule.

Dans le mur côté sud et dans celui d'en face, des portes se découpaient. De simples embrasures. Celle de gauche donnait sur une pièce vide aux murs bétonnés, large de deux mètres pour cinq de long. Elle n'était pas complètement nue, cependant. Sur le sol saillaient des boulons tachés de rouille, comme ceux sur la plate-forme en ciment, à l'extérieur, mais considérablement plus épais. Deux tronçons de rail étaient fixés entre eux. Au plafond était suspendu un tuyau imposant de deux mètres de long, qui s'était un jour poursuivi plus loin et dont l'usage avait peut-être été primordial.

Il était impossible de dire ce qu'avait contenu cette pièce au cours des décennies précédentes – un treuil, un élévateur, une pompe en relation avec le système de ventilation qui aurait été remplacée par une autre, plus moderne et plus efficace, installée quelque part plus bas ? L'ouverture de droite était occultée par une bâche verte fixée de

l'intérieur, de celles que l'on voit souvent sur les barques en cale sèche l'hiver, qui bruissent doucement au vent.

En poussant la bâche, l'intrus aurait débouché dans une pièce quasi identique à la précédente, mais celle-ci était tout sauf vide : un matelas en mousse était disposé par terre, parallèlement au mur du fond. Un sac de couchage était étendu dessus, ouvert afin d'être aéré. À la tête du lit, une caisse en bois, de celles qui servaient autrefois à transporter des pommes. Une lampe tempête était posée dessus, ainsi qu'un réveil sans façade permettant même dans le noir absolu de connaître l'heure en palpant les aiguilles et de savoir à quel moment de la nuit on se trouvait.

À quelques pas de la porte, une solide corde en nylon servant de tringle était tendue d'un mur à l'autre. À droite, des vêtements de femme étaient accrochés sur des cintres. D'amples robes trapèze arrivant presque aux chevilles pour la plupart, avec deux ou trois blazers et une veste en laine aux motifs floraux dans le lot. À gauche, des vêtements d'homme : pantalons de couleurs diverses – dont un jean –, vestons, chemises et un manteau en cuir marron des années cinquante, aux coutures solides. Cet agencement avait aussi une autre fonction : rassemblés devant la bâche, les habits formaient une porte intérieure qui réduisait astucieusement le courant d'air.

Plusieurs cartons étaient posés contre les murs. Les deux plus espacés contenaient probablement des sous-vêtements. Féminins pour l'un, masculins pour l'autre – divers chapeaux et casquettes d'homme trônaient sur le carton de gauche ; sur celui de droite, deux bérets, un bleu et un vert, plus une capeline et un chapeau de paille dont le ruban maintenait une fleur rouge en plastique.

La pièce comportait également une chaise pliante, identique à celles que l'on trouve l'été sur certaines terrasses et sur lesquelles il est très désagréable de s'asseoir. En face, un réchaud et une casserole noircie. À leur côté, alignées comme à la parade, une rangée de bouteilles d'eau et une de bouteilles vides.

Des livres s'empilaient partout où il restait de la place. Si l'intrus les avait examinés plus attentivement, il aurait constaté que la plupart traitaient de religions diverses, le reste d'astronomie – et que tous sans exception avaient été dérobés à la bibliothèque municipale.

Le seul élément que l'on eût pu qualifier de superflu ou d'ornemental était le poster accroché sur le mur du fond, au-dessus du lit. Il représentait un coin reculé du cosmos, une galaxie lointaine ou une nébuleuse en train de se recroqueviller pour déclencher un big bang et donner naissance à un nouvel univers. Seul un astrophysicien aurait pu le dire. Mais on pouvait supposer que la photo avait été prise par Hubble.

En résumé, il y avait là-dedans tout ce dont un être humain

ascétique avait besoin pour mener une vie spartiate. Sa vie spirituelle devait être d'autant plus riche. Quoi qu'il en soit, cette tanière était habitée. Cela ne faisait aucun doute. C'était l'ancre d'un troll ou de quelque autre phénomène.

11

L'ORDRE

« *Faustus dies* », éructait-il avec véhémence chaque fois qu'il empoignait un nouveau barreau. Il grimpait avec une agilité quasi animale : une main, un pied, l'autre main, l'autre pied, et cela sans aucune difficulté car il était habitué à se déplacer sans cesse. En outre, il n'avait pas un gramme en trop. Que de l'os et des muscles sous la peau.

« *Faustus dies* », souffla-t-il une dernière fois : sa tête et ses épaules avaient atteint le dernier palier grillagé. Il s'arrêta un instant. Il écouta. Mieux : il flaira l'atmosphère, pour reprendre sa propre expression. Il perçut le grondement de la circulation, son timbre de l'après-midi, le grincement des roues des trains, et une locomotive lui lança un petit salut depuis la gare de marchandises : Hou-hou !

Mais il ne capta rien de plus proche. Aucun être humain ne se trouvait sur le mont, ni dans les environs. Il se hissa sur le palier et, bien que le boyau diffusât assez de lumière pour fournir un faible éclairage comme à la tombée du crépuscule, quand tout devient fantomatique, il n'éteignit pas tout de suite sa lampe frontale. Il s'avança jusqu'à l'ouverture située à sa droite, l'entrée de son refuge, écarta la bâche et tourna lentement la tête dans les deux sens ; le faisceau jaunâtre de sa lampe balaya les murs et les cartons. Son flair ne l'avait pas trahi : personne n'avait pénétré dans sa demeure. Si tel avait été le cas, cela aurait représenté un véritable exploit compte tenu de l'emplacement, mais aussi parce que des triangles sacrés dessinés avec du sang de pigeon protégeaient les lieux.

Il laissa retomber la bâche derrière lui, alluma la lampe tempête et éteignit sa frontale. La journée avait beau être bien avancée, il était toujours en proie à une vive excitation. Incapable de s'asseoir ou de se jeter sur le matelas pour s'y étendre, il n'arrêtait pas de faire les cent pas, louvoyant à grandes enjambées entre les piles de livres jusqu'à la bâche, puis revenant au sac de couchage. Le bas de sa robe voletait comme un drapeau malmené par de violentes bourrasques.

Le tourbillon avait été époustouflant ! Il n'avait encore jamais rien vu d'approchant. L'esprit de cet homme avait contenu une quantité incroyable de particules, au moins une fois et demie le volume d'un esprit humain ordinaire, et de taille tout aussi exceptionnelle, aussi grosses que des cristaux de sucre. Elles avaient formé un tourbillon d'une densité de rouge inimaginable. Il pouvait encore se le représenter. Presque l'entendre, même, car il avait produit un

bourdonnement diffus avant de disparaître, absorbé par le mur du tunnel du métro avec une force si prodigieuse que des éclats de pierre auraient pu jaillir de la paroi.

« *Carboratum nexi datum* », haleta-t-il en ôtant le béret qu'il avait gardé enfoncé jusqu'aux yeux. Il gagna à vive allure sa table de chevet, glissa une main derrière la lampe tempête et s'empara du gobelet d'aluminium dans lequel trempaient ses dents. Le dentier de la mâchoire supérieure, ainsi que celui du bas. Il les inséra dans sa bouche et les arrangea avec sa langue. Son visage changea de manière radicale. Ce n'était plus le faciès d'une vieille femme au menton en galoche mais celui d'une personne plus jeune – un homme, qui plus est. Il se peigna à l'aide de ses doigts, ramena ses cheveux sur sa nuque, les noua en queue de cheval avec un élastique d'un geste exercé et n'eut plus rien à voir avec la mémé qui venait de gravir les barreaux du gouffre.

Il se figea, les poings sur les hanches, l'air pensif. Son instant d'hésitation aurait pu avoir des conséquences fatales : il s'en était fallu de peu que le sacrifice échoue. La bouche de l'apôtre orange, *Advocatus Mamillus* lui-même, les avait déjà dépassés, mais il avait décidé d'essayer quand même – et il avait réussi ! *Advocatus Mamillus* avait agrippé la victime, elle avait tout juste eu le temps de pousser un cri qu'elle était déjà perdue. De son côté, il avait senti la Tellurienne lui sourire avec gratitude et lui envoyer un faisceau de rayons bénis. Du cuivre, cette fois, pas moins.

Il enleva sa robe, la disposa avec soin sur un cintre et la suspendit sur le fil devant la porte. Puis il porta ses mains entre ses omoplates, dégrafa son soutien-gorge et le retira, les seins avec. Après avoir passé un blouson à capuche, il ressemblait encore plus à un homme.

Il posa une main sur son entrejambe et se palpa. Pendant un très court instant, toute étincelle de vie déserta son visage. Puis il ôta prestement sa petite culotte – taillée dans une étoffe rouge et soyeuse avec un large ruban de dentelle sur le devant –, et sortit du sac de couchage une étroite ceinture de cuir noircie par la sueur qu'il passa autour de ses reins. Il la fit tourner de façon que la boucle se trouve dans son dos et que repose sur son pubis un fourreau, en cuir également, rempli de sable. Celui-ci pendouillait entre ses jambes et lui arrivait presque à mi-cuisse.

Pour finir, il mit un slip, un boxer orné d'images de Hagar du Nord(3), enfila un pantalon et sortit de sa poche une paire de lunettes à monture épaisse rappelant celles du président Kekkonen. Une fois les lunettes sur le nez, il ne restait plus la moindre trace de la femme que la Tellurienne lui avait ordonné d'être la nuit précédente.

Il diminua la flamme de la lampe tempête. Il avait jeté son dévolu sur cet homme car celui-ci lui avait dévoilé son impiété, arborant un

doux sourire, un sourire témoignant qu'il était heureux de vivre, peut-être même comblé. Il avait aussitôt compris l'origine de cette béatitude. Ce misérable venait de se vautrer dans le péché et la débauche, avait couvert de boue les préceptes de la Tellurienne. Ce porc avait sans doute embrassé pas plus tard que ce matin le sexe d'une femme, l'avait cajolé jusqu'à le faire suinter de jus maléfiques, y avait ensuite enfoncé son engin. Il l'avait fourrée, avait mordillé ses mamelles, l'avait besognée au point d'en avoir la cervelle en déroute. Baisée aussi par l'anus, peut-être. Et par la bouche.

« *Diablo desum !* » lâcha-t-il d'une voix rauque, tandis qu'un brusque frisson de dégoût agitait ses mains. Il secoua la tête, tel un chien qui s'ébroue pour sécher sa fourrure, mais très vite ses yeux se rétrécirent, comme sous l'effet d'un sourire. Et il souriait, oui, car cet homme ne se livrerait plus jamais à cette activité nauséabonde. Il ne freinerait plus l'avènement de la Vérité par sa lubricité, l'avidité ne le pousserait plus à chercher à posséder davantage d'argent et de biens.

« *Ea lesum* », murmura-t-il, comme pour mettre un point final à cette histoire. Le sacrifice l'avait tant exalté qu'il n'avait pu s'empêcher de retourner à plusieurs reprises sur le quai du métro dans la matinée. Il avait pu renifler la puanteur enivrante de la viande humaine déchiquetée, proche de celle dégagée par les boucheries des halles. Mais cela ne lui avait pas suffi. Au beau milieu de la matinée, il avait éprouvé le besoin impérieux d'aller marquer des individus, bien qu'il sût le danger que cela présentait à ce moment de la journée. Les heures d'affluence étaient plus propices. Les gens s'agglutinaient dans les wagons, se bousculaient, se poussaient et personne ne réagissait quand son dard les incisait furtivement.

« *Iiaa !* » Il n'avait pas pris de risque en vain ! Pour le récompenser, la Tellurienne lui avait envoyé une vision, qu'il avait eu pour ordre de matérialiser. Le tourbillon cinabre avait été de bonne taille, mais un autre, plus imposant, gigantesque, avait été au centre de sa vision, et celui-là ne naîtrait que si plusieurs personnes – dix, vingt – mouraient de concert. Quand leurs esprits se libéreraient, le maelström deviendrait si sauvage que la Tellurienne le prendrait avec elle pour l'éternité, lui, son gnome bien-aimé.

Il avait déjà un début d'idée sur la façon de s'y prendre. La Tellurienne l'avait préparé à cela, même s'il ne l'avait pas compris sur le moment. La clé de son grand œuvre se trouvait sous sa table de chevet, mais il n'était pas encore sûr de devoir accomplir cette tâche lui-même. Plus il y songeait, plus il était convaincu du contraire, quand bien même cela l'aurait mené droit dans l'étreinte éternelle de la Tellurienne. Car il était un gnome et devait s'abstenir de tout comportement égoïste. Aux yeux de la déesse, ce péché représentait l'une des pires abominations. Il comptait plus pour elle à sa place

actuelle, humble défricheur de terrain préparant l'avènement de la Vérité.

Il avait besoin de quelqu'un pour mettre son plan à exécution. Un disciple. Et il avait déjà une première idée quant à l'identité de cette personne. La fille était colérique, cependant, ce qui expliquait ses réticences. Il lui faudrait l'examiner dans cette nouvelle optique, la mettre à l'épreuve.

« *Pica pica ecclesia* », marmonna-t-il en se concentrant. Il replia ses auriculaires, posa les pouces dessus et croisa les autres doigts. Il en plaqua les extrémités contre ses tempes et ferma les yeux. Quelques secondes plus tard, il vit la fille – ses pommettes rouges, sa façon d'avancer en se dandinant laborieusement à cause de sa surcharge pondérale. Cela lui suffit. Il chuchota :

« Ce soir. À la gare centrale, près de la rose des vents. »

Il secoua la tête, groggy, avec l'impression de sortir de transe, puis s'approcha de sa table de chevet à pas de loup et s'accroupit. Il saisit la caisse par les angles et la souleva tout en la déplaçant sur le côté avec une telle adresse que la lampe tempête ne bougea pas d'un centimètre. L'eau ne clapota presque pas dans le gobelet. Sa clé se trouvait là-dessous : quatre bâtons de dynamite délicieusement dodus, quatre beaux phallus avec un détonateur pour chacun, accompagnés d'un écheveau serré de fils vert et jaune ressemblant aux viscères d'un animal fraîchement dépecé.

En pleine contemplation, il entrevit en un éclair fugace l'avènement de la Vérité, le nouveau Big Bang Sacré. Son feu purifierait tout. En anéantissant les pécheurs et les hérétiques, il mettrait fin aux injustices et aux souffrances subies par ceux qui avaient la foi.

« *Alea jacta est.* »

12

LE TÉMOIN

« Oh, mon Dieu », soupira Harjunpää, ou peut-être ne fit-il que le penser, car ses lèvres ne remuèrent pas d'un iota. C'était la énième fois qu'il soupirait intérieurement de la sorte. La main gauche calée sur sa hanche, enserrant son front de l'autre, il avançait à grands pas jusqu'à la porte de son bureau comme s'il avait l'intention d'en sortir puis revenait vers sa table de travail, pour retourner à la porte et revenir de nouveau.

« Oh, mon Dieu...

— Sale journée », lâcha Tupala. Il était arrivé sans un bruit sur le seuil et se balançait là, sur la pointe des pieds, les mains croisées dans le dos. Malgré sa mine sérieuse, une esquisse de sourire brillait comme d'habitude dans ses yeux.

« Qu'est-ce qui te file des échardes sous les ongles ?

— Cette affaire de métro. Je me pointe chez cette femme, je lui balance que son mari est mort alors qu'elle est presque au terme de sa grossesse...

— Tu ne pouvais pas savoir. De toute façon, on aurait bien été obligés de le lui dire.

— Oui, bien sûr... J'aurais pourtant pu avoir la délicatesse d'emmener le père Carita avec moi. Mais, vu qu'elle habitait juste à côté du métro, à Merihaka, ça me semblait absurde de me taper tous les embouteillages jusqu'à Pasila pour revenir ensuite à mon point de départ.

— Je ne crois pas que la présence d'un pasteur aurait adouci la nouvelle.

— Je ne sais pas. Encore heureux qu'elle n'ait pas fait de fausse couche. Qu'est-ce que j'en sais, d'ailleurs ? Ils l'ont emmenée à la maternité.

— Je sais ce que tu ressens », dit Tupala après être resté silencieux un moment, semblant se demander s'il allait cracher le morceau ou non. « La femme dont je vais te parler n'en était qu'au milieu de sa grossesse, à une ou deux semaines près. Son mari avait fait le coup du tuyau d'aspirateur relié au pot d'échappement et glissé à l'intérieur de la voiture. À cause de ses soucis financiers. Elle m'a cuisiné pour être sûre que sa mort n'avait pas été douloureuse, et patati et patata. Tu sais comment les gens veulent avoir la certitude que celui qui leur était cher n'a pas souffert... Bon, je lui ai certifié que c'était comme de s'endormir en douceur. Le lendemain, je reçois un appel du

commissariat de Kirkkonummi – j'avais laissé ma carte à cette femme. Elle avait roulé jusqu'à leur chalet d'été et fait le même coup. Là, crois-moi, je me suis vraiment senti coupable. »

Ils se regardèrent dans les yeux. Harjunpää n'ajouta pas qu'il avait failli donner à Jaana le sac en plastique contenant le portefeuille de Tero, couvert de sang, ce dont il s'était rappelé avant de réussir à le fourrer discrètement dans sa poche.

Dans la rue hululaient des voitures de pompiers. Elles s'arrêtèrent à proximité, mais ni l'un ni l'autre ne se donna la peine d'aller à la fenêtre – elles ne pouvaient s'être garées ailleurs que devant l'Office de radiodiffusion finlandaise. Les alarmes automatiques du bâtiment déclenchaient au moins une fausse alerte tous les quinze jours.

« À propos, tu as un client dans le hall.

— Ça m'étonnerait, rétorqua Harjunpää en se penchant vers son agenda et en posant un doigt dessus. Je n'ai un certain Eränen qu'à deux heures pour une affaire de couteau à pain. Et le suivant à trois heures et demie.

— Ce type a demandé à voir l'enquêteur chargé de l'affaire du métro. Son nom est Kallio.

— Bon, d'accord. Mais je te rappelle qu'il faut aussi que je trouve de la famille pour le fêlé au chien. Ils vont le garder au minimum trois semaines à l'hôpital de Hesperia, à ce qu'il paraît. Quelqu'un doit s'occuper de ses affaires. Il faut aussi décider quoi faire de l'animal. Confier sa garde à un chenil, ce n'est pas gratuit.

— Écoute, Timo, tout ça, c'est la routine. Ça ne changera jamais.

— Non », grogna Harjunpää en s'arrachant à sa table. Il se donna presque de l'élan pour suppléer à son manque d'énergie, mais eut à peine fait deux ou trois pas que son téléphone sonna. « Oui, Harjunpää », lança-t-il avec une certaine rudesse. Son ton s'adoucit dès qu'il reconnut la voix d'Elisa au bout du fil. « Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien de spécial. C'est juste que je me sens fatiguée. Mon mal de tête est revenu.

— Mince. Bon, je te masserai le cou et les épaules ce soir. Ça t'avait fait du bien, hier.

— Tu ne feras pas d'heures supplémentaires ?

— Très peu, juste le temps d'entendre un type qui n'arrive qu'à trois heures et demie. Mais j'aurai le temps d'attraper le train de cinq heures, de toute façon.

— Ouf !

— Prends un comprimé de Burana dans mon tiroir. Huit cents milligrammes.

— D'accord. Bisous.

— Je t'embrasse », dit Harjunpää. Il raccrocha, rattrapa à grands pas Tupala qui s'était éloigné par discrétion, et enchaîna, comme s'il

lui devait des explications : « Elisa va reprendre le travail après je ne sais combien d'années. Dans une semaine. Son appréhension se reporte sur sa nuque.

— Fais-lui un bon massage.

— Sûr ! »

Harjunpää emprunta l'ascenseur pour descendre et ne put s'empêcher d'écouter le bruit qu'il produisait aujourd'hui. Quelques mois plus tôt, une des femmes de ménage, une personne consciencieuse mais très timide, y était restée coincée. Un soir. Elle avait appuyé sur le bouton d'alarme. Les dépanneurs étaient venus, mais elle n'avait pas osé répondre à leurs appels du fait de sa timidité et ils en avaient déduit qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Heli la Silencieuse n'avait été libérée que le lendemain matin, après quatorze heures de détention dans une cabine d'ascenseur. Un vrai miracle que cette histoire ne soit pas arrivée aux oreilles de la presse.

« Kallio », appela Harjunpää sur le seuil de l'ascenseur. Dans le hall, une bonne dizaine de personnes attendaient d'être auditionnées. Celle assise le plus près de la porte d'entrée se leva. Harjunpää soupira mentalement. L'homme était plutôt jeune, l'impression d'ensemble était O.K., mais il souffrait d'une incapacité à coordonner ses mouvements. Il fit un pas vers lui, soulevant très haut son genou, puis racla le sol du bout de son autre pied en agitant bizarrement les bras. Dans l'immédiat, Harjunpää ne parvint pas à se remémorer le nom de cette maladie – une lésion cérébrale, sûrement – mais il crut se souvenir que cela n'avait aucune conséquence sur les capacités intellectuelles de l'individu.

« Inspecteur principal Timo Harjunpää.

— Santeri Kallio », répondit l'homme. Quand il parlait, sa tête partait sur le côté et sa bouche se tordait vilainement. Harjunpää avait du mal à le regarder en face. Les réminiscences d'un précepte de son enfance, peut-être – il était impoli de dévisager les infirmes. Mais aujourd'hui, il le fallait bien.

« Si nous allions discuter dans mon bureau », suggéra-t-il, car tous ceux qui patientaient dans le hall avaient suivi le déplacement laborieux de l'individu et les observaient, impatients de voir comment il allait s'y prendre pour parler.

« Je. Suis un. Pantin. Désarticulé », ânonna Kallio quand l'ascenseur commença à s'élever. Un tapotement étrange retentit une fois de plus, comme si quelqu'un avait frappé avec ses jointures contre la paroi de l'ascenseur. « Mais. J'ai toute. Ma tête.

— Entendu », dit Harjunpää en le fixant droit dans les yeux. Malgré la souffrance, le regard de celui-ci était foncièrement bienveillant, humain, mais il s'y lisait autre chose. Une supplique. « Je vous crois », dit Harjunpää, et peut-être était-ce précisément ce que Kallio avait

attendu. En tout cas, toute sa personne se détendit et sa tête ne remua plus autant.

« Cet homme. On l'a. Poussé. Sous la rame.

— Pardon ?

— On l'a. Tué. Je l'ai. Vu.

— Vous parlez de l'homme écrasé ce matin sous le métro à Hakaniemi ?

— Oui, lui. Mais. Des gens. Étaient. Entre nous. J'ai vu. D'abord. Une hanche. Qui l'a. Poussé. Il est. Tombé. Contre la. Paroi. Du wagon. Puis. Une main. À surgi. L'a. Poussé. Par l'épaule. L'homme. À juste. Pu. Crier : Hé ! Et il. Est tombé. Entre les. Deux wagons.

— Vous en êtes tout à fait sûr ? » lui demanda Harjunpää d'une voix étrangement râpeuse. On aurait dit du papier de verre. Ses pommettes le brûlaient autant que si elles avaient été flagellées. Pendant un bref instant, il mit en doute les facultés de son interlocuteur, il ne put s'en empêcher, puis capitula. Il trimbalait désormais le plus déshonorant et le pire cauchemar des inspecteurs de la Criminelle : s'être rendu sur le lieu d'un accident et ne pas avoir constaté qu'il s'agissait d'un meurtre.

« Tout à fait. Sûr. On l'a. Tué. Il. N'a pas. Trébuché. »

L'ascenseur arriva à destination et eut une secousse au moment de s'immobiliser, comme s'il avait heurté quelque chose.

13

UN MEC TOP

Matti avait honte, l'impression d'être couvert de boue de la tête aux pieds, enfoncé dans de la vase nauséabonde avec des kilos de plomb sur les épaules. La tête basse, il regardait les pointes de ses chaussures apparaître à tour de rôle. Et il avait peur. Pas autant que les autres jours, mais il s'attendait toujours à voir surgir les autres enfoirés d'un moment à l'autre sur le trajet qui le conduisait chez lui, même s'ils ne lui avaient plus lancé une seule insulte dans la cour. Il se sentait surtout écœuré, écœuré par ce qu'était devenue sa vie, par la mort de tout ce qu'elle avait recelé de bon et de rassurant.

« T'as entendu, hé ?

— Hein ?

— J'te demandais, comment ça se fait alors qu vous avez assez de thune pour crécher ici, à Kulosaari ?

— On s'est installés ici quand mon vieux était encore cap' d'écrire. Il avait deux boulots. Il était postier et il écrivait des bouquins.

— Et pourquoi qu'il a arrêté ?

— J'en sais rien. Je crois qu'il a pété un boulon. Dans son boulot de la poste, il été muté au tri du courrier, d'après ce que j'ai compris. C'est à partir de là que ça a commencé.

— Et ta vieille, qu'est-ce qu'elle faisait ?

— Elle restait à la maison, mais maintenant elle bosse dans un kiosque R », répondit Matti. La curiosité et le jacassement de Leena l'agaçaient. Il aurait voulu continuer d'observer ses pieds en silence, pousser la porte de sa maison, gagner l'arrière-cour et aller au bord de la mer ; les cygnes étaient peut-être revenus.

Leena avait un paquet d'autres défauts. Son nez était retroussé presque à la verticale, son gros menton ressemblait à celui d'un mec. Elle avait d'ailleurs des allures de mec. Et ses cheveux ! On aurait cru qu'elle avait posé un saladier sur la tête avant de se les faire couper. Un jour, à l'époque où on l'appelait encore ouvertement la « lanceuse de marteau », elle avait jeté une pierre si fort sur un certain Joonas que la peau de son crâne avait éclaté, il avait saigné comme un porc. Et à une dénommée Pirjo, elle avait filé une mandale si maousse que l'autre en avait chopé un œil au beurre noir. Plus personne ne se risquait à l'affubler de surnoms moqueurs. Tout le monde en avait un peu peur.

« Je peux venir chez toi un petit moment ? On pourrait mater une cassette, chais pas.

— Non...

— Pourquoi ?

— Ma vieille m'interdit de ramener des gens à la maison. Et à c't'heure-là, y a Kangou. Il bosse en équipe. Il cafterait à ma vieille.

— C'est quoi ce nom zarbi ? Kangou.

— Eh bah, quand il s'est installé chez nous, Sanna était encore là. C'est ma frangine. L'autre s'est pointé avec un tire-bouchon, mais pas n'importe lequel : la poignée, c'était une patte de kangourou. Une vraie, qu'on avait fait sécher, tu vois. T'imagines ? Une patte de kangourou...

— Il a pas l'air supercool.

— C'est une limace, toujours à faire la gueule. Et figure-toi que monsieur a sa propre table de toilette pour se faire beau ! Avec Sanna, on a commencé à l'appeler Kangou. Quand il nous faisait vraiment chier, on se mettait à chanter "regarde le kangourou sauter...(4)" et on se tordait comme des malades, vu que lui et la vieille n'y entravaient rien. »

Ils avaient déjà parcouru tant de chemin que sa maison était en vue, sa façade se dessinant en blanc à travers les arbres. Une maison mitoyenne d'un étage, qui en comportait deux en réalité car elle avait été construite sur une berge inclinée. Il n'éprouvait plus de sentiment d'apaisement en la voyant. Désormais, elle le faisait juste se sentir inutile. De l'eau de vaisselle stagnant dans un évier. Il espérait que Leena se rende compte qu'elle l'avait raccompagné assez loin, mais non, elle continuait de l'escorter comme s'il n'était qu'un bébé. Il la regarda à la dérobée. De profil, elle n'était pas si moche que ça en fin de compte, et elle avait de gros nibards. Aucune fille de la classe ne pouvait espérer rivaliser avec elle sur ce plan-là. Vu comme ils remuaient, elle ne portait pas de soutif, à coup sûr.

« Ça te dirait de sortir avec moi ce soir ?

— Euh, pas trop.

— Pas avec une nana, c'est ça ?

— Non, c'est pas la question. C'est non, c'est tout. Et puis j'ai pas une thune. Ma vieille me file rien.

— Ah. Hé, j'ai une idée ! On va prendre le tromé gratos. On se tape une station à la fois puis on change de rame. C'est un supertrip, tu vas voir.

— Tu te fous de moi ? C'est nul, ton truc.

— Ah ? Bon », lâcha Leena, semblant se ficher royalement de ce qu'il pensait de sa proposition. Elle se mit à sautiller sur un pied, puis l'autre, une vraie gamine, et il eut encore plus honte, pour elle cette fois.

« Ou écoute, j'ai mieux ! » s'écria-t-elle comme si elle venait d'avoir une illumination. Elle tenta de prendre sa main mais il eut le temps de

la mettre à l'abri dans son dos.

« Alors ?

— Je vais te présenter un mec top. Tu te rappelles comment je me faisais pourrir la vie, au début de l'année ?

— Ouais.

— Eh bien, c'est ce type qui m'a guérie. Je sais pas comment il a fait, mais il m'a guérie, c'est tout.

— Sans blague ? C'est quoi, ce mec ?

— Une espèce de prédicateur. Ou un prêtre. Mais pas un prêtre de l'Église. Il doit faire partie d'une secte.

— J'aime pas trop les trucs de religion.

— Lui, ça n'a rien à voir. Il fait des tours de magie et, des fois, il parle dans une langue trop mortelle. On y va, O.K. ?

— Il crèche où ?

— On va pas chez lui. Il traîne toujours dans une station de tramway ou à la gare. Tiens, prends ça », dit-elle, réussissant cette fois à attraper son poignet. Elle fourra quelque chose dans sa paume. Un bout de papier, plusieurs fois replié, complètement ramolli par la moiteur de ses mains.

« C'est mon numéro de portable. Phone-moi quand tu veux et on ira le voir, O.K. ?

— J'en sais rien », répliqua Matti. Tout cela ne l'intéressait guère. Il éprouvait une furieuse envie de planer. Même quand la vieille ou Kangou étaient à la maison, il y arrivait presque. Il fermait la porte de sa chambre, mettait les écouteurs de son baladeur et parvenait à diriger l'orchestre. Mais il ne décollait pas vraiment, faute de place dans la chambre.

« Allez, ciao ! Tu me phones et on va le voir !

— J'en sais rien », répéta Matti, et il était sincère, il ne pouvait rien lui promettre. Il fit demi-tour et avança à pas lourds vers la porte de son domicile. Il eut beau fixer ses chaussures aussi intensément que possible, elles restaient de simples baskets élimées, et il ne parvint pas à les faire bavarder entre elles.

14

QUELQUE CHOSE À TE DIRE

« Salut ! Pourquoi tu rentres si tôt ?

— J'ai eu une journée vraiment chiatique, pour parler crûment. Ça a commencé dès ce matin. Quelqu'un était tombé sous le métro, le trafic était stoppé. Je ne suis arrivé à Kontula qu'à dix heures passées.

— Un type s'est suicidé ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, ça a réveillé en moi tout un tas de sensations désagréables. Et la raison a eu beau me dire que ma peur de la mort n'est en réalité que la crainte d'être abandonné, ça ne m'a pas aidé beaucoup.

— Tu veux un peu de thé ?

— Volontiers », répondit Mikko en posant sa serviette par terre, et il ne comprit soudain plus très bien pourquoi il se coltinait cette poignée de feuilles. Il aurait aussi bien pu les laisser dans son bureau, ou ici. Il connaissait leur contenu par cœur, aussi bien qu'un poème : « Quelqu'un n'arrêtait pas de chuchoter son prénom à toute vitesse... » Tout cela lui venait peut-être du temps où il écrivait sans discontinuer. À cette époque, il vivait dans la hantise quasi malade d'égarer ses feuilles ou de les voir détruites par un incendie ou quelque autre catastrophe, et il ne pouvait s'empêcher d'en faire des photocopies qu'il conservait soigneusement dans divers endroits.

« Au fait, papou, on va l'avoir, cet appart. Il y a tout juste assez de place pour deux. Et vu qu'on partagera le loyer moitié-moitié Maria et moi, no problemo.

— C'est super », dit-il dans un souffle. Il s'approcha de sa fille et l'entoura de ses bras. Un sentiment de culpabilité diffus s'éveilla alors en lui et il voulut s'expliquer, ou peut-être se justifier, plutôt :

« Tu sais bien que je ne souhaite pas me débarrasser de toi. La question n'est pas là...

— Je sais, je sais. On ne va pas recommencer.

— Si. Parce qu'il faut que tu comprennes. Je suis tout simplement incapable de réfléchir ou d'écrire si une autre personne se trouve sous le même toit que moi. Ça m'angoisse. J'ai tout le temps l'impression que quelque chose va lui tomber dessus, que je dois me tenir prêt à lui venir en aide. Et puis j'ai besoin de déambuler de long en large en toute tranquillité, sans craindre de réveiller qui que ce soit. Et je parle souvent à haute voix. Des répliques de mes personnages.

— Tu t'imagines sérieusement que je t'ai jamais entendu ?

— Non, je n'ai pas dit ça... Pour être tout à fait honnête, cette

situation m'est aussi devenue invivable sur le plan financier. Je suis tout juste en mesure de payer le loyer des deux studios. Sans parler des trajets. Ils ne sont pas donnés.

— Je le sais bien, mon papou.

— Imbécile que je suis, bien sûr que tu le sais. Mais je vais pouvoir tirer un trait sur ça aussi. Mon chez-moi sera en même temps mon bureau, et je vais de nouveau me retrouver devant ma machine à écrire au saut du lit, comme à Kulosaari. »

Sanna se détourna et sortit la planche à découper. Ses gestes avaient tout à coup quelque chose de raide, de saccadé. Son port de tête également. Il y avait un problème. Peut-être avait-il montré trop d'enthousiasme, blessé sa fille ?

« Écoute, papou », commença-t-elle. Il ne s'était pas trompé : sa voix était complètement différente, étouffée, comme si elle se retenait de pleurer.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai quelque chose à te dire...

— Alors dis-le-moi.

— J'y arrive pas...

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'en empêche ? » demanda-t-il, réalisant la maladresse de sa question. Sans bruit, il s'approcha d'elle dans son dos et posa ses mains sur ses épaules. Sanna pivota aussitôt et jeta ses bras autour de son cou, exactement comme quand elle était petite fille. Sa fille avait de gros soucis. Les larmes s'échappaient de ses yeux, elle pleurait avec des sanglots aussi déchirants que si elle venait d'apprendre la mort d'un être cher.

« Mon Dieu, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es...

— Non-on-on... Il s'agit pas de moi...

— De qui, alors ?

— De Matti. Et de toi...

— C'est idiot de pleurer à cause de mes rapports avec Matti. Il est en train de vivre une période transitoire. Je ne pense pas qu'il me déteste réellement.

— Non, il ne te déteste pas... Mais comment pourrais-tu le savoir ? Il m'a raconté que depuis tout petit, dès qu'il a été en âge de comprendre, maman lui a seriné que tu ne l'aimais pas pour de bon, que tu faisais juste semblant. Qu'elle seule l'aimait véritablement.

— C'est vrai, ça ?

— Ouais. Tu lui manques tellement qu'il n'écoute que la zique que tu mettais pour écrire. Toujours du classique. Jamais des trucs de son âge.

— Je commence à comprendre un peu mieux certaines choses... »

Sanna desserra son étreinte et gagna l'évier, se tamponna longuement la figure en silence avec une feuille d'essuie-tout, et fondit

de nouveau en larmes.

« Sanna, ma chérie !

— Tu ne sais rien de rien ! Il n'a pas voulu, il n'a pas osé t'en parler. Mais à moi, si. Et... Et...

— Et ?

— Maman a commencé à lui faire la même chose qu'à moi !

— Quelle chose ?

— Elle a tout fait pour que je me taille de la maison parce que je ne pouvais pas blairer Kangou. Mais imagine, merde : un type que je n'ai jamais vu s'installe chez nous et n'arrête pas de me mater. Et moi, je devais faire comme si tout allait bien. Même offrir à ce bouffon une carte pour la fête des pères !

— Sanna ! Qu'est-ce qu'elle fait à Matti ?

— Pareil que pour moi. Elle ne lui dit pas un mot pendant des jours entiers. Elle ne le réveille pas le matin s'il a une panne d'oreiller. Elle jette les sacs-poubelle dans sa chambre s'il a oublié de les déposer dehors. Elle ne le prévient pas quand elle sort avec ce fumier de Kangou, il se retrouve seul à la maison tout le week-end sans rien à bouffer. Cet automne, ils se sont barrés pendant toute une semaine, en Crète !

— Nom de nom, comment faire pour l'aider...

— Quoi, tu le sais pas ?

— Non.

— Tu dois le sauver, comme tu m'as sauvée ! cria Sanna, furieuse à présent, mais sa colère n'était pas dirigée contre lui. Il faut que tu le prennes ici, avec toi. Même si ça t'empêche encore d'écrire...

— Mon Dieu », murmura très doucement Mikko. Il sentit la proximité du borbier, son irrésistible succion, l'eau brunâtre. Il vit aussi les poissons blancs aveugles nageant dans les profondeurs. Il eut à peine le temps de porter ses mains à son visage qu'il fondit en larmes, agité de profonds sanglots entrecoupés de hoquets. Les pleurs d'un homme mûr. Il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre qu'il ne pleurait pas seulement en raison de ce qu'il venait d'apprendre, mais pour bien d'autres motifs. Il s'était retenu depuis très longtemps.

15 UN GOÛT AMER

« Ça doit être là. Reviens une ou deux images en arrière.

— Pas de problème.

— Et imprime-la par sécurité, au cas où elle serait plus nette sur papier », ajouta-t-il, sans être persuadé du bien-fondé de sa requête.

En compagnie de Rastas, de la Police scientifique, Harjunpää campait dans la salle vidéo depuis au moins trois heures. Trop longtemps, lui semblait-il. Ses yeux le piquaient, il avait l'impression d'avoir de la poudre sous les paupières, sa nuque était contractée et un début de migraine menaçait de s'installer d'un instant à l'autre à l'arrière de son crâne. Le gros soupir lâché par Rastas lui permit de déduire sans trop de difficulté que celui-ci se trouvait grosso modo dans le même état que lui.

« Mais ce qu'on voit là ne permet pas d'établir avec certitude ce qui se passe.

— Non. Idem pour la bande de la caméra orientée dans le sens d'arrivée. Il y a juste un mouvement. Ça peut bien sûr être la victime elle-même.

— Bon. On connaît au moins à une seconde près l'heure des faits. »

De l'index, Rastas fit tourner la petite molette de défilement de l'image. Sur l'écran, ils virent une partie des gens reculer vivement, formant un véritable remous, tandis que les autres se retrouvaient tassés dangereusement près de la rame, qui roulait encore à bonne allure. Puis un homme vêtu d'un blouson clair leva les bras en l'air et les agita en les croisant au-dessus de sa tête. C'était assurément l'individu mentionné par la conductrice.

Mais personne ne prenait la fuite, personne ne tentait de se dissimuler d'une manière ou d'une autre. Sur la bande, rien ne permettait de déterminer ce qui s'était passé : Tero Kokkonen était-il tombé tout seul ou avait-il été poussé ?

« Oh-hoh », grogna Harjunpää en s'étirant. Il pencha la tête en arrière et ferma les yeux, mais cela ne le soulagea pas le moins du monde. Sous ses paupières continuaient de défiler des dizaines d'écrans vidéo, des hommes et des femmes par centaines, jeunes, vieux, le tout se fondant en une masse grise et uniforme. Ils disposaient au total des enregistrements de cinq caméras et de huit écrans de contrôle, qui avaient tous choisi ce jour-là pour se dérégler d'une façon ou d'une autre. La seule caméra ayant daigné fonctionner à peu près, dont ils étaient en train de regarder les images, avait eu le

fâcheux défaut de ne pas capter les couleurs. Or celles-ci revêtaient une importance capitale pour rédiger l'avis d'appel à témoins. Et s'il fallait rechercher quelqu'un, cela se ferait sur la base de son signalement, bien sûr. L'ironie du sort était accentuée par le fait que la ville de Helsinki était tellement quadrillée par des caméras de surveillance que dans le cadre de n'importe quel crime on obtenait toujours une bande vidéo, plusieurs en règle générale – mais là, c'était le matériel mis en place par la Maison qui avait été défaillant.

« Si on continuait demain », suggéra Rastas. Sa voix contenait une pointe d'interrogation, mais il ne parvint pas à dissimuler un bâillement.

« Entendu. Mais ça ne vaut plus la peine de revenir sur ce passage. On va élargir les recherches, attaquer bien avant les faits. Voir si quelqu'un zonait sur le quai en laissant passer plusieurs rames, ou collait aux basques du type depuis son entrée dans la station.

— On pourrait aussi passer en revue les voyageurs qui empruntent l'escalier mécanique.

— Mais vu qu'on ne sait pas encore la personne ni le truc qu'on cherche...

— Si on tombait par hasard sur un visage familial...

— Oui », fit Harjunpää, sans beaucoup d'enthousiasme. Il savait par expérience que cela prendrait des heures, sinon des jours, et que l'enquête resterait entre-temps au point mort.

La mine renfrognée, il sortit son portable professionnel et appuya sur le premier numéro de la présélection. Le téléphone sonna cinq fois avant qu'on ne réponde.

« Mäki.

— Bonsoir. C'est encore Harjunpää.

— O.K., comme convenu. On a eu une journée extra, de notre côté. L'aquagym, surtout, était du tonnerre.

— Formidable. Bon, on a visionné avec Rastas toutes les bandes des caméras couvrant le quai. On peut fixer l'heure des faits avec exactitude en fonction du comportement de la foule, mais ça s'arrête là. Impossible de dire ce qui s'est réellement passé.

— On n'a donc que l'affirmation de ce timbré.

— Il n'a aucun problème sur le plan intellectuel. J'ajouterai même qu'il a décrit la situation avec une rare précision. »

Mäki se tut un bon moment. Il réfléchissait, tripotant peut-être le lobe de son oreille comme à son habitude lorsqu'il était indécis. Il occupait le fauteuil de directeur d'enquête par intérim et Harjunpää s'était plutôt bien entendu avec lui durant ces quatre derniers mois.

« L'appel à témoins est parti ?

— Leppis l'a rédigé. Il a été envoyé directement par e-mail à l'Agence nationale de presse. Il figurera sûrement dès demain dans

tous les journaux de la capitale. On n'y fait pas allusion à la possibilité d'un homicide, on y demande seulement aux éventuels témoins oculaires de l'accident de se manifester.

— Alors tout est O.K. On organisera une réunion demain matin et on verra s'il faut déclencher tout le toutim.

— Quelque chose me dit qu'on aurait dû le faire aujourd'hui.

— C'était irréalisable. Et arrête de déplorer qu'on n'ait pas passé au crible la scène du crime. Un bon millier de personnes l'avaient déjà piétinée.

— C'est vrai.

— Qui d'autre assistera à la réunion, demain ?

— Onerva. Avec elle, on sera au complet.

— On réquisitionnera des effectifs supplémentaires si nécessaire. Bon, à demain.

— À demain. »

Rastas avait éteint les machines et empilé les cassettes avec soin après avoir apposé une étiquette sur celle du haut. Il se tenait devant la porte entrouverte, une main sur la poignée, l'autre sur l'interrupteur. Harjunpää n'eut pas besoin d'un dessin. Il se leva.

« Merci d'avoir eu assez de jus pour rester si tard.

— Les heures sup sont là pour ça. Bonne nuit.

— Bonne nuit. »

Harjunpää prit à gauche dans le couloir, se dirigea vers les ascenseurs d'une démarche traînante. Il devait encore monter au troisième, dans son bureau, vérifier si on avait cherché à le joindre, éteindre l'ordinateur et ne pas oublier de mettre son portable en charge. Il était presque arrivé devant les ascenseurs quand il réussit à extirper son téléphone personnel de la poche de sa veste ; un de ces vieux Nokia surnommés jadis « pains de campagne ». Il éprouvait une joie secrète et un peu bourrue à l'idée que celui-ci marchait encore – il avait juste dû changer une fois la batterie – et il se sentait tout particulièrement satisfait de ne pas être tombé dans cette spirale démente du tout jetable qui voulait qu'un portable ne dure qu'un an, deux au maximum, qu'il faille ensuite le changer pour un nouveau modèle, apprendre de nouvelles fonctions et acheter en complément Dieu sait quels services net, web et wap dont il n'avait nul besoin.

Il appuya sur le premier numéro de la présélection, et là, le téléphone n'eut le temps de sonner qu'une fois.

« Elisa.

— Salut, c'est moi », dit Harjunpää. En fond sonore il entendit nettement Pauliina, Valpuri et Pipsa chanter en chœur Hosanna – alors que décembre était encore bien loin – et un sourire fit naître un bouquet de plis aux coins de ses paupières.

« On donne un petit concert, ici...

— C'est ce que j'entends. Comment va ton mal de tête ?

— Cette Burana m'a vraiment fait du bien. Mais je ne dirais pas non à un petit massage.

— Ça devrait pouvoir se faire... Je vais essayer d'attraper le train de vingt et une zéro sept. C'est un direct. Je serai à la maison juste après la demie.

— Je te prépare quand même quelque chose à manger ?

— Un sandwich, tu seras gentille. Une bière bien fraîche ne sera pas de refus non plus.

— Timo », souffla Elisa, et elle n'eut pas besoin d'en dire plus. Il connaissait par cœur cette intonation, et il répondit :

« Moi aussi. Bisous.

— Bisous. »

Il remit le téléphone dans sa poche. Pendant un instant, quelque chose de chaud et de bon chatoya en lui, à l'image d'un lainage d'une finesse extrême. C'était magnifique d'avoir un endroit où aller, où habiter, d'y vivre avec des gens que l'on appréciait et pour qui l'on comptait. C'était fabuleux et presque incroyable de pouvoir connaître dans la vie une chose aussi merveilleuse que l'amour. Il n'aurait sûrement pas tenu le coup sans amour. Cette constatation représentait la plus importante découverte de ce mardi.

À part ça, il gardait de cette journée un petit goût de déception et d'échec – un peu comme s'il avait mordu dans un pain de seigle moisi.

16

KIKKA

« Je le sais. Je le sais très bien, mon aimée », rétorqua Mikko avec aigreur, et il en éprouva un peu de honte, comme de s'épancher encore et toujours auprès de Kikka. Dieu merci, il ne passait quand même pas sa mauvaise humeur sur elle. Désarmé, il arpenta le plancher de son bureau à Kontula. Il n'avait pu rester chez lui, il n'avait pas voulu que Sanna réalise à quel point il prenait tout cela au tragique.

« Mais, bonté divine, où est-ce que je pourrais trouver de l'aide ?

— Peut-être auprès du psychologue du dispensaire, pour commencer ?

— C'est ce que je me suis dit un jour, il y a un an et demi exactement, quand Cecilia a commencé ce même jeu vicieux, quand elle a littéralement enfumé Sanna pour la chasser de la maison. Ce jour-là, j'ai raconté sans détour comment Cecilia maltraitait ma fille et l'avait complètement brisée. La psychologue m'a répondu que je devais cesser de m'immiscer dans les affaires de ma femme et commencer à mener ma propre vie. Et que je ne pouvais en aucune façon aider Sanna, n'ayant pas les compétences requises pour m'improviser thérapeute.

— Vraiment incroyable.

Oui », lâcha Mikko. Il se rappela combien il s'était senti humilié et décontenancé par cette situation. « Cerise sur le gâteau, elle a tourné les choses de telle manière qu'elle a fini par me demander si ce n'était pas moi qui essayais de projeter sur Cecilia un quelconque problème personnel de violence.

— Tu parles d'une psy...

— Oui. Avant d'aller la voir, j'avais déjà pansé deux ou trois fois les plaies de Sanna. Elle se réfugiait toujours chez moi. »

Il s'immobilisa devant la fenêtre. Il apercevait la cime d'un seul arbre, un pin, et des tours-casernes grises partout ailleurs, identiques à celle où il se trouvait lui-même.

« À mon avis, rien n'indique qu'elle va se mettre à frapper Matti, dit Kikka. Surtout s'il a toujours été "le fils à sa maman".

— Elle me connaît bien, moi. Je n'en ai jamais parlé, c'est tout. J'étais assis dans le fauteuil rouge du rez-de-chaussée quand ça l'a prise pour la première fois. Elle m'a frappé sur la tête à coups redoublés de ses deux poings. Je ne pouvais rien faire, sinon me protéger. Elle ne cherchait qu'une chose, que je lui rende les coups. Tu

imagines un peu les gros titres dans les journaux du lendemain : “Mikko Matias Moisio frappe sa femme”.

— Oui, bien sûr...

— Et tu crois que les hommes battus peuvent se tourner quelque part pour trouver de l’aide ? Bien sûr que non, tu parles. D’ailleurs, ils ont tous honte d’en parler, ils passeraient pour des chochottes et on ne se priverait pas de crier aux quatre vents que c’est leur femme qui porte la culotte. »

Il se retourna et enveloppa du regard son bureau. Austère, hostile même, il incarnait la déprime et la tristesse absolue. Il n’avait pas eu le courage ou ne s’était pas donné la peine de le décorer. Dès le premier coup d’œil, il avait senti que ce ne serait jamais véritablement son bureau. Mais il n’avait pas eu d’autre choix. Le seul élément quelque peu agréable dans la pièce était sa table de travail : un secrétaire robuste, en bois massif, datant de quelques décennies. À l’époque où tout allait bien, il l’avait repeint avec deux teintes de vert, y ajoutant des fleurs, un arbre, un soleil étincelant. Et, sur l’un des côtés, quatre oiseaux volant ensemble, formant une famille unie – comme la sienne l’était en ce temps-là.

Ce secrétaire était-il si agréable que ça, tout bien réfléchi ? Il lui rappelait ce qui était perdu et passé.

Cette pièce n’était pas véritablement son bureau pour une autre raison : depuis la cage d’escalier, les odeurs de périodes plus lointaines de sa vie lui sautaient à la gorge, de ces années vécues avant qu’il ne prenne conscience de son don pour l’écriture : le relent du dénuement et de la débîne, du tabac, des beuveries, des rixes familiales. Il avait beau mettre son casque antibruit chaque fois qu’il essayait d’écrire, il suivait le déroulement des altercations du couple résidant de l’autre côté du mur. Cela s’achevait toujours par les pleurs des enfants ; l’aîné des garçons venait ensuite sonner à sa porte pour lui demander d’appeler la police. Ses tentatives d’écrire s’arrêtaient là et il restait bloqué pendant plusieurs jours.

« J’ai honte de me plaindre sans cesse de mes histoires merdiques », gémit-il d’une voix sonnante comme un hautbois. Il se rendit compte que quelque chose de bon s’attachait pourtant à ce bureau : Kikka et lui disposaient là d’un endroit où se retrouver en secret. Il se sentait toujours plus détendu après l’avoir vue. Elle était assise dans le fauteuil ergonomique en cuir vert acheté avec l’argent de son premier livre. De façon troublante, elle lui faisait penser à une femme miniature. Elle atteignait à peine le mètre soixante mais était parfaitement proportionnée, mince sans être maigre, et son visage dessinait des courbes ou des angles sensuels selon son expression. Ses cheveux étaient pareils à du blé mur, ses ongles jamais vernis, ses mains menues et gracieuses, à l’instar de ses seins, dont même les

aréoles étaient minuscules, tout juste de la taille d'une pièce d'un euro. Mais quand on les caressait, quand on les embrassait, leurs bouts se réveillaient et se dressaient, charnus comme des olives.

Tout était beau chez Kikka. Son poignet, son cou gracile, sa nuque blanche, sa façon de donner vie à ses hanches et à ses fesses en marchant. Son rire, son habitude de baisser la tête dans ces moments, comme si elle était gênée. De profil, elle était tout particulièrement jolie, autant au niveau du visage que de la silhouette : son petit ventre se courbait en décrivant un léger renflement jusqu'à l'aîne et sa croupe s'arrondissait du côté opposé.

Il trouvait beau que Kikka fût une femme, tout simplement. Il était d'ailleurs capable de déceler de la beauté chez la plupart des femmes, même laides en apparence. C'était, cette disposition qui l'avait attiré vers Cecilia et rendu aveugle à bien des détails qu'il aurait dû interpréter comme autant de signaux de danger.

Quand il contemplait tout cela – le petit mouvement de tête de Kikka en cet instant, son sourire fugitif dévoilant à peine ses dents –, il se sentait sur le point de suffoquer tant il l'aimait, tant il la désirait. Emporté par un élan romantique, il pria pour qu'elle devienne un élément permanent de sa vie, qu'elle en fasse partie. Mais cette pensée le déconcerta, ou l'effraya, et il étouffa ces sentiments avec autant de violence qu'il en faut parfois pour étouffer un éternuement – et il se rendit compte qu'il n'avait pas peur de Kikka, ni de se retrouver avec le temps devant l'éventuel monstre tapi en elle, mais qu'il redoutait de s'engager. C'était l'amour qui l'effrayait.

« Mikko ? Et si tu venais un petit moment dans mes bras ?

— Dans le lit ?

— Pas sur la table, tout de même », répliqua-t-elle, radieuse. Cet échange était devenu un rituel, une blague n'appartenant qu'à eux. La première fois, ils avaient fait l'amour sur la table parce qu'il n'avait pas encore de lit. La machine à écrire avait dégringolé à terre et son capot s'était fendu. Depuis, chaque fois qu'il voyait cette lézarde, il souriait.

Il s'allongea à côté de Kikka, se lova contre son flanc de manière à poser sa tête sur son épaule, le visage dans son cou, et huma l'odeur de sa peau comme s'il la buvait avec son âme. Elle noua ses bras autour de sa tête, caressa le lobe de son oreille du bout des doigts. Ils pouvaient rester ainsi une heure, parfois deux, se contentant d'inverser leurs positions de temps à autre, Kikka se recroquevillant à son tour sous le bras de Mikko. Il leur arrivait de prononcer quelques rares paroles, mais ils restaient le plus souvent enlacés, respirant à l'unisson.

« Tu as essayé autre chose que cette psychologue ?

— Un tas... Au bureau des affaires familiales de la paroisse, il y

avait un homme, un certain Jokinen, si ma mémoire est bonne. Comme un imbécile, je croyais que lui au moins comprendrait quelque chose. Mais, étant donné qu'il devenait évident que Sanna viendrait habiter chez moi, la seule préoccupation de ce type était de savoir comment Cecilia réagirait quand elle perdrait son rôle de mère et comment nous pourrions la soutenir, Sanna et moi, dans cette épreuve... Alors que c'était Cecilia qui avait tout mis en œuvre pour pousser Sanna à habiter chez moi, sachant fort bien que je suis incapable d'écrire si quelqu'un d'autre partage mon toit.

— Comment faisais-tu, à Kulosaari ?

— Le rez-de-chaussée m'était réservé, côté mer. On ne pouvait y accéder que par la porte de la cour. J'avais toujours l'impression d'y être seul et tranquille. »

Ils respirèrent le même air à la même cadence, se rechargeant chacun et mutuellement. Mikko sentait le pouls sur le cou de Kikka battre avec fébrilité. Il posa sa main sur son ventre plat.

« Et cet arrangement a cessé de fonctionner ?

— Oui. Cecilia a commencé à venir m'importuner en poussant la porte des dizaines de fois par jour. Nous avions pourtant bien défini les règles, mais elle inventait des prétextes de bouts de ficelle. Il me fallait chaque fois une heure, sinon deux, pour réintégrer l'univers de mon livre après son départ.

— Vous viviez pourtant tous de ton écriture ?

— Oui, mais va savoir... De la jalousie ou un complexe d'infériorité se sont sans doute réveillés en elle. Et quand nous sommes tombés d'accord pour que je parte, elle a subitement déclaré qu'elle annulait toute la procédure de divorce si je lui promettais solennellement de ne plus écrire une seule ligne. Au bureau des affaires matrimoniales, ils n'ont pas pu étudier notre dossier parce qu'elle n'y a jamais mis les pieds. Ils ont quand même compris dans quel pétrin se débattait Sanna, mais le plus extraordinaire, c'est qu'ils ont commencé à évoquer son placement dans une famille d'accueil. Ma fille... Je suis parti illico, et le samedi suivant Sanna a emménagé chez moi, à Kallio. »

Kikka l'étreignit plus fortement et posa son genou sur sa cuisse. Il ferma les yeux et essaya de verrouiller son esprit pour se concentrer sur ce qu'il ressentait à cet instant, la chaleur de Kikka contre son corps, ses cheveux chatouillant délicatement ses tempes, mais malgré ses efforts il pensa aussi à son fils et il lui parut évident que Matti viendrait prendre la place de Sanna dès le départ de celle-ci.

« Mikko », chuchota Kikka. C'était pour tous deux un signal convenu. Il se souleva sur un coude pour atteindre ses lèvres, les embrassa plusieurs fois par petites touches, comme s'il était en train de les goûter, puis glissa lentement sa main libre sous son chemisier et

ne s'arrêta que lorsqu'il rencontra la dentelle du soutien-gorge.

Ce qui allait suivre était la plus belle chose qu'il connût. Cela ne se réduisait pas à un simple acte physique – baise, accouplement, coït –, c'était l'échange d'un cadeau, proposer et recevoir, deux personnes ayant confiance l'une en l'autre au point de donner une part de leur intimité, de procurer ce plaisir menant à une satisfaction que ni l'une ni l'autre n'aurait pu atteindre seule.

17

LE LABEL BLEU

Il y avait quatorze objets. Tous avaient acquis une étrange valeur aux yeux de Matti depuis quelques semaines, mais c'était leur disposition qui importait le plus. Il l'avait compris l'avant-veille au soir, comme tout le bazar, en fait.

En partant de la gauche, on trouvait d'abord une boule en verre de la grosseur d'un poing dont la couleur rappelait les aiguilles de sapin. De minuscules bulles d'air en étaient captives. Elle évoquait un univers de taille réduite. Suivait un vieux catadioptré de vélo, une galette sertie dans un support en tôle n'ayant jamais été conçu pour contenir une ampoule. À côté se tenait un lion en pierre, sculpté dans une lointaine contrée africaine. Venait ensuite une pomme de pin ouverte, avec pour voisin un éléphant phosphorescent luisant dans le noir. Sa trompe se tendait vers un coquillage d'un blanc immaculé rempli de perles de verre rouges qui étincelaient comme des gouttes de sang.

Le coquillage était talonné par un fragment de roche où scintillaient des cristaux d'améthyste, et par un petit crâne, conçu à l'origine pour servir de cendrier. Malgré sa taille, il avait l'air si authentique que n'importe qui, en le regardant, aurait senti un frisson macabre parcourir sa nuque. La rangée se poursuivait avec une main en porcelaine verte. Dans la paume reposait un œuf d'albâtre de bonne taille. Puis se dressait un monstre noir en argile, la bouche grimaçante et les bras écartés. Ses doigts atteignaient tout juste l'objet suivant : une petite pierre ronde ressemblant au globe terrestre vu depuis l'espace. Elle avait peut-être été charriée jadis au fond d'une marmite glaciaire. Elle jouxtait un hibou en laiton, haut d'à peine un pouce, qui voisinait avec une mésange aux plumes ébouriffées. À l'extrême droite se trouvait un scarabée sacré en pierre, de couleur blanche, dont la mission semblait être de tenir toute cette ribambelle bien alignée.

Matti était étendu à plat ventre sur le plancher, les mains sous le menton. Tout lui semblait différent sous cet angle. Il portait sur ses oreilles un gros casque antibruit Peltor, capable d'étouffer autant les aigus que les graves. Ainsi équipé, il pouvait se concentrer sur les objets. Dans cet ordre précis, ils formaient une symphonie achevée. Et pas n'importe quelle symphonie, une œuvre que l'on ne trouvait sur aucun disque, que personne n'avait entendue jusqu'à présent. Et même si elle contenait ici et là des passages inspirés de la *Cinquième* de Sibelius – là où les trompettes se répondaient –, il l'avait entièrement

composée lui-même.

Quand il regarda la boule en verre, toutes les cordes basses se mirent à bourdonner, semblant venir des profondeurs de la terre. Un couple de tubas se joignit à elles. Les timbales firent leur entrée sans attendre : Tou-roum, puis revinrent à la charge. Le bourdonnement des cordes s'intensifia, tout paraissait surgir de quelque abysse situé sous le plancher. Finalement, les violons alto se rallièrent presque avec hésitation à l'ensemble et il se retrouva à genoux, comme tiré par des ficelles. Ses mains s'élevèrent, doigts écartés. Il commença à diriger, incita de nouveaux instruments à se joindre aux autres, les notes à monter plus haut, devenir de plus en plus éclatantes. Quand il porta son regard sur le catadioptré, les hautbois s'unirent en douceur à l'orchestre. C'était la troisième fois qu'il parvenait à créer cette symphonie. En changeant les objets de place, il obtenait diverses variations.

Arrivé suffisamment loin, il prit dans sa main la petite pierre polie par le frottement et sentit combien le déchaînement de l'ensemble des instruments la faisait vibrer. La fin de l'œuvre commençait à se dessiner. Cela devait se rapprocher de la construction de la *Septième* de Sibelius : aller crescendo puis diminuer pour s'effacer dans l'air.

La plupart des autres compositions de Sibelius pouvaient elles aussi être assimilées à du rock, du heavy métal, même. Pour s'en convaincre il suffisait d'écouter *Un conte* ou la *Première Symphonie*. Il se sentait suffoqué et intimidé à l'idée qu'il serait un jour capable d'en faire autant, quelque chose d'approchant du moins, il n'avait besoin que d'un minimum d'encouragements – à ce moment-là, tout vola en éclats. Ses oreilles le brûlèrent comme si on avait essayé de les arracher de sa tête. La musique se tut, cédant la place au beuglement de la télévision et au battement du lave-linge en plein essorage. Paniqué, il fit volte-face et leva la tête, à genoux et en appui sur les paumes comme un bébé.

Sa mère lui faisait face, mains sur les hanches, son casque antibruit dans l'une d'elles. Son visage évoquait du lait caillé. Matti savait ce que cela signifiait. Un sermon, une pluie d'allégations. Elle allait l'accuser d'être une petite ordure faisant de son mieux pour détruire sa relation avec Kangou.

« Tu pourrais au moins frapper, grogna-t-il d'une voix sourde, surpris par son audace.

— Parce que tu prétends que je n'ai pas frappé ? C'est toi qui as fait exprès de ne pas répondre pour que je m' imagine Dieu sait quoi.

— La zique était trop forte ?

— La zique ? Quelle zique ? Tu ne vas pas commencer à me soûler avec les mêmes conneries débiles que ton père ! Vous êtes aussi tarés l'un que l'autre.

— Mon père n'est pas un...

— La ferme ! Ce moins-que-rien est le cadet de mes soucis. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir qui a touché au cervelas label bleu de Kari ? J'ai déjà répété un million de fois que ce cervelas et le lait en bouteille rouge lui étaient réservés. Toi, tu ne dois pas y toucher !

— J'y ai pas touché.

— Je suis sûre que si ! Tu as même mordu dedans, on voit encore les marques des dents. Kari a été obligé de tout jeter. Et maintenant, il est si fâché qu'il ne me décroche plus un mot. Tu devrais avoir honte !

— C'est toi qui devrais avoir honte, sale connasse », murmura-t-il à son propre étonnement, et s'il avait osé le dire c'était parce que sa voix et ses lèvres s'étaient mises à trembler autant que ce matin, dans la cour du collège. Les larmes étaient proches.

Sa mère se rua dans sa direction et s'immobilisa, jambes écartées au-dessus de lui, telle une géante. Il la vit brandir le casque antibruit comme si elle tenait un fouet, mais elle se ravisa et ne le frappa pas.

« Ne t'imagines pas que tu peux te permettre d'ouvrir ton caquet, brailla-t-elle. Ton père réclame le partage des biens. Ça veut dire la vente de cette maison. Ça veut dire aussi que Kari et moi, on va être obligés de s'installer dans un deux-pièces. Tu sais ce que ça signifie ?

— Euh...

— Qu'il n'y aura plus de place pour toi chez nous. Ton père se soucie tellement de toi que tu vas te retrouver à la rue à cause de lui ! Il a encore appelé aujourd'hui. Je ne veux même plus entendre sa voix ici, chez moi et Kari. On va résilier le téléphone fixe.

— Connards !

— Qu'est-ce que tu as dit ? » Sa mère perdit tout contrôle. Le casque antibruit atterrit quelque part avec fracas, elle agrippa ses cheveux à deux mains et les tira brutalement. La douleur était atroce, ça le cuisait comme si on versait de l'eau bouillante sur la tête. Il tenta de retirer les doigts plantés dans sa tignasse, mais en vain. Il essaya alors de la frapper, et peut-être y parvint-il.

« Kari ! se mit-elle à brailler. Kari, au secours ! Matti me tabasse ! Au secours ! »

Sans prévenir, elle le lâcha, ébouriffa ses cheveux et se fit un pinçon sur la joue. Elle comprima la peau si fort entre ses jointures qu'elle en devint cramoisie. Un martèlement résonna tandis que Kangou cavalait depuis le séjour jusqu'à l'entrée, puis ce martèlement grossit, comme si un troupeau de chevaux galopait vers eux.

« Kari, au secours ! » continuait de hurler sa mère bien qu'elle n'ait aucune raison de le faire. Elle fit une enjambée et se plaça derrière lui. Un seul coup de pied lui suffit : toute la symphonie vola en éclats, ses fragments s'éparpillèrent en tous sens. La représentante de la flûte traversière – la petite mésange ébouriffée – n'eut que le bec cassé de

prime abord. Mais l'instant suivant, toute sa tête bascula.

18

LA MARQUE

« *Enuresis nocturno* », se répétait-il. Ses lèvres remuaient bien qu'il fût entouré de gens, tant il était habitué à parler tout seul dans les temples de la Tellurienne. Elles ondulaient comme s'il suçait quelque chose, une pastille, mais personne ne lui prêtait attention car il se faisait transporter par un apôtre orange – une rame de métro, pour reprendre le vocable des philistins. Observant une règle tacite, tous les passagers avaient les yeux ouverts mais ne voyaient rien de précis. Ils regardaient dans le vide, ce vide qui emplissait leurs prétendues âmes. Lui seul, en tant que gnome, connaissait la vérité : l'apôtre les réduisait au silence et absorbait leur capacité de réflexion pour les façonner à leur insu.

Une autre pensée occupait son esprit. Il pensait d'ailleurs à tant de choses à la fois que ses spéculations s'apparentaient à un écheveau de fils électriques de couleurs différentes pareil à celui caché sous sa table de chevet mais considérablement moins bien ordonné. Ses réflexions et ses actes auraient pu être comparés à la mèche d'allumage de son grand projet. Il pensait au tourbillon cinabre et au fait qu'en le déclenchant il avait satisfait la Tellurienne, l'avait servie comme il se devait. Cela fit naître un doux frisson dans sa poitrine. Il pensait au nouveau big bang qui se produirait inéluctablement. Il ressemblerait peut-être à ce tourbillon, mais des milliards de fois plus puissant. Sa mission consistait à en hâter la réalisation. Il pensait aussi à la petite boulotte, à la rose des vents – et au bruit que faisait l'apôtre en s'arrêtant : Phiouu-phiouuu. Il en émettait tout un cortège. Au moment de repartir, il en produisait un autre du même ordre, qui s'élevait vers la fin : Phouiii-phouiii ! C'était un hosanna, un cantique sacré chanté par tous les apôtres orange à la gloire de la Tellurienne.

Et dans son esprit, par-dessus tout, gravitait l'idée qu'il avait eue aujourd'hui : prendre un disciple et l'immoler. Il pensa que ce serait encore mieux si ce disciple était un garçon. Il pourrait commencer par l'adopter en sacrifiant trois pigeons, dont au moins un ramier. Qu'il immole son propre fils serait la meilleure façon de prouver à la Tellurienne l'immensité de son amour. Cela lui permettrait sans coup férir d'avoir l'honneur de se fondre en elle et de passer toute l'éternité sous la forme – pourquoi pas ? – de son œil omniscient. Il ne connaissait aucun garçon, à vrai dire. Mais l'un d'eux croiserait son chemin si telle était la volonté de la Tellurienne.

Et, bien sûr, il ne cessait de sonder et d'examiner la femme qui se

tenait devant lui ; il avait jeté son dévolu sur elle, il allait la marquer pour indiquer qu'elle lui appartenait. Elle était toute désignée pour ça à bien des égards, malgré son jeune âge. Elle portait un sac à dos, comme les collégiennes. Peut-être était-ce précisément son âge qui en faisait une cible idéale. L'étoffe de son jean était tendue sur sa croupe rebondie, dont les replis secrets laissaient suinter des humeurs odorantes. Ses seins étaient comprimés en forme de têtes d'obus par un soutien-gorge orné de dentelle ou de motifs floraux. Il l'avait vu dans son décolleté au moment où elle montait. Cela représentait une offense faite à la Tellurienne. De la concupiscence sous sa forme la plus lascive et outrancière. Tout son être réclamait des hommes avec avidité, leurs mains pour pétrir ses seins, leurs verges pour la pénétrer. De manière réciproque, elle éveillait la convoitise chez eux, leur donnait envie d'avoir cette bombe dans leur lit, pouvoir saisir à bras-le-corps sa chair douce, mordiller ses seins – et enfoncer leur pieu dans ses profondeurs.

« *Esox lucius.* » Ses lèvres frémirent à toute vitesse, agitées d'un profond dégoût. Tout cela relevait encore de cet insatiable désir inhérent à l'être humain. Il poussait tout le monde à vouloir toujours plus, toujours mieux. Au nom de ce désir insatiable, l'humanité exploitait la Tellurienne, la violait, rasait les forêts à sa surface, asséchait les lacs et les rivières, faisait fondre les glaces polaires, dévorait l'atmosphère tel un cancer. À cause de tout cela, un nouveau big bang allait se produire. Il détruirait la race humaine, réduirait en cendres cette armée de poux et ouvrirait la voie à l'avènement de la Vérité et au royaume de la déesse.

« *Ea lesum cum sabateum !* » Les paroles sacrées jaillirent dans son esprit et il sentit avec force le toucher bienveillant de la Tellurienne. Ce fut comme si ses entrailles s'étaient emplies de lumière, de cette lueur verte provenant de la déesse, et il eut la certitude absolue d'être son élu, le plus auguste de ses gnomes. Cela signifiait en contrepartie qu'il devait endosser le rôle du détonateur que l'on enfonce dans le bâton de dynamite. L'explosion qu'il allait provoquer pourrait amorcer le processus final et conduire à l'avènement de la Vérité.

« *Faustus dies* », laissa-t-il échapper, plongé dans ses pensées, essuyant furtivement la larme qui avait coulé sur sa joue après avoir dépassé la monture de ses lunettes ; de l'autre main, il serra un peu plus fortement son scalpel. Il ne s'agissait pas d'un quelconque bistouri mais d'un poinçon béni par les signes sacrés de la Tellurienne. Autre différence : il en avait coupé le manche au milieu et arrondi les aspérités en les ponçant de manière à pouvoir le loger subrepticement dans sa paume. Il fit dépasser l'outil de quelques centimètres entre son pouce et le creux de sa main et retira le manchon en plastique protégeant sa lame tranchante. Ah, comme il avait envie de l'enfoncer

dans les fesses bombées de la Jézabel qui lui tournait le dos ! Comme elle aurait hurlé ! Quelle douleur cuisante elle aurait ressentie dans cette partie de son corps qui exhalait sa concupiscence tout en attisant celle des autres !

Il déglutit plusieurs fois de suite avec vigueur. On eût dit qu'une pompe actionnait avec frénésie sa glotte proéminente. Mais il se domina, car cette pensée ne lui avait pas été envoyée par la Tellurienne. Elle venait de lui-même, de l'être humain tapi en lui. Il avait eu la force de la repousser parce qu'il était aussi un gnome. En tant que tel, il avait pour ordre de n'exécuter que les volontés de la déesse. Et sa volonté n'était pas – pas cette fois – de faire hurler cette femme pour la punir de sa conduite dépravée. La déesse attendait de lui qu'il pratique une incision de cinq à dix centimètres dans ses vêtements ou son sac à dos. Ni plus ni moins. Cela aurait une double fonction : ouvrir un passage d'où la concupiscence s'écoulerait de cette misérable pécheresse, et créer une porte par laquelle l'apôtre orange introduirait sa capacité de façonner les pensées au cœur de cette créature méprisable.

« Phouiii-phouiii ! » L'apôtre se mit à chanter le cantique tout en réduisant sa vitesse. Même un sourd s'en serait rendu compte. C'était comme si une force tirait votre corps en avant. On le comprenait aussi à la façon qu'avaient les gens de s'agiter, les plus impatients de se lever. Sa cible s'avança vers la porte et il s'approcha d'elle. Le moment opportun n'était pas encore arrivé. Il fallait attendre que les portes s'ouvrent et que les gens commencent à sortir – tous les voyageurs regardaient alors vers le bas, pour voir où ils posaient leurs pieds. C'était là le moment opportun.

Il s'approcha encore un peu de la femme, jusqu'à sentir l'odeur impure et troublante qui émanait d'elle – la puanteur, plutôt –, leva sa main et saisit le fond du sac à dos. Le scalpel le transperça sans peine, s'y enfonça comme dans de la graisse. Il ramena son poignet vers le côté d'un geste sec : le passage était ouvert. La femme ne s'était rendu compte de rien. Personne d'autre non plus. Seuls la Tellurienne, l'apôtre et lui-même savaient.

Il ne commit pas l'erreur de vouloir se hâter, cela n'aurait servi qu'à attirer l'attention. Il se laissa dériver avec la foule jusqu'au quai, et de là vers l'escalier roulant. Il tendit le bras au niveau de la première corbeille à papier venue et dit mentalement adieu au scalpel :

« *Sed vitae discimus...* »

Il eut alors une illumination – l'idée lui était venue de l'éventration du sac à dos : la mission devrait être accomplie à la manière des Palestiniens.

LE BOUT DE PAPIER

Les mains tremblantes, Matti le cherchait avec fébrilité, fouillant pour la seconde fois les poches de ses vêtements. Toujours sans succès. Il était pourtant sûr de ne pas l'avoir perdu. De ne pas l'avoir jeté, en tout cas. La vieille l'aurait-elle ramassé ? Sa confusion s'expliquait peut-être par son état – une angoisse inexplicable le tourmentait, il se sentait menacé par un danger inconnu. Il avait peur de mourir. D'être tué.

Et sa première pensée fut que ce serait un soulagement. Il ne connaîtrait plus ce dégoût de soi qui le déchirait, la honte d'être différent des autres. Il n'aurait plus à craindre qu'on lui jette des pierres, l'humilie, s'en prenne à ses cheveux, menace de le chasser de la maison – il n'aurait plus à redouter quoi que ce soit. Il lui suffirait de traverser l'arrière-cour jusqu'au rivage, de gagner en pataugeant l'endroit où la rive descendait à pic et de nager. Il avait lu un jour que c'était facile : on se sentait léger, en apesanteur, puis le sommeil venait.

« Tu parles, ces enculés n'éprouveraient pas le moindre remords », gémit-il d'une voix à peine audible, et les larmes jaillirent en sanglots violents évoquant les jappements d'un chien enfermé dans un coffre. Elles coulaient jusqu'à la pointe de son menton, où elles formaient des perles tremblotantes qui finissaient par tomber sur son tee-shirt. Le chagrin eut raison de lui. Il s'affaissa par terre, lentement, comme un ballon qui se dégonfle, et un nouvel accès de pleurs le secoua. Sa symphonie était disséminée pêle-mêle sur le sol, brisée. À la représentante des joueurs de flûte, il manquait la tête. À sa tête, le bec. Une des mains du monstre noir était cassée, le coquillage fendu. Quant aux perles éparpillées, elles étaient le sang de son œuvre assassinée.

L'eau de mer était peut-être encore si froide en cette saison qu'on crevait illico d'hypothermie. Il ne savait pas exactement ce qu'était l'hypothermie, mais il s'agissait certainement d'un engourdissement rendant la mort plus douce.

Il l'aperçut alors : sous sa table, tel que Leena l'avait plié. Petit détritrus blanc de la taille d'un morceau de sucre. À quatre pattes, progressant avec agilité sur ses mains et ses genoux, il alla le ramasser. Il referma ses doigts dessus, le serra dans le creux de sa main et pressa son poing contre son front. Il se sentit tout de suite mieux. Il existait quand même une possibilité qu'il ne fût pas si

abominablement seul. Il se redressa sur les genoux, commença à déplier le bout de papier avec de petits gestes nerveux, puis se pétrifia, perdit contenance. Ses joues devinrent aussi brûlantes que s'il venait de faire un sprint.

Au centre de la feuille était inscrit le numéro du portable de Leena – mais il y avait autre chose tout autour. Des cœurs. Des putains de cœurs. Dessinés au feutre rouge. Des cœurs qui projetaient des petits rayons.

« C'est quoi ce mauvais plan ? » fut sa première réaction. Et après une courte pause : « Elle croit que... ? »

Il se sentit de nouveau vaseux, mais différemment de tout à l'heure. Il ne pouvait pas lui téléphoner. Elle se figurerait qu'il l'appelait en réponse aux cœurs. Il resta un bon moment sans bouger, soupirant à deux ou trois reprises, puis se mit debout avec lenteur dans un état second. Ses pieds l'entraînèrent vers le séjour comme s'ils étaient dotés d'une volonté propre.

Il était seul à la maison. Sa mère et Kangou s'étaient encore tirés quelque part sans le prévenir. Faire du shopping, sans doute. Ils achetaient sans arrêt tout un tas de gadgets. Des aspirateurs de table, des machines à fabriquer du pain, des batteurs et autres mixeurs. N'importe quoi. Ils ne s'en servaient que pendant quelques semaines, ensuite tout finissait dans un coin. Mais ils ne voulaient même pas lui payer un téléphone portable.

L'empoignade de ce début de soirée n'avait pas été grave. Juste des coups de gueule. On ne lui avait pas arraché les cheveux, on ne l'avait pas projeté contre les murs, contrairement à ce qu'avait subi Sanna. Kangou avait roulé des yeux sur le pas de la porte, point. Il lui avait donné l'impression de ne pas en avoir assez dans le ventre pour lever la main sur lui.

Il posa le papier sur la table en marqueterie, celle sur laquelle il jouait jadis aux échecs avec le vieux. Il décrocha le combiné, hésita encore. Longtemps. Puis il composa la série de numéros d'un doigt raide. À l'autre bout, la sonnerie eut à peine pépié une fois qu'une voix un peu essoufflée répondait :

« Lende ! »

Il ne sut quoi dire. Puis il lâcha :

« Leena ? On t'appelle Lende ? »

— Ouais. Mais t'es qui, toi ? J'te reconnais pas. Comment on t'appelle ?

— Moi ? Je suis Matti », chuchota-t-il, si soulagé que sa poitrine fut agitée de sanglots. Il ne pouvait se maîtriser. C'était le même jappement ridicule que tout à l'heure, et la honte le submergea à l'idée que Leena puisse l'ébruiter au collège.

« Il t'est arrivé quéq'chose ? »

— Ou-ou-oui...

— Les aut'zenfoirés t'ont cassé la gueule ? Putain, je vais leur montrer !

— No-o-on. C'est ma mère...

— Merde ! Ta vieille ? Tu veux venir crécher chez nous le temps que ça se tasse ?

— Non...

— Alors quoi ?

— Si on allait voi... voir... Si on pouvait rencontrer ton mec top...

— O.K., dit Leena sans hésiter, cela ne lui posait apparemment aucun problème. J'ai le feeling qu'il pourrait être à la gare. Rendez-vous à la demie à la station de tromé.

— D... d'ac. »

20

UN SOIR

Harjunpää gardait ses paupières closes. Le défilement d'images avait cessé. Cela avait ressemblé à une vis sans fin : il avait revu le visage énucléé tapi au fond de la housse mortuaire, le stylo tombant de sa poche, sur le balcon, pour disparaître vers le bas, le ventre rebondi de Jaana, enceinte, son expression abasourdie, ses larmes. Summum de l'horreur, cette main ensanglantée dont il avait retiré l'alliance de l'annulaire. Tout cela avait défilé dans son esprit durant le voyage de retour dans le train. Mais maintenant c'était fini.

Il était étendu sur le dos, dans son lit, et respirait paisiblement, le flanc d'Elisa contre le sien – à son souffle, il savait qu'elle non plus ne dormait pas encore. Elle restait éveillée, elle semblait attendre quelque chose. On entendait le clapotis de la douche. Une des filles était en train de se laver les cheveux. Pauliina sûrement. Un fredonnement assourdi lui parvenait ; un de ces tubes passant en boucle à la radio à longueur de journée.

Il se sentait bien, enveloppé d'une certaine douceur. Une sensation d'apaisement, plutôt. Pour une fois, il se trouvait là où il devait se trouver, dans son propre monde, parmi ceux qu'il aimait. Sa maison représentait pour lui bien plus qu'un simple endroit où habiter. Elle était une source d'énergie, une centrale électrique qui remettait ses compteurs à zéro et le rechargeait pour le lendemain.

Il se tourna sur le côté et posa délicatement sa main sur le ventre d'Elisa, puis la fit glisser sur la peau nue, sous la chemise de nuit. Il la laissa tel un calice protecteur et interrogateur sur le sein droit de sa femme. Mais Elisa ne réagit pas comme à l'accoutumée en poussant un léger soupir et en se blottissant plus étroitement contre lui. Même le bout de son sein semblait absent. Contrairement à son habitude, il ne se changeait pas en cerise bien ferme.

« Timo...

— Oui ? »

Harjunpää laissa ses doigts descendre sur son ventre.

« Des millions de pensées s'agitent dans ma tête.

— C'est de reprendre le travail qui te tracasse ?

— Ça ne me tracasse pas vraiment. Ça me donne à réfléchir.

— Tu as peur de ne pas être à la hauteur ? Ça t'embête de devoir laisser les filles quelques heures chaque jour à la maison sans toi ?

— Elles sont grandes, maintenant. Pendant ma formation, elles ont appris à se débrouiller toutes seules. Le linge était toujours lavé, la

poubelle vidée, l'aspirateur passé partout. Chaque fois que je laissais en évidence de l'argent avec une liste, il y en avait toujours une qui allait faire les courses.

— C'est vrai ?

— À la fin de cette formation, j'ai... j'ai ressenti avec une force étonnante que j'avais un métier. Que je pouvais désormais travailler dans une librairie.

— Ça veut dire que tu y arriveras très bien.

— Oui. Ce n'est pas ça qui me turlupine, en vérité. C'est tout ce changement.

— Pour un changement, c'est un changement. Mais on tiendra tous le coup. Pense au bien que ça va nous faire, sur le plan matériel.

— Pardonne-moi... Ce sont encore mes convictions religieuses qui parlent, mais il me semble que c'est la providence qui a voulu que je sois embauchée dans cette Librairie chrétienne. »

Harjunpää ne sut quoi répondre. Il se contenta de caresser doucement le ventre de sa femme. Un train de marchandises tardif passa avec fracas. Tout bien pesé, il était heureux qu'Elisa ait trouvé la foi. Cela était survenu avec un tel naturel. Il n'avait jamais été question de céder à un quelconque fanatisme. Ni discours enflammés, ni transes, ni vocable incompréhensible. Elisa avait tout simplement trouvé une sorte de paix intérieure qui avait eu une influence apaisante sur la vie de toute la famille.

« Tu t'inquiètes parce que ce n'est qu'un remplacement de congé maternité ?

— Non, ce n'est même pas ça. J'ai le pressentiment que la situation ira en s'améliorant.

— Bien sûr. Et les trajets en train jusqu'à Helsinki n'ont rien de terrifiant. Une demi-heure. À la longue, on apprend à les considérer comme une pause.

— C'est ce que tu m'as toujours dit.

— Viens près de moi », dit Harjunpää. Il se tourna sur le dos, amena la tête d'Elisa contre sa poitrine et enlaça sa femme. Il la berça doucement entre ses bras tel un petit enfant, d'un côté à l'autre. Dix minutes plus tard, elle était endormie. Harjunpää le savait à sa respiration, cette fois aussi, et aux légers mouvements de ses membres. Mais lui-même ne trouvait pas le sommeil. Les millions de pensées d'Elisa s'étaient logées dans sa tête et s'y agitaient. Quelque chose d'entièrement nouveau se profilait devant eux, c'était indéniable. Mais ce qui lui déplaisait, c'était ce sentiment diffus d'avancer vers un territoire gorgé d'ombre.

Au bas de la porte, la bande de lumière disparut lorsque Pauliina éteignit la lampe de sa chambre.

LA GRENOUILLE

Matti n'arrêtait pas de se dire que la vieille avait fichu Sanna dehors et que le vieux avait subi le même sort. Qu'est-ce qui l'empêcherait de faire pareil avec lui ? Il était en train de commettre une faute qu'elle ne lui pardonnerait jamais s'il se faisait prendre. Des écailles de brème recouvraient son esprit. Il aurait voulu être déjà arrivé à destination, mais ils n'étaient qu'à Sörnäinen. Pour être honnête, il aurait préféré ne pas avoir accepté. Quand il avait rejoint Lende à la station de métro, elle avait décrété qu'ils n'achèteraient pas de tickets et tout lui avait paru très cool, un peu excitant aussi. Mais maintenant la peur des contrôleurs le dévorait. Quel foin cela ferait à la maison ! Et puis sa mère ne se laisserait peut-être pas berner deux fois par la même combine : il avait fermé à clé la porte de sa chambre et était sorti par la fenêtre, peu éloignée du sol. Le mois dernier, elle avait découvert le stratagème et fermé la fenêtre ainsi que le verrou de sécurité de la porte, dont il ne possédait pas la clé. Il avait été contraint de dormir par terre, dans le local à vélos.

Il laissa échapper un sanglot chevrotant : quelques inspirations rapides suivies d'un gros soupir. Lende fondit sur sa main tel un faucon et l'attira contre elle, l'air compatissant.

« Il sera cap' de trouver quéq'chose, souffla-t-elle. Crois-moi, il est encore plus fort que Mandrake.

— Mais s'il est pas là-bas...

— Sûr qu'il y est. J'ai un bon feeling. Il est à la gare, du côté où l'Estonien joue de la flûte, ou alors au sous-sol, là où y a la boussole. »

Matti ne répondit rien. Il soupira de nouveau et tenta de retirer sa main, mais Lende la tenait fermement entre ses doigts moites. Elle pressa son autre main dessus pour faire bonne mesure. Il la laissa faire, le regard rivé à la vitre. Ils circulaient dans un tunnel ; Lende, lui et tout le reste se reflétaient dedans. Pendant un bref instant, il eut l'impression effrayante que son reflet était plus réel que lui-même, que lorsque la rame entrerait dans les lumières de la station et que celui-ci disparaîtrait il mourrait.

« Tu vois ! s'écria Lende pour lui redonner du baume au cœur. On arrive déjà à Hakaniemi et y a aucun keuf dans les parages !

— Tout bien réfléchi, je pourrais peut-être me démerder autrement », dit Matti sans oser la regarder. Même sa voix était altérée, comme si sa gorge avait rétréci d'une taille ou deux.

« Qu'esse t'espères ? Que ta vieille foute son Kangou à la porte ?

— Non...

— Alors quoi ?

— Mon vieux a appelé », mentit Matti, sans savoir ce qui l'y poussait. L'idée lui était venue subitement et lui semblait maintenant tout à fait crédible. « Ça y est, il arrive de nouveau à écrire. Dès qu'il aura touché une avance, il prendra un crédit et achètera un trois-pièces. J'irai crécher chez lui.

— Sans blague ? lâcha Lende, la voix rappelant le contenu d'une poubelle déversé dans un camion-benne. Et de quel côté qu'il pense l'acheter ?

— À Kruununhaka ou à Katajanokka.

— Merde. Tu vas changer de bahut, alors », dit-elle en relâchant un peu son étreinte. Mais elle se ravisa sur-le-champ et la raffermi. Ils se turent l'un et l'autre, évitant de se regarder. Puis les haut-parleurs annoncèrent Kaisaniemi.

« Écoute », chuchota Lende en se penchant plus près de Matti, et il sentit qu'elle avait mis du parfum, un truc douxereux. « Si tu veux... Tu peux me caresser les nénés. Même sous le tee-shirt. »

Il en resta interdit. Il sentit le feu gagner ses oreilles et une envie de tousser se loger dans sa gorge. Il se contorsionna et parvint à libérer sa main, puis marmotta vaguement quelques inepties. Elle ne sembla pas en prendre ombrage.

« Bon, une autre fois alors, lâcha-t-elle d'une voix normale, mais quelques taches rouges coloraient ses pommettes. Et maintenant, yop ! On arrive à la gare ! »

Ils posèrent le pied sur le quai. L'air était chargé de cette odeur qui règne toujours dans les stations de métro et rappelle la pierre humide. Lende s'anima. Elle joua des coudes pour se frayer un passage dans la file de voyageurs et dépassa les personnes immobiles dans l'escalier mécanique. Matti se démena pour la suivre. Le courant d'air dans le couloir agita ses cheveux. Il n'était venu à une heure si tardive dans le centre-ville qu'en de rares occasions et s'étonnait de voir autant de gens. Même des jeunes. Des garçons d'à peine son âge, avec des planches à roulettes sous le bras.

L'escalier donnait sur les portillons. Arrivée en haut, Lende s'arrêta, comme prise d'une soudaine frayeur. Ceux qui arrivaient derrière eux les bousculèrent. Elle agrippa Matti par le coude, le tira sur le côté et souffla :

« Là. C'est ce type, là-bas.

— Celui qui distribue des tracts ?

— Ouais. »

L'homme se tenait au beau milieu de la rose des vents en marbre coloré. Personne ne pouvait manquer de le remarquer, mais rares étaient ceux qui lui prenaient un tract. Les gens s'écartaient pour le

contourner, faisant mine de ne pas l'avoir vu. Il leur tournait le dos. Quelques cheveux gris dépassaient de sa casquette et tombaient sur sa nuque. Ce n'était pas un clochard, mais ses vêtements plutôt élimés attestaient qu'il ne roulait pas sur l'or. En tout cas, il ne ressemblait en rien au fabuleux magicien décrit par Lende.

« Attends ! » Elle le retint par la manche et l'attira contre elle. « Il sait très bien qu'on est là.

— Sans nous voir ?

— Ouais. Vise un peu sa main. »

L'homme leva sa main libre jusqu'à son épaule, forma un cercle avec l'index et le pouce puis commença à se retourner lentement. On aurait dit qu'il faisait partie intégrante de la rose des vents. Lorsqu'il leur présenta son profil, il amena sa main devant son visage, pivota encore, et s'immobilisa, les fixant à travers l'anneau de ses doigts comme s'il s'agissait d'une longue-vue. Il portait des lunettes aux montures épaisses, son visage ridé était d'une pâleur anormale. Matti se sentit subitement mal à l'aise, plongé dans un de ces cauchemars où l'on ne parvient pas à fuir parce que le sol vous retient à chaque pas.

« Chais pas, mais ça me plaît pas trop », chuchota-t-il. Que l'homme ait deviné leur arrivée sans même les voir lui inspirait de l'effroi. À moins qu'il ne fasse ce coup-là fréquemment et au petit bonheur la chance.

« Te bile pas, rétorqua Lende alors qu'elle était tendue elle aussi. Tout à l'heure, tu vas kiffer. Là ! Vise ! Quand il fait comme ça avec sa main, ça veut dire qu'on doit aller vers ce pilier là-bas.

— Comment tu le sais ?

— J'le sais, c'est tout. Amène-toi. »

Ils se dirigèrent vers l'angle à gauche de la rose des vents, là où se dressait un épais pilier de verre entouré d'un banc circulaire. Ce devait être un lieu de rendez-vous, mais il ne s'y trouvait qu'un clochard à l'allure de troll agitant sa canne et rassemblant ses sacs, sur le point de lever le camp. L'homme aux lunettes ne les suivit même pas du regard, il continuait de proposer ses tracts avec insistance. Matti avait l'impression de ne pouvoir détacher ses yeux de son dos. Il lui semblait que la foule était devenue floue, que tous les bruits s'étaient assourdis, comme si quelqu'un avait appuyé sur le bouton d'une télécommande.

« Amène-toi », lui répéta Lende, et il lui obéit. Sa présence le rassurait.

« Ça craint, Lende. C'est peut-être un pervers.

— Euh... Il a jamais rien essayé. Moi, mon feeling, c'est que c'est un vrai prêtre, mais qu'il a dû faire des conneries, alors on l'a viré. Quand il te mate dans les yeux, t'as des vibrations géniales. Et ça, ça te donne envie de le respecter, ou chais pas quoi.

— Mais s'il...

— Salut », dit le prêtre. Il se tenait là, à deux pas d'eux, alors qu'un instant plus tôt il se trouvait encore au milieu de la rose des vents. À son intonation, on aurait pu croire qu'il les connaissait tous deux de longue date. Sa voix grinçait comme une paire de chaussures neuves. Il avait l'âge de pépé ou de papy, songea Matti. De près, il n'avait plus l'air aussi loqueteux. Il portait même une banane noire. Matti essaya d'éviter son regard, mais c'était tout bonnement impossible : il plongeait ses yeux dans les siens et il lui sembla que ceux-ci donnaient sur une contrée étrange. Son visage se mit à le picoter, de la même façon qu'une jambe démange lorsqu'on est resté trop longtemps assis dans une mauvaise position.

« On dirait que tu ne vas pas très bien », lui dit le prêtre, et il ne s'agissait pas d'une question mais d'une constatation. Il semblait sûr de son fait. « Tout ne va pas comme tu veux au collège ? À la maison, plutôt...

— Eh bien, en ce qui concerne le collège », commença Lende, mais le prêtre fit un léger geste de la main – ses doigts étaient très mobiles, pareils à ceux d'un musicien ou d'un aveugle. Elle se tut et baissa les yeux, comme prise en faute.

« Tes parents ont divorcé et tu en souffres. Je me trompe ?

— No-on... non.

— Quelqu'un te manque ?

— Oui.

— Qui donc ?

— Sanna. Ma frangine », précisa Matti, et il savait à présent avec exactitude ce que Lende avait voulu dire quand elle avait parlé de vibrations géniales. Il avait l'impression de se tenir devant le président de la République, le pape, ou un mage doté de pouvoirs surnaturels. Il se serait cru relié à l'homme aux lunettes par un câble invisible en fibre optique.

« *Sabra laude scolae*, marmotta le prêtre, ou quelque chose de cet acabit. Et en plus, il y en a qui t'embêtent au collège ?

— Oui », reconnut Matti en déglutissant. Il eut soudain honte de toutes ces vexations, honte de comprendre que cela se voyait sur lui autant qu'un abcès géant sur le front. Il tenta de baisser les yeux. Peine perdue. Ses pupilles semblaient enchaînées à celles du prêtre.

« Et tu aimerais être suffisamment fort pour mettre un terme à tout cela ?

— Oui. Mais vu que...

— Vu que tu n'as rien d'un haltérophile ?

— Oui. D'ailleurs, on me choisit toujours en dernier quand il faut faire les équipes.

— Me crois-tu si je te dis que c'est pourtant possible ?

— Mais puisque je...

— Je te repose la question. Crois-tu qu'il existe une puissance capable de te venir en aide ?

— Si vous le dites...

— Crois-tu en moi ? » demanda le prêtre. La question ne souffrait pas de réponse négative et Matti se sentit encore plus opprimé, autant que lorsqu'il faisait un de ses mauvais rêves récurrents. La maison était en flammes, il essayait d'appeler les pompiers mais se trompait toujours de numéro et, quand par miracle il y arrivait, on lui parlait à l'autre bout du fil dans une langue qu'il ne comprenait pas.

« Crois-tu en moi ?

— Oui », dit Matti dans un souffle, incapable de proférer autre chose. Un sourire effleura les commissures des lèvres du prêtre. Pas un rictus triomphant ou rusé, juste un sourire ordinaire.

« Alors regarde », dit-il en glissant une main dans la poche de son veston – taillé dans un tissu à petits carreaux qui aurait hideusement ondulé sur un écran de télé. Il fouilla un moment dedans, comme s'il cherchait un objet spécifique. Quand il l'en ressortit enfin et l'ouvrit, une pierre apparut dans sa paume. Une petite pierre banale, grise, de la taille d'une boule de chewing-gum. « Qu'est-ce que j'ai dans ma main ? » demanda-t-il, sur le ton qu'il aurait employé pour s'adresser à un demeuré.

« Une pierre. Une petite pierre.

— Ah », fit le prêtre. Il referma son poing et prononça quelques mots dans une langue inconnue, puis laissa la pierre tomber à terre et demanda : « Qu'est-ce que c'est ? »

Matti se jeta brusquement sur le côté et fit un pas comme pour s'enfuir, mais Lende l'attrapa par le poignet. Malgré sa frayeur, il ne put faire autrement que regarder de nouveau par terre. C'était une pierre, oui. Mais tout à l'heure ç'avait été une grenouille, il l'aurait juré ! Vivante, en plus ! Le dessous de son menton avait bougé au rythme de sa respiration.

« Calme-toi, dit le prêtre. Prends-la dans ta main.

— Non. Et si...

— C'est une pierre », dit le prêtre. Matti s'accroupit et tendit la main vers elle. Il la saisit entre ses doigts hésitants. C'était bien une petite pierre ordinaire, dure, dont la seule particularité était de diffuser une légère chaleur, ce qui était logique puisqu'elle avait séjourné dans la poche du prêtre.

« Désormais cette pierre t'appartient, dit celui-ci en s'exprimant aussitôt après dans sa langue étrange. C'est ta pierre de pouvoir. Garde-la toujours avec toi, dans ta poche.

— Merci...

— Et si on t'embête encore, commença-t-il en levant le bras...

Décris-moi l'instant présent.

— L'instant présent ? C'est qu'on est ici.

— Et mon bras est levé, précisa le prêtre en abaissant aussitôt celui-ci. Maintenant, que se passe-t-il à l'instant présent ?

— Votre bras est baissé.

— Parfaitement. Si on t'embête, serre la pierre et pense à l'instant présent. Tu réaliseras alors que les brimades auront cessé. Et tu auras gagné.

— Mille mercis !

— Mais je veux un cadeau en retour.

— Quel cadeau ?

— Que tu me racontes », dit le prêtre, et son regard était à présent si brûlant et si intense que leurs yeux semblaient soudés aux deux extrémités d'une barre d'acier. Il se remit à parler dans sa langue mystique, mais comme s'il récitait une prière cette fois, sans cesser de le fixer, le retenant captif par magie. Il appliqua subitement le bout de ses dix doigts sur le front de Matti qui eut tout juste le temps de sentir qu'il tombait à la renverse.

L'esquif était une barque traditionnelle en bois. Son fond avait été peint en rouge, ses bords en blanc, et il portait un nom : *Gaieté d'été*. C'était écrit en grosses lettres noires sur la proue. Matti s'y trouvait seul, assis sur le banc central, et il ramait à coups espacés, laissant l'embarcation glisser au fil de l'eau entre deux efforts. Le lac était si étendu qu'on ne voyait nul rivage alentour, la surface si calme qu'il entendait les bulles clapoter sous la proue. Il cessa de ramer. De manière inexplicable, il parvenait à voir à l'intérieur de son corps. Dans son crâne, en particulier. Au centre, une voûte inondée de lumière s'ouvrait sur l'inconnu. Au milieu de cette voûte se dressait une silhouette dorée, immobile, les mains croisées sur la poitrine. Il lui semblait que c'était un ange, son ange gardien, ou bien Jésus. Alors qu'il s'apprêtait à s'enquérir de son identité, tout s'évanouit. Il se retrouva dans la gare centrale, assis sur le banc entourant le pilier, la tête appuyée contre de la pierre froide. On le tenait fermement par le bras.

C'était Lende. Elle avait l'air étonnée, un peu effrayée.

« T'es resté dans les vapes au moins trente secondes », dit-elle, et, comme il ne réagissait pas, elle entreprit de lui expliquer : « Il t'a renversé. Comme ils font dans certaines sectes. Mais j'te tenais pour que tu tombes sur les fesses sans te faire mal.

— Sans blague...

— Tes paupières étaient fermées mais tes yeux bougeaient quand même.

— Qu'as-tu vu ? » demanda le prêtre en se penchant plus près de lui. Il paraissait à l'affût, examinait le plus infime détail de sa

physionomie.

« Une silhouette dorée. Dans mon crâne. Elle avait les mains croisées. C'était bizarre...

— Les mains croisées ? répéta le prêtre. Croisées de quelle façon ?

— Comme ça. Sur la poitrine.

— S'agissait-il d'un homme ou d'une femme ?

— Il me semble... une femme. »

Un tic rapide fit tressaillir la joue du prêtre. Il baissa les yeux et fixa le sol, le regard vide. Il déclara ensuite d'une voix rauque :

« Tu t'es trompé, mon fils. Tu as mal vu. »

Il n'ajouta pas un mot. On ne pouvait rien déduire de son expression – hormis une certaine contrariété. Il fit demi-tour et s'éloigna sans autre forme de procès. Après quelques pas, il se fondit si parfaitement dans la foule qu'on ne distinguait même plus sa casquette.

« J'aurais voulu le remercier », dit Matti. Il paraissait encore étourdi, voire harassé. « Si je veux le revoir, je fais comment ?

— Il te retrouvera, répondit Lende, soudain bougonne. Tu peux en être sûr. »

UNE MAUVAISE NOUVELLE

« Bien entendu. Je comprends », dit Harjunpää dans le combiné, et il sut que c'était gagné. Il n'avait désormais plus qu'une idée en tête : mettre un terme à la conversation au plus vite. Il avait eu raison de ne pas se montrer trop pressant, encore moins autoritaire – il n'aurait pas eu les arguments nécessaires – et de privilégier le tact et l'écoute.

Sur son bureau, une minuscule toupie en bois tourné pirouettait à côté du téléphone. Il l'avait achetée aux halles de Hakaniemi. Avec un seul tour d'élan, elle arrivait à parcourir dix cercles d'une trentaine de centimètres de diamètre avant de s'arrêter et de basculer sur le côté. Il espérait toujours que la communication téléphonique en cours se termine avant qu'elle ne retombe.

Onerva se tenait sur le seuil, derrière lui. Une sorte de sixième sens l'en avait averti. Ou plutôt la fragrance subtile et à peine perceptible de son parfum, qui lui seyait à la perfection. La fenêtre entrouverte provoquait un bruissement qui rappelait celui des larves agonisant dans l'appartement de Jari. Harjunpää avait fixé au mur les tirages papier effectués par Rastas à partir des bandes vidéo. Ne tenant que par un seul bout de Scotch, ils oscillaient tels des serpents et chuintaient en se frôlant.

La sonnerie de son portable professionnel retentit dans la poche de sa veste – son précédent utilisateur l'avait réglée une fois de plus sur une espèce de polka, dzim-boum-boum – et, de plus loin, dans le couloir, parvinrent des sanglots désespérés à travers une porte close.

« À treize heures, si cela vous convient. Vous n'aurez qu'à entrer dans le hall de l'hôtel de police. Là-bas, sur la droite, vous verrez un gardien au point Information. Vous lui déclinez votre identité. Il m'appellera et je viendrai vous rejoindre. Si par hasard je devais m'absenter, je laisserais les clés dans une enveloppe à votre nom au même endroit », expliqua Harjunpää sur un tel ton que son interlocuteur n'avait plus la moindre possibilité de se rétracter. Il l'écouta récapituler ses instructions, déclara que tout était parfait et raccrocha. « Harjunpää, grogna-t-il ensuite dans le portable.

— Piipponen, hello !

— Salut.

— Je viens de voir dans la bécane que c'est vous qui êtes sur l'affaire d'hier. Le métro de Hakaniemi.

— Tu as bien vu.

— On pourrait tailler le bout de gras à ce sujet ?

— Tout de suite, si tu veux. On allait justement essayer de démêler un peu tout ça avec l'équipe.

— Ça roule. »

Onerva entra dans la pièce avec un léger cliquetis de talons. Le parfum que Harjunpää avait perçu s'intensifia, mais sans exagération. Onerva connaissait les règles de la bienséance. Mäki entra à sa suite. Avec trois ans de formation pour seul bagage, il avait le grade de commissaire. Sensiblement plus jeune que Harjunpää, il n'avait rien d'un petit chefaillon prétentieux – aucun jeune commissaire ne l'était. Tous se comportaient en directeurs d'enquête modernes, réfléchis, enclins à examiner chaque affaire sous plusieurs angles. La plupart réussissaient même à gérer correctement les relations avec le personnel.

« Je viens de boucler l'affaire de Lauttasaari, lâcha Harjunpää à l'attention des deux arrivants. Mais pour ce Jari on n'a pas trouvé plus proche parent qu'un cousin. Par chance, c'est un juriste.

— Et le dogue ?

— Encore mieux : ce cousin connaît un ami des bêtes qui va le recueillir, au moins jusqu'à ce que Jari sorte de l'hôpital.

— Ils ont déjà découpé la maman ?

— Pas plus tard qu'hier, oui. Vilonen a appelé. Ils ont écarté avec certitude toute éventualité de violence physique. Ça semble bien être d'origine cardiaque. Mais on ne sera définitivement fixés qu'avec le résultat des analyses, vu son état de décomposition.

— Autrement dit, cette affaire sera réglée en deux coups de cuillère à pot, se réjouit Mäki. Et avec le mort du métro, où en est-on ? » poursuivit-il en tripotant le lobe de son oreille. Harjunpää et Onerva échangèrent une brève œillade. Ils n'étaient pas les seuls à pédaler dans la semoule. Mäki lui aussi avait reçu le rapport préliminaire la veille au soir.

« On est certains que ce n'est pas un suicide, intervint Onerva. Tout allait bien dans sa vie. Son premier enfant était sur le point de naître, ses finances correctes, sa vie de couple au beau fixe. Aucun problème au travail. Et au dire de tous ceux que j'ai pu interroger, il n'avait rien d'un pleurnichard en pleine déprime, c'était plutôt un joyeux drille.

— Personne ne s'y prendrait de cette façon, d'ailleurs. Se jeter comme ça, au milieu d'une rame. Le risque de se rater et de rester estropié est trop élevé. On a passé la voie au peigne fin dans l'idée de trouver une lettre ou un truc dans ce goût-là, mais rien.

— On peut alors écarter cette piste.

— Au vu de ces éléments, oui. »

Mäki changea de main et se mit à triturer son autre oreille.

« Il ne reste donc que l'hypothèse d'un accident ou d'un acte intentionnel.

— Moi, je crois le témoin d’hier, ce Kallio. J’ai questionné Tarja au sujet de ses mouvements anormaux. Ils sont dus à une lésion cérébrale, qui n’a pas nécessairement d’autres effets secondaires.

— D’ailleurs, pourquoi serait-il allé inventer des choses pareilles ?

— C’est juste. Et sur la vidéo de la caméra trois, on le repère tout de suite à cause de sa démarche saccadée, et il suit exactement le chemin indiqué dans sa déposition. »

Piipponen apparut sans bruit dans l’embrasure de la porte, serrant une chemise bleue sous son bras. Toujours en train de partir ou d’arriver, on aurait pu croire qu’il avait la faculté de se téléporter. En règle générale, il faisait assez de tapage pour que sa présence ou son départ en intervention fussent remarqués. Mais à l’inverse, il savait se taire et glaner le moindre ragot sous les porches. Et il avait la capacité de s’évaporer avec une telle aisance que même ses plus proches collaborateurs ne savaient souvent pas où le trouver. Son surnom, Bipbip, était en partie une déformation de son nom, mais venait pour l’essentiel de l’époque où l’on utilisait des bipeurs et où il fallait constamment y avoir recours pour le chercher.

« Et s’il avait mal vu ? lança Piipponen comme s’il avait pris part à la discussion depuis le début. Si la main qu’il a aperçue ne poussait pas le type mais essayait de le retenir ?

— Ce n’est pas une mauvaise idée.

— Voilà ce que nous allons faire : vous allez entendre le témoin une nouvelle fois. Vous savez ce que je veux dire, pour vérifier un détail ou je ne sais quoi. Pendant que l’un de vous le fera parler, l’autre observera ses réactions.

— C’est inutile, marmotta Harjunpää. Mais on le fera.

— Quel serait le mobile, s’il s’agissait d’un crime ?

— Ouais... Un crime commis au cœur de la foule, où le risque d’être vu est considérable...

— Le défunt a un casier complètement vierge », précisa Onerva, et Harjunpää se rendit compte une fois de plus qu’il évitait de regarder sa main droite, celle qui avait été abîmée dans le parking(5). D’un point de vue purement esthétique, l’opération avait si bien réussi qu’on voyait à peine les cicatrices, mais il était impossible de ne pas remarquer la raideur de son index, et Harjunpää savait qu’elle avait perdu en partie la sensibilité de deux autres doigts. Elle avait arrêté le tricot. Elle n’avait même pas essayé de s’y remettre après sa convalescence, mais elle refusait d’en parler, y compris à Harjunpää, et celui-ci s’abstenait de son côté de lui poser des questions indiscretes. En revanche, elle s’était entraînée sans répit pour apprendre à tirer de la main gauche, et avait apparemment réussi à reporter sa créativité dans une nouvelle voie car elle était devenue peu de temps après son retour une véritable virtuose de l’informatique.

« J'ai parcouru tous les fichiers, même au niveau national.

Il n'y apparaît que trois fois. En tant que témoin pour un accident sur la voie publique, et en tant que plaignant dans deux autres affaires. Pour l'une parce qu'on lui avait volé son portable, pour l'autre parce qu'on lui avait vandalisé sa moto.

— Vandalisé sa moto ? lâcha Piipponen sur un ton entendu.

— Exactement. Mais c'était un loup solitaire, aucune affinité avec des bandes. Le service central de la P.J. l'a vérifié.

— Que sait-on d'autre sur lui ?

— Un citoyen tout ce qu'il y a de plus banal. Il vendait des téléphones portables.

— Des portables ? s'étrangla Piipponen. Je n'ai peut-être pas besoin de vous demander si vous vous souvenez...

— On s'en souvient, le coupa Onerva. Mais lui travaillait en tant que cadre dans une société bien implantée à Vuosaari et n'a jamais traficoté pour son compte.

— Les déclarations de sa femme ont tendance à le confirmer. C'est d'ailleurs pour rentrer un peu d'argent qu'il a vendu sa bécane. »

Harjunpää se leva et ferma la fenêtre. Le bruissement des serpents de papier cessa.

« Pour l'instant, le communiqué n'a donné que deux tuyaux en provenance du public, dit-il. Un des deux types vaut la peine d'être rappelé. Il a évoqué un individu qui traînerait précisément du côté de Hakaniemi. Mais l'autre appartient à la catégorie des "j'me rappelle avoir vu à Ruokolahti, pas cet été mais celui d'avant, un homme qui gloussait de façon bizarre..." »

— A-t-on essayé de récupérer des fibres sur les vêtements ?

— Ça n'a rien donné. Je te laisse imaginer la charpie sanguinolente qu'on a ramassée.

— Nous avons donc la déposition un peu douteuse d'un seul témoin, dit Mäki. Quoi d'autre ?

— Des kilomètres de bandes de surveillance.

— O.K., fit Mäki, et il cessa de tripoter ses oreilles pour presser ses mains l'une contre l'autre. On va trier ces bandes par date et par lieu, et on va les visionner méthodiquement. Il faudra aussi établir une liaison avec le personnel du métro et passer au crible leurs informations éventuelles. Tertio : exhumer de la P.J. toutes les affaires ayant un lien avec le métro et les épilucher.

— C'est un nombre à quatre chiffres, rétorqua Onerva presque sur un ton d'excuse. On va hériter d'une quantité astronomique de comportements perturbateurs, d'ivresse sur la voie publique, de vol à la tire...

— Alors on va contacter Kari ou Hönö et leur demander de nous élaborer un système de tri croisé. Quoi d'autre ? »

Personne ne pipa mot, pour la simple raison qu'ils n'avaient plus rien à dire. Le travail qui les attendait s'annonçait des plus rasoirs : rester assis devant un moniteur vidéo ou un écran d'ordinateur.

« Bien, dit Piipponen en s'éclaircissant la gorge. J'ai une nouvelle à vous annoncer. Plutôt mauvaise.

— Oui ?

— Inutile de vous demander si vous vous rappelez que Lörtsy a eu une hémorragie cérébrale en novembre...

— Il est mort ?

— Non. Toujours dans le coma. Mais ses dossiers en suspens ont été dispatchés dans la section. Alors bon... Vous savez ce que c'est quand de nouvelles affaires poussent au cul pendant que les anciennes font du surplace...

— Oui, Bipbip. Au fait.

— J'ai récolté moi aussi une part de sa succession, et... il y a une affaire qui ressemble sacrément à la vôtre. Station de métro de Kaisaniemi. Là aussi, on a un procès-verbal faisant état d'un croc-en-jambe. Dans le cadre de cette enquête, une femme aux cheveux gris avait été activement recherchée. Lörtsy en avait même bouclé une à l'époque. Kaija la Canne, ça vous dit quelque chose ?

— Celle qui donne des coups de béquille aux gens ?

— Oui. Mais elle avait un alibi en béton. Elle sortait juste de la cellule de dégrisement, à cinq minutes près. Elle n'aurait jamais eu le temps d'arriver à Kaisaniemi, même en volant. »

Quelques soupirs accablés fusèrent. Mais personne ne prononça à voix haute le terme qui pointait pourtant dans l'esprit de chacun. Cela paraissait tellement inconcevable : un tueur en série.

23

UN PROBLÈME

Une femme se tenait au milieu de la voûte, avait dit le garçon. Comment cela devait-il être interprété ?

Il y réfléchissait, au sommet du mont des Maléfices, ou peut-être un peu à l'est du point culminant, assis sur une pierre dont la mousse avait disparu à force d'usure, entouré par un dense fourré de feuillus s'élevant à hauteur d'homme. Des aulnes et des bouleaux, auxquels se mêlaient quelques pins rabougris. Il restait assis là, se répétant que le récit du garçon contenait certainement un signe à son intention. Mais il n'arrivait pas à déterminer son sens. S'agissait-il d'un encouragement ou d'un avertissement ?

Il tripotait les nœuds d'une cordelette longue d'une quinzaine de mètres comme s'il s'agissait d'un chapelet, ce qui était loin d'être le cas – elle lui servait à chasser. Elle serpentait par terre vers l'est, épousant avec habileté le passage menant à travers les broussailles. À son autre extrémité était attachée la clavette enfoncée en haut de la grande barre d'acier. Elle maintenait en l'air le grillage de poulailler en forme de parapluie. Au pied de la barre, sur le sol, s'étalait une généreuse poignée de miettes de pain.

« *Sumo cesi Virgilicius Maria ?* »

La réponse la plus probable était bien sûr celle qui avait sa préférence – et il priaït pour que ce fût elle. Selon le garçon, sa vision lui avait révélé une femme rayonnante de lumière. Telle était la déesse dans l'une de ses deux incarnations, mais étant un hérétique il ne pouvait le savoir. Si cette éventualité était la bonne, l'apparition était un message que lui adressait la Tellurienne par l'entremise du garçon.

« *Quelle villeum a mundo condito !* » s'écria-t-il en faisant trois fois de suite les signes sacrés avec sa main, puis il leva la tête vers le ciel, mais les pigeons n'étaient toujours pas en vue. Cela aussi était anormal. D'ordinaire, ils arrivaient dans les dix premières minutes. Ils pressentaient peut-être qu'une mission exceptionnelle les attendait aujourd'hui et prenaient leur temps pour décider qui participerait à cette dernière communion. La symphonie familière de la ville bourdonnait autour de lui. Quelque part vers l'ouest, les sirènes de plusieurs véhicules d'aide médicale d'urgence déchiraient l'air, mais cette fois il n'était pas à blâmer. Il n'avait brisé aucun des cailloux de sa bourse.

« *Sumo cesi Virgilicius Maria ?* » redemanda-t-il en réfléchissant à l'autre éventualité, nettement moins réjouissante. Si le garçon avait vu

en fait la Vierge Marie, il pouvait s'agir d'une provocation du dieu des hérétiques dirigée contre la Tellurienne et lui-même. Mais ce Dieu, pas plus que la Vierge, n'existait – ce n'était qu'une légende colportée par des livres, déformée à n'en plus finir au cours des siècles –, alors comment le garçon aurait-il pu voir la Vierge Marie ? Seuls le Big Bang Sacré et la Vérité existaient. Leur véracité ne pouvait être mise en doute, d'innombrables scientifiques étaient en mesure de le confirmer. Et si le garçon avait malgré tout vu la Vierge Marie – l'instrument du faux dieu des hérétiques –, amorcer le Nouveau Big Bang par son intermédiaire ravirait d'autant plus la Tellurienne.

« *Ea lesum !* »

Le garçon représentait un bon choix. Il lui appartenait et, à travers lui, à la Tellurienne. Il était par conséquent tout désigné pour hâter l'avènement de la Vérité. En tout état de cause, il se différenciait de la masse. Par moments, il avait vu une aura apparaître autour de lui, et l'enfant avait réellement perçu quelque chose puisque les poils sur le dos de ses mains s'étaient dressés comme les cheveux sur la tête quand on est menacé par la foudre. De surcroît, il s'était révélé plus facile à renverser que quiconque et était resté inconscient près de quarante secondes. Ce dernier point aurait suffi à prouver sa singularité !

Les pigeons arrivaient ! Le bruissement ensorcelant de leurs ailes annonça leur approche, on aurait cru entendre une grand-voile claquer au vent. Ils le survolèrent, formant un grand carrousel. Ils étaient plus d'une dizaine, sûrement la bande logeant dans le vieux pin desséché de l'Office de radiodiffusion. Ils effectuèrent un second tour, comme le font toujours les pigeons, avant d'entamer leur descente vers l'emplacement habituel sur le sol rocheux. Ils se mirent aussitôt à se dandiner avec avidité en direction de l'appât, leurs têtes dodelinant par à-coups. Il constata qu'au moins l'un d'eux arborait un plumage blanc et brun – un ramier ! Il retint son souffle et attendit encore un instant, encore un peu, puis tira soudain la ficelle. La clavette se détacha avec un bruit métallique : Ting ! La cage grillagée chuta et les pigeons s'égaillèrent. Seuls un, deux, trois, compta-t-il, seuls trois d'entre eux réussirent à prendre leur envol et à s'enfuir. Les autres se débattirent en une mêlée confuse à l'intérieur de la cage.

Il ne s'en approcha pas immédiatement. Il fallait leur laisser le temps de se calmer. Une heure au moins, souvent deux. Leur frayeur ne serait alors plus associée à sa personne ou à sa vue. Il arriverait au contraire en libérateur. À ce moment-là, leur sang atteindrait sa fluidité optimale. Il fit rapidement les signes sacrés de la Tellurienne et y ajouta même un geste de bénédiction à l'adresse de la voûte céleste pour la remercier de lui avoir envoyé de si beaux spécimens à immoler.

UN AUTRE PROBLÈME

Dans son bureau, Mikko gardait son portable éteint pour deux raisons. Si celui-ci avait sonné, il aurait dû sortir de l'univers de son roman pour se retrouver dans une tout autre réalité. Or, après une conversation téléphonique, il lui était encore plus difficile de s'immerger dans cet univers, de se concentrer jusqu'à se couler dans la peau de ses personnages, de se remettre à penser et à agir comme eux. Au bas mot, une ou deux heures étaient ainsi gaspillées et, sur cette base, trois ou quatre coups de fil auraient suffi à lui gâcher toute une journée de travail, au point de l'empêcher de finaliser une seule ligne.

Second avantage : quand il décidait d'interrompre son effort et de rentrer chez lui, il regardait si quelqu'un – Sanna ou Matti, en général – l'avait appelé. Si oui, cela signifiait qu'il y avait un problème, car ses enfants, eux au moins, avaient appris à respecter la règle : ne pas le contacter pendant qu'il travaillait.

Le hasard voulut qu'il se tînt face à la fenêtre, le front appuyé contre la vitre froide, regardant sans le voir le portable placé sur le rebord, quand une lumière verte éclaira soudain l'écran. Le nom de son correspondant s'afficha : SANNA. Il n'hésita pas une fraction de seconde.

« Papou.

— Salut, euh, c'est Sanna... Comment ça se fait que tu répondes ? Je veux dire, je m'excuse de...

— Ce n'est pas grave. J'ai eu envie de te répondre. De toute façon, le travail avance plutôt mal.

— Euh... Je voulais te parler d'un truc vraiment space.

— Bon, eh bien, vas-y dans ce cas. Tu m'intéresses !

— Voilà. Est-ce que tu sais ce que ça signifie quand une personne rêve... Non, je veux dire, a une vision, aperçoit disons un grand tunnel, avec une lumière brillante tout au bout et une silhouette dorée au fond ?

— Si j'ai bien compris, cette personne a vu en esprit un tunnel avec une lumière brillante au bout ? récapitula Mikko juste pour temporiser – car il savait à l'intonation de sa fille que celle-ci était agitée et plutôt inquiète. Tu as fait ce rêve la nuit dernière ?

— C'est pas moi, ah non ! On m'a juste demandé si je pouvais me rencarder à ce sujet, c'est tout.

— Un de tes copains ?

— Pas vraiment... Juste un gars, au boulot.

— Écoute, personne n'a de méthode infaillible pour décrypter les rêves ou les visions. Ce sont chaque fois des histoires très personnelles. Ne le dis pas à ton copain, mais j'ai eu l'occasion de lire dans diverses publications des récits de gens ayant vu la mort de près, ou ayant été en état de mort clinique avant d'être ramenés à la vie. Ce tunnel qui mène vers la lumière, avec quelqu'un venant d'en face, est la principale caractéristique de toutes ces expériences. Dans l'un de ces témoignages, la personne s'est retrouvée face à son père décédé depuis des années. Celui-ci lui a interdit d'avancer davantage, lui a déclaré que son heure n'était pas encore venue. Et on a réussi à la réanimer !

— C'est terrible », murmura Sanna d'une voix étranglée, sans rien ajouter. Mikko commençait à se sentir mal à l'aise. Il se demanda comment détendre l'atmosphère. Par chance, un souvenir lui revint :

« Certains cyniques prétendent que cette lumière n'est que la lampe du bloc opératoire... Et puis, tiens, tu te souviens de *L'Âge de fer*, de Haavikko et Holmberg ? Le téléfilm...

— Non. C'est un truc de ton époque ?

— Si on veut. On le trouve en vidéo dans n'importe quelle bibliothèque. Va le chercher et regarde le passage où Väinö essaie de résoudre un problème. Il s'allonge sous un bateau...

— Un bateau, c'est bien ce que tu as dit ? Une barque ?

— Je ne me rappelle plus vraiment. Un bateau. Ce bateau se transforme sous ses yeux en ce tunnel dont on parlait, et c'est lui-même, venu d'entre les morts, qui avance à sa rencontre – là, c'est présenté avec un symbolisme vraiment sublime. Par la suite, il comprend que c'est de l'au-delà qu'il a obtenu une réponse... Sanna ? Allô ? »

Il regarda l'écran – la liaison n'avait pas été interrompue – et colla rapidement le téléphone sur son autre oreille. « Sanna, tu m'entends ?

— Ouais.

— C'est quoi le problème ?

— Tu as parlé à Matti, récemment ?

— Je l'ai appelé pas plus tard qu'hier, sauf erreur de ma part. Ta mère m'a dit qu'il était absent. Je crois bien qu'il va falloir que je me débrouille pour gagner un peu plus de sous et lui acheter son propre portable.

— Elle fait toujours ça. Elle répondait la même chose à tous mes potes. Il m'a téléphoné supertard la nuit dernière. Il n'arrivait pas à dormir...

— Et ?

— Il est en danger, je ne sais pas de quelle manière, mais il est en danger », répliqua Sanna, et, bien qu'il ne la vît pas, Mikko sut que ses lèvres tremblaient. Ses lèvres tremblaient toujours juste avant de pleurer.

« Si tu m'en disais un peu plus.

— C'est Matti qui a eu cette vision. C'est lui qui m'a posé des questions à ce sujet. Un prêtre bizarre ou une espèce de magicien l'a hypnotisé, un truc comme ça... Il s'est fait alpaguer par une secte malfaisante...

— Sanna ! Calme-toi ! J'arrive immédiatement. Tu vas me raconter en détail tout ce que Matti t'a dit. O.K. ?

— Je suis au... au boulot...

— Tu finis à quelle heure ?

— Quatre heures.

— Je serai rentré. Fais-moi confiance quand je te dis que je vais tirer cette histoire au clair et m'occuper de Matti. D'accord ?

— Ou... Oui. »

Mikko éteignit son portable et laissa retomber son bras.

« Mon Dieu, aide-moi, murmura-t-il. Entre tes mains, Seigneur, je remets mon esprit... » Puis il sortit de sa torpeur, ses pensées se mirent à rebondir en tous sens – il avait négligé son fils ! Dans une tentative pathétique de se justifier, il se dit qu'il n'aurait pu faire mieux, tant sa propre lutte l'avait accaparé. Mais laisser les enfants à Cecilia avait été une faute impardonnable. Qu'elle l'eût fait passer pour un monstre à leurs yeux ne légitimait pas cette décision. Et à quel partage insensé avait-il consenti pour que les enfants restent chez leur mère : il avait renoncé à sa part de la maison ! Où se trouvait Matti à ce moment précis ? Que savait-il des Témoins de Jéhovah ? Des pentecôtistes ? Rien, rien de rien. Sans parler des satanistes...

Il s'immobilisa, tétanisé. Deux secondes plus tard, il éprouva le besoin impérieux de se remuer. Il ne faisait pas le matamore. Il se sentait investi par une force étrange : il allait chercher son fils, où qu'il se trouve, en classe s'il le fallait. Il claqua violemment la porte.

Lui aussi était entré un jour dans ce tunnel.

Quand tout s'était effondré autour de lui et qu'il avait placé le canon de son pistolet de compétition dans sa bouche.

25

UN ÉCLAIR DE GÉNIE

Harjunpää appuya sur l'interrupteur principal situé à côté de la porte de la salle vidéo. Toute la rangée de moniteurs s'éteignit et les dizaines de voyants LED de couleurs différentes s'assombrirent. Il revint devant la console et entreprit de rassembler les cassettes, les disquettes et les serpents de papier imprimés d'après les bandes vidéo. Le résultat obtenu à l'issue de cette journée se mélangeait dans son esprit en un fouillis à peu près identique au bric-à-brac empilé sur ses bras. On frappa à la porte – les badges magnétiques classiques ne permettaient pas d'entrer. Il laissa retomber tout le fatras sur la table en lâchant un « nom de nom » assez inhabituel dans sa bouche, persuadé que de l'autre côté du battant se trouvait Piipponen. Celui-ci aurait dû être là depuis deux heures pour prendre le relais et poursuivre le visionnage. Mais, bien sûr, il se pointait juste quand il venait de tout éteindre.

« Salut », dit Onerva d'une voix posée. Elle avait certainement frappé de la même manière que des milliers de fois auparavant, mais Harjunpää avait été si excédé qu'il n'avait pas reconnu le rythme des coups. « Qu'est-ce qui te ruine l'estomac à ce point ?

— Tout. Il y a un truc essentiel qui coince dans tout ça. Dans la façon actuelle de mener l'enquête, j'entends. On reste assis là, dans des cagibis obscurs, à éplucher un milliard de bandes vidéo et autant de vieilles affaires de dépôts de plaintes... On devrait être sur le terrain. En train d'interroger les gérants des boutiques du métro, les vigiles...

— Mäki a diligenté une enquête interne dans la société de surveillance. On verra ce qu'il en ressort d'ici deux jours. Il a aussi communiqué un appel à témoins un peu plus musclé à l'Agence nationale de presse. Alors mollo, Timo.

— Et où diable est-ce qu'il traînasse, ce maudit Piipponen ? On était convenus de se partager le travail, mais il me reste sur les pattes une tonne de choses que je n'ai même pas pu attaquer aujourd'hui.

— Il est parti assister à la découpe.

— D'un gâteau d'anniversaire ?

— Non, rétorqua Onerva avec un sourire malicieux. De notre client, Hokkanen. Il en a peut-être profité pour...

— Écoute, soupira Harjunpää en se laissant choir mollement sur sa chaise. Pour être franc, je dois t'avouer que je n'ai rien tiré de tout ça.

— Kirsti et moi, on a eu un peu plus de chance, l'apaisa-t-elle en

posant sa pile de feuilles sur la table et en s'asseyant à côté de lui. D'abord, cette affaire dont s'occupait Lörtsy. J'ai là les déclarations concordantes du conducteur et d'une personne qui attendait le métro ce jour-là. Une femme d'un certain âge serait arrivée sur le quai à toute allure. Elle aurait poussé accidentellement le type, qui serait tombé sous la rame, ou ce serait le type qui l'aurait heurtée et serait parti à la renverse.

— On a une vidéo ?

— Non, bien sûr que non. La caméra qui couvrait cette partie du quai était en panne ce jour-là.

— Évidemment.

— Mais on a un signalement à peu près correct de la femme. À l'époque, il y avait tant d'avis de recherche envoyés aux journaux qu'ils ne les publiaient plus. Puis la presse s'est mise à harceler la préfecture, s'étonnant que la police soit si incompétente qu'elle n'arrivait même pas à mettre la main sur une vieille femme.

— Oui, ça y est. Ça me revient.

— Lörtsy et Topi Huhtinen ont planqué quinze jours dans le métro aux heures de pointe. Ils se sont tapé les stations dans un sens, puis dans l'autre, notamment pour loger Kaija la Canne.

— Sans réel succès.

— Non. Mais, à mon avis, Lörtsy a fait tout son possible. Ce n'est pas faute d'efforts que l'affaire s'est changée en saucisson. En revanche, Bipbip n'a rien entrepris, alors que deux ou trois points demandent encore à être vérifiés. »

On frappa de nouveau à la porte. Ou plutôt, on aurait cru qu'on y donnait des petits coups de pied affolés. Piipponen fit son entrée en plein élan avec une dextérité digne d'un acrobate. Il portait un sac en papier plein à craquer dans une main et avait réussi à entasser dans l'autre, par on ne sait quel prodige, trois gobelets de café – sans qu'aucun d'eux n'eût débordé.

« Aide-moi un peu, Timo, prends ces gobelets. Ça brûle du feu de Dieu. On a tous bien mérité un café et des beignets, toute la bande, c'est moi qui vous le dis ! Ceux-là viennent du pâtissier », précisa-t-il, déjà assis en train de déchirer le sac. Malgré son amertume, Harjunpää sentit un léger sourire naître sur son visage. Rétrospectivement, ce que l'on se rappellerait de cette journée serait que Bipbip avait offert le café à tout le monde.

« C'était une sacrée découpe, au fait ! Une vraie séance de rafistolage corporel, je devrais dire. La cause du décès sera : graves contusions et blessures multiples. La qualification ne sera établie qu'en fonction de ce que nous découvrirons. Aucune déficience organique, en tout cas. Zéro pour l'alcootest.

— Elle était bien longue, cette autopsie...

— Je te le fais pas dire. Sur le chemin du retour, j'ai dû faire un petit crochet pour aller secouer deux ou trois tontons, histoire que les gars tendent l'oreille.

— Je ne suis pas certaine qu'il soit judicieux de mêler le milieu à cette affaire, intervint Onerva. S'il s'agit de meurtres, il faut partir de l'hypothèse qu'on ne recherche pas une personne ayant toute sa tête.

— Oui, c'est ce que je pense aussi. Mais on n'est jamais trop prudent. »

Onerva préleva quelques feuilles dans la pile et les tapota avec ses ongles.

« Ça peut paraître un peu tiré par les cheveux, dit-elle, mais on va quand même éplucher ces deux affaires. Kirsti les a déterrées en lançant une recherche basée sur des calculs de probabilités. Dans la première, le plaignant a ressenti une douleur dans le métro, mais a cru avoir été heurté par le skate d'un ado qui se tenait près de lui. Dans la seconde, la victime venait d'emprunter l'escalier roulant de la gare centrale quand une personne derrière elle lui a fait remarquer que sa main saignait.

— Merde alors, rétorqua Piipponen. Pendant la découpe, j'ai eu moi aussi l'intuition qu'il faudrait examiner toutes les agressions commises dans le métro.

— Dans les vêtements des deux individus, on a trouvé une incision très nette, d'une longueur d'un centimètre environ. Et une écorchure à l'endroit correspondant sur leur corps. Assez superficielle chez tous les deux.

— Faite avec la pointe d'un couteau ?

— Par exemple. Ou avec un bistouri. En creusant dans cette direction avec Kirsti, j'ai mis au jour une flopée d'actes de vandalisme où des sacs et des vestes en cuir, surtout, avaient été entaillés à la dérobee. »

Harjunpää s'empara du procès-verbal placé sur le haut de la pile, Piipponen du suivant. Ils n'étaient pas très circonstanciés et avaient été enregistrés comme il se doit au titre de plaintes diverses/agressions présumées, en l'absence de preuve irréfutable. Dans la seconde affaire, le plaignant envisageait lui-même que la ferrure du sac d'un autre voyageur ait pu occasionner la coupure. Onerva ferma les yeux et se massa les tempes du bout des doigts.

« Tu as raison à cent pour cent, lâcha Harjunpää après avoir parcouru les deux procès-verbaux. Ça vaut la peine de réentendre ces deux plaignants. Sans compter que sur le plan chronologique ces affaires se situent entre celle de Lörtsy et la nôtre. Et se sont déroulées aux heures de pointe de fin d'après-midi. Nos décès ont eu lieu le matin, mais aux heures de pointe aussi.

— Écoutez ! s'exclama soudain Onerva, éberluée, levant le doigt

comme si elle était à l'école. Je viens d'avoir un éclair de génie !

— Rien que ça ! » lui lança Bipbip. Harjunpää ne fit aucun commentaire. L'expérience lui avait appris que les intuitions d'Onerva donnaient souvent de bons résultats.

« Il faut aller récupérer toutes les vidéos de Hakaniemi couvrant la journée d'hier et les visionner.

— Pour quelle raison ?

— S'il s'agit d'un psychopathe – et c'est forcément le cas –, il est retourné à coup sûr voir les lieux dans la journée. Regarder les traces de sang, n'importe quoi. »

Ils demeurèrent silencieux un bon moment. Aucun d'eux ne croyait vraiment au dicton selon lequel l'assassin revient toujours sur les lieux de son crime, mais leurs traits se détendirent petit à petit, et à la fin tous arboraient une esquisse de sourire. On aurait pu croire qu'ils venaient d'inventer le moteur à combustion interne fonctionnant à l'eau.

« Bravo Onerva ! C'est ce que font la plupart des maniaques ! Il n'y a qu'à voir les pyromanes...

— Je vais passer prendre ces vidéos aujourd'hui même », s'emballa Piipponen.

Quelques railleurs prétendaient qu'il se démenait toujours quand il y avait quelque chose d'agréable à faire, monter une souricière à l'aide de caméras, par exemple, ou dès que l'éventualité de récolter quelques lauriers se profilait – encore eût-il fallu savoir ce que cela signifiait dans ce métier. Accomplir son travail correctement ?

Dans le couloir, Onerva trottina à une cadence si énergique que les autres se firent distancer. Piipponen se pencha vers Harjunpää.

« Dis-moi, Timo, chuchota-t-il sur le ton de la confidence. Tu n'envisagerais pas de changer de voiture en ce moment, par hasard ?

— Non. Même pas dans les prochaines années.

— J'ai dans le collimateur une superbe Mercedes de 1999. Une première main, même pas cent mille kilomètres au compteur. Parfaitement entretenue, avec toutes les factures. Pas de tic-tic ni de blam-blam. Si tu dis que tu viens de ma part, le type te fera cinq pour cent.

— Tu l'as essayée ?

— Bien sûr ! »

Ils se rapprochaient des ascenseurs. Arrivé au fond du couloir, Piipponen comprit. Il ajouta à grand-peine à travers une petite quinte de toux :

« Heu, hier, je te précise... »

26

LE TEST

« *Vasces et libéra bombardus* », grommela-t-il. Bien qu'il fût habitué à la pénombre et même à l'obscurité, il aurait aimé avoir un peu plus de lumière pour une fois. Il se trouvait chez lui, agenouillé devant son unique chaise, la lampe tempête suspendue au dossier. La flamme, réglée au maximum, dégageait une volute de fumée noire et une puanteur de pétrole. Il avait écarté à demi la bâche lui servant de porte. Une lumière d'un gris blafard filtrait d'en haut, par les interstices grillagés de la cabane en tôle ondulée.

« *Carboratum vitilea bodulis* ». Ses lèvres remuaient sans discontinuer. Ses doigts n'étaient pas en reste : ils besognaient avec une habileté et une souplesse étonnantes, légèrement tordus vers l'extérieur, comme si leurs jointures étaient en caoutchouc. Grâce à leur agilité, il abordait déjà la phase finale. Devant lui, posés sur la chaise, étaient alignés une pince d'électricien, un couteau, une pointe effilée et un minuscule tournevis. Et bien sûr l'indispensable réveil. Mais celui-ci n'était pas le sien, il venait de le voler dans un magasin. L'engin était muni d'une puissante pile de 9 volts. En partie démonté, celui-ci reposait à côté de sa lampe frontale, dont il ne pouvait se servir car elle avait son rôle à jouer dans le test. Il en avait retiré la pile à cet effet.

Il s'était rendu à la bibliothèque de Pasila, et une petite demi-heure sur le web lui avait suffi. La plupart des plans de montage auxquels il avait eu accès n'étaient que misérables chiures, délires d'attardés mentaux. Aucun ne présentait la moindre chance de fonctionner. Tel celui-ci, dont il se souvenait par cœur : « Perce un petit trou dans une ampoule à incandescence, près du culot. Verse de l'essence ou de la poudre noire dans ce trou et colle un bout de Scotch dessus. Va dans la chambre de ton ennemi et visse ton ampoule à la place de la sienne. Quand il appuiera sur l'interrupteur : BADABOUM ! Ton ennemi n'aura plus de tête ! » Comment percer un trou dans le verre d'une ampoule à incandescence ? C'était plus fragile qu'une coquille d'œuf ! Et comment verser de l'essence dans un orifice de la taille d'un trou d'épingle ? L'air n'aurait même pas la possibilité de s'échapper pour laisser entrer le liquide.

Il avait trouvé quantité de conseils relatifs aux produits chimiques. La façon de les manipuler, dans quelles proportions les mélanger... Mais cela ne l'avait pas intéressé non plus. Il possédait déjà sa bombe – les bâtons de dynamite sous la caisse qui lui servait de table de

chevet – et n'avait besoin que d'un système de mise à feu opérationnel. Il avait fini par dégoter les instructions adéquates. Le coup classique du réveil.

Il avait saisi illico le principe et venait juste de réaliser qu'en fixant le fil à l'aiguille des minutes on pouvait régler la bombe de façon qu'elle explose au bout de soixante secondes si on le souhaitait, ou d'une heure au plus tard. Si en revanche on le fixait à l'aiguille des heures, le réveil pouvait faire son tic-tac tranquillement pendant douze heures. Mais Sac à Dos, comme il surnommait le garçon, n'aurait besoin que d'une demi-heure au grand maximum. L'aiguille des minutes était donc celle qui convenait.

« *Bona spes cum flammen alere* », murmura-t-il, s'assurant encore une fois que la vis enfoncée dans le cadran au niveau du chiffre 12 dépassait assez pour être touchée par le fil relié à l'aiguille. Oui, elle était ancrée correctement. Il retourna le réveil et vérifia par la trappe arrière que le fil attaché à la vis était lui aussi solidement arrimé. Il n'avait pas besoin de piles supplémentaires. Celle qui faisait marcher le réveil était amplement suffisante pour actionner le détonateur.

Avec la pointe du couteau, il fit une encoche dans le dos du réveil, sur le bord, pour pouvoir refermer l'appareil malgré l'épaisseur du fil. Il remit le couvercle en place et tourna le bouton des aiguilles afin de placer celle des minutes sur le 11 – il restait cinq minutes. Il vérifia encore les branchements de la lampe frontale, puis laissa le réveil continuer son tic-tac, quoique celui-ci n'eût rien à voir avec le bruit produit par les vieux réveils d'antan. Le mécanisme n'émettait qu'un doux susurrement, pareil à un hérisson lapant du lait.

« Sac à Dos », dit-il à voix haute, savourant le surnom, qui lui parut bon. Avoir acquis la certitude définitive que le garçon n'était pas un leurre mais son propre fils, envoyé par la Tellurienne, lui paraissait tout aussi bon. En le sacrifiant, il accomplirait un acte qui ravirait la déesse et, en une seule et unique déflagration, il déclencherait peut-être la chaîne qui aboutirait à l'avènement de la Vérité : la naissance d'un nouveau big bang.

Il aurait dû comprendre tout ça bien plus tôt. C'était lui qui avait intimé à la boulotte l'ordre de venir le rejoindre. Elle était venue et lui avait amené l'individu approprié, comme sur commande. Il ne l'avait admis qu'après avoir sacrifié le premier pigeon requis pour l'adoption – son sang avait laissé sur la roche une figure d'une rare beauté, rappelant le tourbillon qui se dégage d'un être humain au moment où son esprit le quitte. Il avait eu un goût succulent, et une consistance si épaisse qu'il en avait exceptionnellement ingurgité deux cuillerées.

Il restait maintenant à l'aiguille moins d'une minute à parcourir. Elle ne progressait pas par à-coups, elle se vidait en quelque sorte vers

le haut. Mais était-ce possible de se vider vers le haut ? Celle-ci le faisait, en tout cas, et il ne lui restait plus que la valeur d'une goutte avant de toucher la vis. Avec sa langue, il rectifia avec fébrilité la position de sa prothèse dentaire inférieure, le regard rivé à la fois sur l'aiguille reliée au fil électrique et sur la frontale. L'instant crucial était proche.

Et voilà ! La lampe s'alluma tout à coup. Elle semblait briller d'un éclat encore plus vif que lorsque sa propre pile l'alimentait. L'affaire était dans le sac ! La Tellurienne l'avait approuvé ! Et le hasard voulait que le faisceau lumineux fût dirigé vers la table de chevet, comme s'il savait que là-dessous se trouvaient les délectables bâtons de mort. Il leva ses mains enfiévrées en signe de remerciement et pria presque en hurlant :

« *Ea lesum cum sabateum, torea borea in loco parentis ! Eaaa, eaaa, eaaa !* »

Les murs renvoyèrent sa voix en un lugubre écho caverneux.

27

À LA PORTE

Depuis qu'il en était parti, Mikko n'était retourné à son ancien domicile qu'à une occasion, pour s'occuper du déménagement de Sanna. Il n'aurait pas dû y revenir aujourd'hui non plus. Une angoisse indescriptible l'envahissait, un liquide bouillonnant avec pesanteur. Du mercure ou du ciment à l'état fluide. Il avait ressenti ce même bouillonnement pendant les longs mois où le processus de son divorce avait suivi son cours.

Mais maintenant il se tenait bel et bien là, le regard rivé sur ce mur en brique claire devant lequel il avait jadis éprouvé une extraordinaire sérénité. La bâtisse constituait un ensemble mitoyen de huit résidences. Il fixa longuement la porte qui donnait auparavant chez lui. Le heurtoir de bronze en forme de tête de lion le dévisagea en retour, mais ce regard semblait mort désormais. Jusqu'à son divorce, ce heurtoir l'avait suivi partout et avait orné la porte de tous les lieux où il avait résidé. Il se trouvait maintenant sur la porte d'une femme devenue une parfaite étrangère, et par la même occasion sur celle d'un homme qui lui était totalement inconnu. Et pourtant, c'était à lui qu'ils devaient d'habiter cette maison, aux revenus de son travail d'écrivain.

Dans la cour, les buissons avaient été taillés, réduits à la hauteur de nabots insignifiants. Sur le tronc du pin, son pin de force, avec lequel il avait développé une véritable affinité – il avait toujours senti une mystérieuse énergie circuler en lui lorsqu'il l'enlaçait – était apparue une cible de fléchettes. Quelques-unes étaient même fichées dans son écorce brune. Quant à son labyrinthe de pierres, il avait disparu. Il en avait emprunté l'idée à Pentti Saarikoski(6), même si le sien avait été bien plus modeste. Chaque pierre avait été différente, certaines striées, d'autres érodées. Il les avait collectées au fil des ans. L'emplacement n'avait pas été laissé à l'abandon, toutefois. Deux flamants roses en plastique se dressaient là, se balançant doucement au gré du vent sur leurs pattes en fil de fer.

Mais le comble, c'était cette ultime humiliation. Ses joues se crispèrent comme s'il mastiquait. Sa respiration se fit courte et superficielle. Il leva pourtant encore une fois la main tenant le portable et appuya sur le troisième numéro de la présélection. Il ne s'écoula pas plus de deux secondes avant que le téléphone se mette à sonner de l'autre côté de la porte. Il carillonnait avec un timbre métallique car c'était cet antique téléphone noir qu'il avait déniché

aux puces et fait remettre en état. Ils l'avaient toujours gardé dans l'entrée, sur la commode où étaient rangées les moufles. Il sonnait pour la troisième fois, poussant sa plainte bruyante – Cecilia ne put se contenir plus longtemps et décrocha. Cela prouvait qu'elle jouait à ce petit jeu juste pour le plaisir, car rien ne l'aurait empêchée de le débrancher.

« Qu'est-ce que tu veux encore ?

— Cessi. Sois raisonnable et ouvre la porte. J'ai un cadeau pour Matti.

— Je ne suis plus ta Cessi.

— Bon, bon, si tu veux. Cecilia...

— Et je crois t'avoir déjà dit que Matti n'était pas à la maison.

— Oui, tu me l'as dit. Mais je suis passé dans tous ses coins préférés et je ne l'ai trouvé nulle part.

— Je ne peux pas tout le temps savoir où est-ce qu'il glande. Qu'il aille traîner ses pompes où ça lui chante, je m'en contrefiche. Il a changé. Il est devenu violent. Il a essayé de me brutaliser. Kari a même dû intervenir. Et pas plus tard qu'aujourd'hui, le principal du collège a téléphoné pour m'apprendre qu'il avait frappé un certain Jan, si fort que l'autre en a eu l'œil poché. Il faut que j'aille assister à une réunion disciplinaire. »

Mikko ne répondit rien, tant il était abasourdi. Mais, derrière cette consternation, il était persuadé que Cessi mentait. Tout cela ne ressemblait en rien à Matti.

« Bon, raison de plus pour que je le voie. Je pourrais y aller, moi, au collège.

— S'il continue comme ça, il va falloir le placer dans une famille d'accueil.

— Toi, écoute-moi bien ! Tu... Tu as commencé par me forcer à partir de ma propre maison. Ensuite ç'a été le tour de Sanna. Et maintenant tu essaies de jouer le même sale tour à Matti... Ton propre fils !

— Moi, je force les gens à partir ? Ce n'est pas ma faute s'ils ne veulent plus vivre ici. Je ne peux quand même pas les attacher pour les obliger à rester.

— Écoute-moi bien ! Au moment du partage, il a été décidé que tu garderais la maison parce que les enfants restaient avec toi. Ce qui ne serait plus le cas, maintenant.

— C'est marqué dans ton contrat ? Pas dans mon exemplaire, en tout cas.

— Mais bonté divine !... On en était convenus oralement !

— Ah bon ? Alors j'ai dû oublier. Il y avait des témoins et tout ?

— Nom de Dieu », jura Mikko presque silencieusement. Il coupa la communication et fit une première enjambée aussi violente qu'une

bourrasque, puis une autre. Il se retrouva devant la porte, s'empara de la poignée accrochée à la gueule du lion en bronze et se mit à le secouer. C'était totalement déraisonnable, il en était bien conscient, mais son principal défaut était peut-être justement d'avoir toujours été trop raisonnable. Le côté perfide et inique de la situation lui était insupportable.

« Je vais te coller au cul une demande d'interdiction d'approcher ! » cria Cessi. Elle aussi avait raccroché le téléphone. Elle parlait à travers la porte. « Tu peux me croire ! Une putain d'interdiction d'approcher !

— On n'en délivre que pour protéger les gens de leurs agresseurs. Et s'il y a bien une personne dans notre famille qui a reçu des coups, ce n'est pas toi !

— Si tu ne fous pas le camp sur-le-champ, j'appelle la police !

— Appelle-la, bordel ! Appelle même l'armée ! » s'emporta Mikko. Puis il eut l'impression de se réveiller. Sa rage le quitta sans prévenir et il n'éprouva plus que de la honte devant cette situation : cet esclandre, la façon dont il s'était abaissé. D'un geste mécanique, il se mit à épousseter des saletés imaginaires sur ses manches.

« Restons-en là, dit-il. Je repars. Mais j'ai un portable pour Matti. Je vais le poser ici, sur les marches. Il contient du temps de parole prépayé, je lui ai pris un forfait. Attends cinq minutes et récupère-le ensuite pour éviter qu'on ne le barbote.

— C'est un neuf ?

— D'occasion.

— Évidemment. À tes yeux, ton fils ne mérite même pas un téléphone neuf. »

Mikko ne répondit pas à cette dernière avanée. Il prit le portable et son chargeur, le manuel, la boîte contenant la carte SIM et posa le tout sur la plus haute marche. Il s'éloigna sans plus attendre au pas de gymnastique, comme un gamin surpris en train de commettre une bêtise – et quelques mètres plus loin, sans raison apparente, faillit éclater en sanglots. Il parvint à ravalier ses larmes en se raccrochant à l'idée qu'il devait prendre le métro jusqu'au Centre commercial est pour voir si par le plus grand des hasards Matti s'y trouvait.

28

UNE DÉCISION

*Tu regardes ton image dans le miroir
et tu sais aussi bien que moi
combien elle t'insupporte, la fille que tu vois
– la bouche étroite ou large, le sourire anormal,
les seins petits ou lourds, de taille inégale.*

Avachie, le menton dans la paume, Leena était assise devant la table de sa chambre et relisait la première strophe sur le papier maculé maintes fois replié. Elle la connaissait par cœur. Il s'agissait de son poème préféré. De l'autre main, elle lardait distraitement le revêtement du meuble avec la pointe d'un compas. De petits éclats de lamellé blanc jaillissaient à intervalles réguliers. Son abdomen était gonflé depuis la veille, des crampes tordaient son bas-ventre par intermittence et ses seins étaient douloureux. Les ragnagnas étaient pour bientôt.

*Tu tournes le dos au miroir,
tu clos tes paupières,
en larmes dans la pénombre de ta chambre, tu erres :
comment pourrait-on m'aimer,
me désirer, me chérir, m'embrasser ?*

Tout était si bizarre. Elle avait lu dans un livre l'histoire d'un garçon capable de voir la beauté partout. Un garçon ayant le pouvoir de visualiser les elfes au bord des étangs, de parler aux animaux, de comprendre le langage des oiseaux. Sans se l'avouer, elle avait toujours voulu lui ressembler. Et quand elle avait vu Matti, au collège, elle avait aussitôt compris. Ce garçon, c'était Matti. Elle en était tombée amoureuse dans la seconde, avec tant de force qu'elle n'avait encore jamais éprouvé pareil sentiment. Comme si l'objet de son rêve s'était matérialisé.

Mais, malgré tous ses efforts, Matti ne lui avait pas prêté attention. C'était normal, tu parles ! Il s'était même sans doute arrangé pour éviter de la croiser. Pour les autres, elle n'était qu'une barrique, la lanceuse de marteau. Comme si cela ne suffisait pas, son visage ressemblait de nouveau à un gant à picots. Et juste au moment où il l'avait enfin remarquée et avait presque accepté qu'elle devienne sa copine, il s'appropriait à déménager dans un autre quartier, un autre

collège.

Elle renifla et s'essuya le coin de l'œil. De nouveaux fragments de lamellé se mirent à voltiger. Il y avait aussi ce prêtre. Elle ne savait pas au juste si elle éprouvait de la jalousie ou de la déception. En tout cas, elle était dégoûtée – malgré son attitude distante, elle avait senti que celui-ci était subjugué par Matti. Il lui avait fait par trois fois les signes sacrés. À elle, une seule fois. Matti était sans conteste le numéro un à ses yeux, elle ne venait qu'après. Elle ressentait presque de façon physique la noirceur de ses pensées. Du jus de réglisse. Une autre goutte tomba du bout de son nez.

Mais l'amie !

Quelqu'un se languit de toi

priant en esprit : aime-moi !

Il t'aime – pas ton enveloppe de misère

– mais toi, l'être sensible et encore vert.

« Bou-hou-hou », laissa-t-elle échapper avant que son visage ne s'abatte sur la table. Elle resta là à sangloter, puis se redressa brusquement, emprisonna sa lèvre supérieure entre ses dents et se mit à réfléchir. Le silence était presque total. Sa mère était encore à l'aérobic, au yoga, peu importait, et le vieux en voyage d'affaires, comme d'habitude. On n'entendait que le grondement régulier de la circulation sur la rocade est. Un coup de corne de brume déchira l'air du côté de l'île de Sompasaari. Une idée la traversa. Elle se rendit dans le salon, chercha les livres du père de Matti dans la bibliothèque, en prit un et le fourra dans un petit sac à dos rose. Une poignée de secondes plus tard, elle avait gagné l'entrée, enfilait ses chaussures et saisissait les clés posées sur l'étagère.

29

LE JACKPOT

Harjunpää était accroupi par terre, dans son bureau. Il avait étalé un journal devant lui et portait des gants en caoutchouc jetables – les meilleurs, les bleus. Il tritura de nouveau le portefeuille en cuir – après avoir été imbibé d'eau, il était devenu sec et racorni –, mais cela se révéla aussi infructueux : aucun compartiment ne recelait le moindre bout de papier, pas même une carte de visite sur laquelle aurait figuré un nom.

Il appartenait à un cadavre de sexe masculin repêché une semaine auparavant sur le rivage de Tokoi. Celui-ci avait séjourné dans la mer tout l'hiver, noyé depuis l'automne dernier. Harjunpää n'avait toujours pas réussi à l'identifier. L'appel à témoins diffusé par voie de presse n'avait suscité aucune réaction et son signalement ne correspondait à aucune personne portée disparue. Depuis deux jours, Harjunpää n'avait pas trouvé le temps de s'occuper de cette affaire et sans doute fouillait-il le portefeuille pour apaiser sa conscience.

Il entendit de loin l'arrivée d'Onerva – personne d'autre ne faisait cliqueter ses chaussures de la sorte, on aurait dit un air de jazz – et se leva, s'étira et enleva les gants en latex.

« Timo ! » s'exclama Onerva. Elle était entrée au pas de charge. De petites taches rouges coloraient ses pommettes et son sourire éveilla aussitôt l'intérêt de Harjunpää. Elle tenait ses mains en l'air. Au bout de chacune pendouillaient des planches-contacts imprimées à partir de bandes vidéo.

« Je crois qu'on a touché le jackpot... »

— Non !

— Si ! Avec les bandes enregistrées après l'accident. Regarde ça. »

Elle étala les feuilles sur la table. Harjunpää sortit de sa poche la loupe qui l'accompagnait depuis le début de sa carrière. L'usure faisait luire son étui en cuir autant que du métal. Il la promena au-dessus des planches-contacts. Sur chaque cliché apparaissait le même personnage, y compris après que la rame de métro était partie avec sa cargaison de passagers.

« Elle s'est rendue là-bas sept fois au total, précisa Onerva. Pile à l'endroit des faits. Regarde sur celui-là. Elle se penche carrément au-dessus du quai et lève la tête comme si elle reniflait quelque chose. »

— Oui. Une femme. Et plus de première jeunesse, si l'on se base sur la longueur de sa jupe flottante.

— Bleue. Le moniteur captait les couleurs, pour une fois. Le béret

est rouge bordeaux.

— Enfoncé jusqu'aux yeux.

— Mais pourquoi pousserait-elle des gens sous le métro ?

— En supposant qu'ils ont été poussés... Quoi qu'il en soit, cette brave dame va devoir nous fournir de sérieuses explications. »

Quelque chose se figea alors en lui. De même qu'il arrive parfois à n'importe qui dans la journée d'accrocher les filaments d'un rêve récent, il était à deux doigts de mettre un visage sur une silhouette fugitive. Puis la mémoire lui revint.

« Je l'ai déjà vue.

— Sans blague ?

— Hier, quand je suis descendu dans le métro à Hakaniemi. Elle se tenait au milieu de la foule, au niveau supérieur. Elle était très agitée. Elle m'a crié je ne sais quoi.

— Quelque chose en rapport avec l'affaire ?

— Non. C'était une espèce d'illuminée. Elle m'a dit que j'allais bientôt demander grâce, un truc dans ce goût-là. »

Ils se regardèrent dans les yeux pendant un instant. La disparité des iris d'Onerva étonnait toujours Harjunpää. Un sourire se dessina sur leurs lèvres. Chacun savait à quoi l'autre pensait : un youpi silencieux, la sensation de triomphe teintée de plaisir que l'on ressentait, en dépit du passage des ans, quand une affaire en panne faisait un petit bond en avant.

« On y va dès aujourd'hui ?

— Attends voir. » Harjunpää se frotta le menton. Des pensées poisseuses se mirent à danser de manière imprévue dans son esprit. « On a intérêt à bien goupiller le coup. On n'a aucune preuve tangible contre elle. Elle pourrait prétendre n'être qu'un témoin de l'accident et avoir été si bouleversée qu'elle n'a pu s'empêcher d'aller revoir l'endroit à plusieurs reprises...

— Tu as raison.

— On n'a aucun crime à lui mettre sur le dos. On n'a que deux enquêtes sur causes ayant entraîné la mort. Elle passerait à l'as. Impossible d'envisager une mesure coercitive à son encontre...

— Merde.

— Je ne te le fais pas dire. Et Mäki ne va pas requalifier ces enquêtes en homicides sur la base d'arguments aussi peu consistants.

— Re-merde. »

30

UN SOUCI

« *Armor cumbator ?* » demanda-t-il soudain mentalement, peut-être même à voix haute, car une sensation venait de perturber le cours positif de ses pensées. Il n'avait pas véritablement prescience d'être en danger. Il s'agissait plutôt de l'imminence d'une rencontre désagréable. Un pasteur s'apprêtait-il à prendre le métro ? La présence de ces émissaires acharnés de l'hérésie le plongeait toujours dans une certaine confusion. Il avait eu l'occasion de le vérifier bien assez souvent. Il inspecta avec attention la foule, les personnes qui descendaient dans le métro et celles qui remontaient – mais non, aucune ne suscitait en lui de frissons mystiques négatifs.

Il secoua la tête et cela lui fit du bien. Il réussit à se replonger dans l'idée qui lui réchauffait le cœur. Un peu plus d'une heure auparavant, il avait égorgé le troisième pigeon nécessaire à l'adoption. Son sang avait été lui aussi riche et d'une jolie couleur rubis. Maintenant, en vertu des lois de la Tellurienne, le garçon était son propre fils, il avait le droit d'en faire ce que bon lui semblait. Il n'aurait pu rêver plus belle destinée que d'immoler son enfant. À travers lui, ce seraient sa propre vie, sa chair, ses os qu'il sacrifierait au nom de la Tellurienne, et peut-être au nom d'un nouveau big bang ! Mais l'heure n'était pas encore venue de convoquer son fils auprès de lui. Tout n'était pas encore parfaitement réglé.

Il ne savait pas où devrait avoir lieu l'événement. Dans une église, pendant la messe ? Ce serait assez impressionnant, mais il y avait un point faible : trop peu de gens assistaient à la messe. Il voulait provoquer un tourbillon cinabre titanesque. Un grand magasin constituerait un meilleur choix, en particulier à l'heure d'affluence, un vendredi ou un samedi. Ce serait d'autant plus approprié que toute une foule concupiscente vivrait sa fin en pleine débauche, dans une profusion de biens matériels représentatifs de ce monde souillé. Troisième possibilité : une patinoire couverte. Le bâtiment s'effondrerait sur les survivants pour parachever le travail et le tourbillon enflerait encore davantage.

« Tenez ! La Vérité approche ! » s'écria-t-il en tendant une fois de plus son tract à un passant qui s'était aventuré à le frôler pour le dépasser. L'homme le refusa. Ces jours-ci, la proclamation de l'avènement de la Vérité ne trouvait pas preneur. Cela prouvait l'ampleur de la déliquescence de l'humanité et combien celle-ci méritait le sort qui l'attendait.

« Tenez ! La Vérité approche ! »

À ce moment précis, il le ressentit : le gêneur dont il avait perçu la présence se trouvait derrière lui, à une centaine de mètres, peut-être moins, au niveau du kiosque R. Il joignit son index et son pouce de manière à former un viseur, puis leva sa main au niveau de l'épaule afin que l'intrus sache qu'il avait été repéré. Il amena sa main devant son visage et commença à pivoter lentement.

La boulotte apparut dans l'anneau de ses doigts. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Il ne lui avait envoyé aucun message, encore moins de convocation formelle. Et pourquoi le garçon, son fils, ne l'accompagnait-il pas ? Elle avait l'air préoccupée, triste même. Comme le jour où il l'avait sauvée, le 1^{er} mai ou la Nuit des Arts, une de ces méprisables bacchanales. La boulotte était assise sur un banc dans la station de métro de la gare centrale, passablement ivre, pleurant sur sa solitude. Il s'était approché d'elle et lui avait apporté le salut, faisant d'elle une enfant de la Tellurienne. Il lui avait transmis de telles vibrations par le front qu'elle avait cessé de sangloter et avait commencé à dessoûler à vue d'œil. Depuis, son âme lui appartenait et, à travers lui, à la Tellurienne.

« Salut », dit-elle sur un ton dénué de toute joie. Intimidée, ou par respect, elle s'était arrêtée à dix bons mètres de lui. C'était l'attitude qu'il convenait d'observer devant un gnome. Il fit avec ses doigts le premier des signes sacrés. Elle en déduisit qu'il lui permettait de s'approcher et commença à se dandiner vers lui. Elle portait un sac à dos, en tout cas des bretelles ressemblant à celles d'un sac à dos passaient sur ses épaules. Elle les tripotait des deux mains, comme si son bagage contenait quelque chose de très important.

« Bonsoir, ma fille.

— 'Soir. Et 'scusez si j'me pointe comme ça. J'me doutais bien que vous étiez en plein taf.

— Ça ne fait rien, ma petite. Mademoiselle, devrais-je dire. Aucun travail n'est plus important à mes yeux que de te venir en aide.

— Merci. Mais c't'à-dire que...

— Tu préférerais peut-être que nous nous isolions un peu ? Là-bas, vers le mur ?

— Ouais. »

Il partit en tête, la fille clopinant à sa suite. Il savait qu'elle allait lui demander un service, un service revêtant une grande valeur pour son pauvre esprit étriqué. Il ne se sentait plus aucunement contrarié d'avoir souffert d'un trouble passager à cause d'elle, mais d'humeur très charitable. Pourquoi n'aiderait-il pas un peu cet être pitoyable ? Ils s'arrêtèrent près du mur.

« Eh bien, voilà », commença-t-elle en s'affairant aussitôt pour se débarrasser en effet d'un sac à dos. Il était rose, en forme de cochon,

et possédait même un groin et des yeux. Un cochon et une petite truie, dos à dos.

« C'est pasque Matti...

— Le garçon qui a fait un petit tour en barque ?

— Oui, oui, lui.

— Il s'appelle donc Matti...

— Oui. Et chuis... Pour moi, il... Son paternel veut qu'il aille crécher chez lui. Ça veut dire qu'il va se tailler de Kulosaari.

— Aurais-tu le béguin pour lui ?

— Ou... oui ! Si vous pouviez faire quéq'chose !

— Où va-t-il emménager avec son père ?

— Ils vont aller à Tampere, carrément ! J'le reverrai plus jamais !

— *Mortuus percecæ !* » s'étrangla-t-il de rage. C'était hors de question ! Il ne pourrait sacrifier son fils ! Cela le priverait de la possibilité d'honorer la Tellurienne de la plus belle façon et menaçait l'avènement de la Vérité ! Il se balançait d'un pied sur l'autre et dévisageait la fille. Elle semblait croire que c'était la perte dont elle était menacée qui le rendait si agité. Tant mieux.

« Quand ce déménagement doit-il avoir lieu ? » demanda-t-il, réussissant à maîtriser sa voix et sa fébrilité. Il pouvait s'agir d'une sorte d'épreuve, un test imaginé par la Tellurienne pour s'assurer de sa capacité à surmonter de colossales difficultés afin d'obtenir le droit de se battre pour l'avènement de la Vérité.

« Chuis pas tout à fait sûre. J crois qu'il a dit très bientôt. Dans une semaine ou deux, quéq'chose comme ça.

— Sabre dantum !

— Hein ?

— Tu voudrais donc que je fasse quelque chose pour l'empêcher de partir ?

— Oui, c'est ça ! s'exclama-t-elle en commençant à ouvrir son sac à dos avec des mains tremblantes. Pasque j'me disais que vous pourriez envoûter son paternel pour qu'il renonce à se tailler à Turku. Non, chiotte, à Tampere, j'veux dire. Ou alors pour qu'il veule plus prendre Matti chez lui.

— C'est ce que tu souhaites toi aussi... »

Elle finit par ouvrir son sac. Après avoir longuement cafouillé avec le nœud à cause de sa nervosité, elle en sortit un livre dont le dos comportait trois M de grande taille. À côté de la dernière lettre, en petits caractères presque illisibles, était écrit « oisio ». Moisio. La fille ouvrit le livre de façon à lui montrer le rabat de la jaquette.

« C'est la photo de son vieux. J'ai cogité et j'me suis dit qu'il vous serait plus facile de lui envoyer des pensées magiques si vous connaissiez sa tronche...

— Tu es une fille très intelligente. Et où est-ce qu'il habite, ce cher

papa ?

— À Kallio, je crois.

— Et il travaille... ?

— Ouais.

— Où donc ?

— Dans le centre de tri postal. Quéq'part à Pasila, je crois.

— Ah. À Pasila même... Et quel moyen de transport utilise-t-il pour faire l'aller-retour ?

— C't'à-dire qu'il est pas là-bas en ce moment. Il a encore une bourse pour un an. Il est en congé sans solde, quéq'chose comme ça. Mais il a un bureau à Kontula. Il y va en métro.

— Matin et soir ?

— Ouais. Toujours aux heures de pointe. Il veut faire comme s'il allait bosser pour de bon.

— Il fait donc la navette entre Hakaniemi et Kontula ?

— Ouais.

— Je t'aiderai », déclara-t-il avec solennité en traçant devant son visage les trois signes sacrés. Cela lui fit visiblement du bien, car un air de satisfaction apparut sur ses lèvres.

« Merci, merci un max !

— Il n'y a pas de quoi. Tout le plaisir sera pour moi.

— Vous... vous êtes formidable... Est-ce que vous pourriez...

— Tu désires autre chose ?

— Oui. Vous pourriez, euh, me faire kiffer de la tête ?

— Pour toi, je veux bien. Adosse-toi au mur. »

Il posa ses doigts sur ses propres tempes et commença à se concentrer :

« *Ea lesum cum sabateum...* »

Il tenait à lui donner de bonnes vibrations, très bonnes même. Elle les avait amplement méritées. À son insu, elle avait peut-être sauvé l'avènement du nouveau big bang. Il leva ses yeux et les vissa de toutes ses forces sur ceux de la boulotte, tel un faucon, puis il décolla vivement ses doigts de ses tempes et les apposa sur le front de la fille – elle partit instantanément à la renverse cette fois.

Ses globes oculaires se révoltèrent. Seules de minces bandes d'iris dépassaient. Ses paupières se fermèrent et se crispèrent de manière spasmodique, comme si elle était plongée dans un rêve agité. Elle se pressa contre le mur de tout son long avant de s'affaisser jusqu'à se retrouver en position accroupie, puis assise. Au moment précis où ses fesses touchèrent le sol, elle reprit ses esprits. Hébétée, elle secoua la tête et jeta des regards anxieux autour d'elle, paraissant ne pas comprendre où elle se trouvait – et il lui fallut un petit moment avant de s'en rendre compte.

« Wouah », finit-elle par soupirer, enchantée. Elle se releva

pesamment, prenant appui sur sa cuisse.

« Qu'as-tu vu ?

— J'étais sur le toit d'un immeuble. Tout près du bord. J'étais supermince, comme une ballerine. Je portais des bas qui tiennent tout seuls et une jupe évasée style princesse. J'avais peur, mais j'ai quand même sauté... Et je me suis mise à voler. Vous m'entendez ? Je planais lentement, je me suis redonné de l'élan d'un coup de pied sur le toit de l'immeuble d'en face. Et je me suis changée en garçon...

— Ma petite. C'était une bien belle vision. On t'a dévoilé de jolies choses pour te faire comprendre qu'une entité appelée Tellurienne t'aimait et veillait sur toi.

— Merci, merci un max. Comment j'pourrais vous...

— Non, ce n'est pas nécessaire. Pars, maintenant. Va ! *Ea lesum !* »

Il ne s'attarda pas pour s'assurer que la fille s'en allait.

Elle lui obéirait, du moment qu'il lui en avait donné l'ordre. Il fit demi-tour et s'éloigna à pas lents dans le sens opposé. Une légère incertitude flottait dans son esprit, un doute agaçant, mais il se sentit rasséréné en constatant se souvenir dans le moindre détail du visage figurant sur la jaquette du livre, jusqu'aux cheveux un peu trop longs sur la nuque. Alors quoi, on s'apprêtait à lui enlever son propre fils ?

Toute sa pugnacité lui revint, cette énergie et cette force qui lui permettaient d'accomplir son travail avec tant de persévérance d'année en année, et il sut quelle serait la prochaine victime à offrir à la Tellurienne par l'entremise d'un apôtre orange.

En se promenant sur l'étroite allée sablée qui longeait l'avenue de Kulosaari en direction du détroit de Naurissalmi, on ne pouvait manquer d'apercevoir une roselière – à moins d'avoir l'esprit complètement ailleurs. Elle n'était pas très vaste, un are tout au plus, mais d'autant plus vivace : si dense et haute que les panicules duveteux s'élevaient à deux mètres par endroits. Un œil affûté aurait aperçu l'étroit sillon au milieu des roseaux. Pas un véritable sentier, juste une trace à peine perceptible laissée par des tiges couchées, permettant de supposer qu'une créature maigrichonne s'y frayait de temps en temps un passage.

À cet endroit, l'eau était trouble, le fond vaseux. Mais plusieurs pierres affleuraient. Celui qui se serait engagé dans le sillon tracé par la créature maigrichonne aurait vite constaté qu'elles formaient un gué. En effectuant des pas de moins d'un mètre, il aurait pu gagner le cœur de la roselière et s'y dissimuler. La fin du passage lui aurait réservé une surprise supplémentaire : celui-ci se terminait par une pierre plate de près d'un mètre carré, polie par l'eau au fil des siècles. Il devait être fort agréable de s'asseoir dessus.

Matti était assis sur cette pierre, grelottant de froid.

Les jambes repliées, les bras autour des genoux, une joue appuyée contre, il ne comprenait pas ce qui l'avait pris, le vide qui l'avait envahi. Dans une espèce de transe, il avait enlevé son pantalon, ses chaussures, ses chaussettes, et avait commencé à patauger vers la mer. Il n'avait recouvert la raison qu'au moment où son slip et le pan de sa chemise s'étaient mouillés, pour rebrousser chemin vers la pierre plate avec force éclaboussures.

Avait-il fait ça à cause du besoin irrésistible de se libérer de tout ce qui l'oppressait ? Se libérer, partir, s'enfuir faute d'endroit où aller ? Il n'osait même pas penser à sa maison. Il était persuadé qu'une voiture de police l'attendait dans la cour. Si ce n'était pas le cas, ses affaires seraient éparpillées par terre en attendant son retour. Le principal lui avait dit qu'il allait appeler sa mère. La vieille avait fait plusieurs fois le même coup à Sanna. Transporté toutes ses affaires sur la pelouse, comme un ordre muet : casse-toi. Et Sanna avait eu le droit, après maints pleurs et humiliations, de rester « pour cette fois encore ».

Il ne comprenait pas non plus très bien ce qui s'était passé au collège pendant l'interclasse de midi. Lende ne s'était pas pointée de la journée. Elle avait décidé de sécher les cours, sûrement. Il aurait voulu

lui demander la raison de son soudain silence. L'avait-il blessée involontairement ? Les autres enfoirés avaient eux aussi remarqué son absence. Ils s'étaient ramenés et l'avaient encerclé, Jan, Rike et Stenu. Dès que Jan lui avait balancé : « Alors, elle est où la grosse meuf de Matti la Branlette ? », il l'avait cogné. Il avait serré dans son poing la petite pierre donnée par le prêtre et avait pensé comme il le lui avait appris : « L'instant présent, c'est cet instant de merde, mais en même temps je suis déjà rentré chez moi. » Puis il avait frappé, une seule fois et au visage. Il n'avait pas eu le temps de constater à quel endroit précis. Jan était tombé sur son cul. Le pourtour de son œil gauche s'était mis à enfler si fort que même des élèves à l'autre bout de la cour l'avaient vu.

Ils s'étaient tous retrouvés muets de stupeur. Seul Jan avait un peu couiné. Les autres s'étaient empressés autour de lui pour l'éloigner. Rike l'avait menacé de tout raconter au principal. Au milieu du cours suivant, Matti avait été sommé de se rendre chez celui-ci. Le dirlo avait déclaré être scandalisé par son attitude et décidé à téléphoner à sa mère, ajoutant être prêt à tout pour éradiquer la haine et la violence de son établissement. Il allait appeler la police, l'affaire pourrait remonter jusqu'aux responsables locaux de la protection de l'enfance et Dieu sait jusqu'où.

Maintenant, l'instant présent se résumait à se cacher dans cette roselière, assis sur une pierre, les bras autour des genoux, grelottant de froid. Il n'était pas venu à l'idée de Matti d'enlever son slip mouillé ; il se sentait comme quand, gamin, il avait pissé dans sa culotte.

La nuit commençait à tomber, même si, au printemps, l'obscurité paraissait moins dense. Un canot à moteur pétarada, un modèle antédiluvien : pat-pat-pat. Une odeur de poisson flottait dans l'air. Il se leva – ses jambes engourdies le picotaient – et prit son temps pour décoller son jean désagréablement plaqué sur ses fesses tout en prêtant l'oreille. Aucun crissement ne provenait de l'allée sablée. Personne ne marchait dessus. Il fit un pas d'un mètre, atteignit la première pierre menant au rivage, puis repoussa avec précaution les roseaux et aperçut la suivante. Dans un recoin inaccessible de son cerveau mûrissait le sentiment que personne au monde ne pourrait l'aider désormais, hormis le prêtre de Lende. Il avait réussi à lui procurer une sensation de bien-être pendant un petit moment et à mettre peut-être un terme aux sempiternelles humiliations.

32

UN CONSEIL

Ils vinrent en même temps, ou Kikka le devança peut-être d'une seconde ou deux, ce qui fut pour lui la permission de se laisser aller. Il ne bascula pas immédiatement sur le côté car elle adorait le sentir encore en elle après la jouissance, avant de se retirer lentement pour s'extraire d'elle. Lui-même se délectait aussi de la sentir se contracter autour de son sexe, à intervalles de plus en plus longs. Ils restaient ensuite étendus et leurs halètements, leur sueur, eux tout entiers ne faisaient plus qu'un pendant encore un instant. C'était vraiment bien.

Le nez contre le cou de sa compagne, Mikko respira l'odeur délicate de sa peau, ramena du bout des doigts sa chevelure vaporeuse derrière ses oreilles. Elle posa une main entre ses omoplates et massa avec une légèreté de fée l'endroit qui le faisait le plus souffrir. Le temps s'écoulait. Du temps plaisant. Rien ne venait perturber Mikko. Seuls existaient le moment présent et la tiédeur de la peau nue de Kikka. Mais ce temps aussi finit par passer. Il desserra son étreinte et roula sur le dos. Kikka nicha sa tête entre son épaule et son cou, cherchant à tâtons le drap pour les recouvrir. Puis ils restèrent immobiles, sentant les battements de leurs cœurs se calmer doucement.

« Quelque chose te tracasse, dit Kikka à voix basse, sur un ton ne réclamant ni explication ni justification.

— Un peu.

— Parce que Matti ne t'a pas appelé ?

— Oui, il y a ça, aussi.

— Ça ne veut pas dire qu'il lui soit arrivé quelque chose. À cet âge, les jeunes sont capables de s'isoler pendant des heures pour boudier. Surtout s'il a eu des problèmes au collège, comme Cessi te l'a affirmé.

— Ça ne colle vraiment pas avec son caractère... Ce qui me chagrine plutôt, c'est d'avoir laissé ce portable à Cessi.

— Parce que ?

— Elle pourrait "oublier" de le donner à Matti. Ou le faire tomber par mégarde et le casser.

— Une adulte ferait ça ?

— Oui. Même si ça peut paraître incroyable. Peu après le début de notre procédure de divorce, beaucoup de choses bizarres se sont produites. J'avais un chapeau vert, un loden, que je portais toujours pour écrire. Le même pour tous mes livres. C'était mon talisman, si je puis dire. Un jour, il a mystérieusement disparu.

— C'est assez primaire.

— Oui. Mais il n'y a pas eu que ça. Une autre fois, alors qu'elle s'occupait des fleurs, la moitié de l'arrosoir est tombée dans ma machine à écrire. Une Olympia, électrique. Le pot de fleurs le plus proche se trouvait pourtant à deux mètres. »

Ils restèrent un long moment silencieux, immobiles. Maintenant que les battements dans leur cou et leurs tempes s'étaient calmés, ils distinguaient avec netteté tous les bruits de l'immeuble. Plus bas, une porte fut claquée rageusement. Dans la cour, quelqu'un martyrisait une mobylette au pot d'échappement récalcitrant. Une nouvelle querelle se préparait chez les voisins d'à côté mais n'en était qu'à ses prémices, on élevait seulement la voix, on cherchait un bon motif pour déclencher la bagarre. Tout cela emplissait Mikko d'une certaine gêne. Il se mit à remuer, comme s'il était mal à l'aise dans cette position, alors que c'était la meilleure possible.

« Qu'est-ce qui te tourmente ?

— Tout. Ce problème de logement. Ce bureau aussi. Je n'arrive pas à m'y plaire. Et je me sens un peu cafardeux à l'idée que Sanna ait déménagé aujourd'hui.

— Tu t'habitueras vite à avoir Matti à sa place. Mais pour le reste je te donne toujours le même conseil : va leur parler.

— Tu ne les connais pas.

— Tu es leur fils, tout de même ! Et tes difficultés ne sont que temporaires.

— Quand même.

— C'est juste un prêt, bon sang ! Vous signeriez tous les papiers nécessaires.

— Oui. Ils en ont les moyens, c'est certain. À ma connaissance, mon père touche une retraite trois fois plus élevée que mon salaire.

— Ils possèdent cinq appartements en location, alors ils... Il pourrait y en avoir un de libre. Ils n'auraient qu'à te prendre en tant que locataire.

— Ça me rappelle que le trois-pièces de Punavuori pourrait être vacant, en effet. Ils en parlaient, disaient qu'il avait besoin d'être rénové. Il serait assez grand pour Matti et moi. Je pourrais installer mon bureau dans la chambre côté cour.

— Va leur parler.

— Je vais y réfléchir », rétorqua Mikko, et il se recroquevilla sur le flanc, lui tournant le dos. Aucune vie ne brillait plus dans ses yeux. Son visage ressemblait à de la pierre grise, sa bouche à un renforcement creusé par un violent coup de barre à mine.

33

LA NOUVELLE

Harjunpää avait parcouru à si vive allure le trajet séparant la gare de Pasila de l'hôtel de police qu'un filet de sueur coulait sur son front et serpentait sur l'arête de son nez. Sans pouvoir se l'expliquer, il était pressé de s'attaquer sérieusement à l'affaire du métro. Il ressentait la même excitation que ce jour lointain où il avait fait ses premiers pas aux Homicides. Il ne se rappelait pas s'être déjà retrouvé dans une situation aussi frustrante : ils avaient deux décès présentant un lien très probable mais ignoraient s'il s'agissait de meurtres. Une idée lui était venue dans le train : récupérer dans le centre de contrôle du métro les vidéos de surveillance du niveau supérieur de la station de Hakaniemi et y rechercher le passage où lui-même arrivait sur place. Vérifier ensuite si la femme qui l'avait apostrophé était bien celle qui passait à plusieurs reprises dans la journée sur le lieu des faits.

Il fila directement aux toilettes, laissa tomber par terre sa besace, fit couler l'eau froide et s'aspergea le visage. En tapotant sa figure avec une serviette en papier pour se sécher, il se rendit compte qu'il n'était pas seul. Une autre personne se trouvait dans les lieux, en séance plénière apparemment.

L'autre occupant chantonait d'une voix ronronnante de contentement : « Dites-moi quels sont les plus beaux, les vieux gogues ou les nouveaux ? Chuis entré dans l'un et l'autre – je m'suis retenu jusqu'aux nôtres ! »

Harjunpää reprit une serviette en papier. Il entendit tirer la chasse, puis le tintement d'une boucle de ceinture. Aussitôt après, la porte de la cabine de gauche fut repoussée. Piipponen en sortit, le journal du soir replié dans la main. Il avait dû le lire pendant qu'il se soulageait. Dès qu'il aperçut Harjunpää, son expression changea du tout au tout, comme un store vénitien dont on aurait brusquement tourné la manivelle pour le fermer.

« Nom de Dieu, Timo », grommela-t-il, la voix grave. Sur son front, de profondes rides causées par l'irritation apparurent lorsqu'il déploya le quotidien d'un mouvement sec du poignet, de façon à exposer la première page. « Au cas où tu voudrais te donner la peine de lire ce qu'ils racontent ! »

En gros caractères d'un noir fuligineux, le titre ne comportait qu'une poignée de mots suivis d'un point d'interrogation massif. Il en disait long à ceux qui étaient au courant de l'affaire : « UN TUEUR EN SÉRIE DANS LE MÉTRO ? » Harjunpää poussa un grognement excédé.

Le point d'interrogation signifiait que la rédaction ne disposait pas d'informations fiables. Mais ils avaient réussi à pondre une accroche frappante, vendeuse, indiquant sans aucun doute possible qu'il y avait encore eu des fuites. Ce cancer rongait la police.

« Les mecs de ce genre, putain, faudrait les pendre par les couilles et leur couler de l'étain fondu dans le trou de balle, rugit Piipponen avec tant de force que sa moustache en frémit. Tu piges ce qui nous attend, hein ? On va passer nos journées à répondre aux coups de fil des journalistes et on ne va pas tarder à avoir Télés-Police sur le râble...

— Qui a pu balancer l'info ? Certainement pas Mäki, en tout cas.

— Attends voir », dit Piipponen en se mettant à feuilleter le journal. Il repéra l'article concerné et le parcourut un instant. « “Selon certaines sources policières...”

— Tu sais ce que ça veut dire ?

— Non, bordel.

— Ça veut dire “d'après un petit chiotteur à la langue bien pendue”.

— Le fumier... »

Mais Harjunpää ne l'écoutait plus. Il tentait d'identifier le coupable. Dans le détail, ces deux affaires n'étaient connues que de Mäki, Onerva et Piipponen, en plus de lui-même – et des gens du labo aussi, évidemment. Toute la bande des Homicides, en fait, car ils en avaient débattu au mess. En fin de compte, ces fuites pouvaient provenir de n'importe lequel des milliers de policiers dont le terminal disposait d'un droit d'accès aux données de la P.J. de Helsinki.

« Bon sang, pourquoi tu me regardes comme ça ? » s'exclama Piipponen en sursautant. Ses pupilles se dilatèrent, sous le coup de l'indignation sûrement. Il pressa sa main, doigts écartés, contre sa poitrine et eut même des trémolos dans la voix. « Tu n'essaies quand même pas d'insinuer que mézigue...

— Fichtre, bien sûr que non. J'étais tellement absorbé par mes pensées que je t'ai regardé sans le vouloir.

— Timo, nom de Dieu, t'avise pas de faire circuler ce genre de rumeur !

— Mais non, mais non... Au fait, on a une réunion à moins le quart dans le bureau de Mäki.

— Tu sais quoi ? le coupa Piipponen en s'arrêtant sur chaque mot comme s'il venait de faire une découverte capitale. Cette fuite a tout de même un bon côté.

— Ah oui ?

— Toute la hiérarchie va voir ce gros titre. Y compris le ministre. Je te fiche mon billet que ça va les exciter. L'enquête va enfin pouvoir décoller, on va nous demander de faire des heures sup. Soupçonner l'existence d'un tueur en série, tu te rends compte ? On va en faire nos

choux gras, de ce truc !

— On va encore passer nos soirées et nos week-ends ici, oui ! Moi, je me serais contenté de quelques biscottes », bougonna Harjunpää en faisant de nouveau couler l'eau, la bouche soudain atrocement sèche. Piipponen claqua la porte derrière lui et, quelques secondes plus tard, le second couplet de sa chanson retentit dans le couloir : « Laquelle est la meilleure, la gnôle ou la liqueur ? J'ai bu des deux comme un soiffard – j'en ai pissé dans mon falzar. »

34

UNE OMBRE

« *Ecce sum cumbalea* », grogna-t-il, mal à l'aise ou irrité, et cela pour plusieurs raisons. Pour commencer, il se trouvait beaucoup trop près d'un bâtiment hérétique, à une quinzaine de mètres tout au plus. Invisible, fondu dans l'ombre d'un buisson, il faisait le pied de grue dans le square attenant à l'église de Kallio. Il sentait une substance noire et mauvaise se dégager du mur gris en granit, entendait la plainte de milliers d'êtres exécutés au nom d'une apostasie appelée christianisme se muer en une gigantesque lamentation.

Deuxio : il avait dérogé à ses habitudes. Jusque-là, il avait toujours choisi sa victime au dernier moment, dans une station de métro, juste avant l'arrivée d'un apôtre orange. Mais il avait désigné celle-ci à l'avance. Il était même en train de l'attendre. De son poste d'observation, il voyait directement l'entrée du numéro 24 de la Quatrième Rue – une porte cochère. L'accès à l'escalier principal se trouvait dans le hall, les portes donnant sur les autres escaliers étaient toutes situées dans la cour intérieure. Mikko Matias n'avait pas la moindre possibilité de se faufiler jusqu'à la station de métro sans qu'il puisse lui filer le train pour l'étudier tout à loisir.

« *Prate Mamolae non ?* » se demanda-t-il en marmonnant, tараудé par son principal souci. La Tellurienne ne lui apparaissait plus. Il avait veillé et erré dans les temples souterrains, priant jusqu'au petit matin, mais rien ne s'était produit. Une seule fois, il avait cru distinguer une faible lueur verdâtre sur la paroi du tunnel menant au nord-est, mais quand il s'était rué sur place, elle avait disparu. Il ne comprenait pas ce qui se passait. La Tellurienne ne voulait-elle pas qu'il sacrifie ce Mikko Matias ? Ne le voulait-elle en aucun cas, ou ne voulait-elle pas qu'il le fasse aujourd'hui ? Souhaitait-elle le sonder ? L'avènement d'un nouveau big bang était-elle une entreprise si occulte et si ardue qu'elle voulait s'assurer de ses capacités à la mettre en œuvre ? Il décida de méditer là-dessus.

D'en bas, de la route de Häme, parvenait le vacarme régulier des embouteillages matinaux, pareil au grondement d'un rapide. Une camionnette roulait dans la Quatrième Rue, ses roues martelant les pavés. Un pinson chantait. Une fenêtre fut fermée au troisième étage de l'immeuble de Mikko Matias et une vieille dame s'approcha de la bordure du square pour faire uriner un chien de la taille d'un cafard. Puis une bande de choucas des tours s'égaillèrent et l'air fut pendant un instant gorgé de leur tapage criard. Un message de la Tellurienne ?

Leur avait-elle ordonné de séjourner à proximité des églises afin de surveiller les pasteurs et les machinations qu'ils ourdissaient ? Stop : la grille en fer forgé noir de la porte cochère du numéro 24 fut poussée.

Un homme plutôt maigrichon et un peu voûté s'avança sur le trottoir. Il portait à la main une serviette en cuir brun et consulta sa montre. Sans erreur possible, c'était sa prochaine victime, Mikko Matias Moisio. Il le reconnut à ses cheveux un peu longs et à son profil – le nez était légèrement plus proéminent que la moyenne. Les touffes singulières de barbe sur ses pommettes scellaient définitivement son sort.

« *Ea lesum cum sabateum* », énonça-t-il avant de retenir sa respiration. Il attendait de voir quel itinéraire l'écrivain allait choisir : prendre la rue de Suonio puis la Troisième Rue, ou tailler tout droit et descendre la pente escarpée de la rue de Siltasaari ? Moisio jeta un coup d'œil furtif aux vitrines du magasin à l'angle. Y étaient exposés gaines, soutiens-gorge et culottes en dentelle, tout pour inciter au péché et à la débauche. En arrivant, il était allé les examiner lui aussi et avait fait devant chaque vitrine les signes du premier degré d'anathème.

Moisio continua tout droit, passant à côté de l'énorme bâtiment paroissial. Cela aussi l'avait troublé : un immeuble entier rempli de pasteurs ! Sa cible ne bifurqua vers le bas qu'au croisement suivant, empruntant l'itinéraire le plus logique. Une bouche de métro s'ouvrait juste au bas de la pente. Mais, avant que Moisio n'eût le temps de disparaître totalement de sa vue, il fit rapidement dans sa direction le signe du losange sacré. Ils seraient dorénavant enchaînés par un lien invisible, et, même s'il le perdait de vue par moments, cela n'aurait guère d'importance. Grâce à cette marque, il le rattraperait toujours.

Il descendit sur la chaussée, la traversa et s'engagea dans la rue de Suonio. Il fut parcouru de légers frissons au niveau de l'immeuble des pasteurs, mais à partir de l'angle il eut de nouveau Moisio en ligne de mire. Celui-ci se trouvait déjà à mi-pente. C'était un homme de lettres. Il se demanda soudain si d'un auteur – d'un artiste – se dégageait un tourbillon différent de celui du commun des mortels au moment où son esprit le quittait.

Et, après avoir été torturé par une longue période de doute, il perçut avec une clarté exceptionnelle que la réponse lui serait bientôt donnée.

35 LA RÉUNION

Ils s'étaient tous entassés dans le bureau de Mäki. Lui-même était assis derrière sa table de travail et avait un peu perdu de sa belle assurance. Sa façon de feuilleter le code pénal en témoignait. Sur place se bousculaient Onerva, Piipponen, Harjunpää, ainsi que Rantanen, le tout nouveau patron de la section des Homicides, dont la jeunesse était un élément tout aussi nouveau. C'était probablement le plus jeune patron qu'aient jamais connu les Homicides, mais il avait déjà abattu un sacré boulot en un laps de temps relativement court et remué l'eau dormante pour la refaire couler, tout cela avec tant d'habileté qu'il n'avait marché sur les pieds de personne. Il était même parvenu, l'air de rien, à inciter les vieux briscards à remuer leurs fesses.

« Voilà donc tout ce dont nous disposons, constata celui-ci en se frottant le menton, plongé dans ses réflexions.

— Et dans la première affaire, on a deux déclarations contradictoires.

— Oui. Il est dit que c'est la femme qui a heurté le type et vice versa.

— Dans un sens ou dans l'autre, la probabilité d'un accident reste quand même prépondérante, de mon point de vue.

— Pourquoi cette femme ne s'est pas présentée, alors ? » protesta Piipponen.

Harjunpää plissa les paupières. Dès le début, il avait subodoré que Piipponen mourait d'envie de voir ces décès requalifiés en homicides.

« Peut-être qu'elle n'a jamais eu l'avis de recherche sous les yeux, tout simplement. Ou peut-être qu'elle ne s'est même pas rendu compte de ce qui s'est passé.

— Ou alors si, mais elle s'est sentie si coupable qu'elle n'a pas osé se présenter. »

Harjunpää laissa ses paupières se fermer à demi. Il était convaincu que leurs informations ne leur permettraient pas de déclencher une enquête criminelle. Leur seul moyen consistait à obtenir plus de preuves, mais il n'avait aucune idée sur la façon d'y arriver. Ils se trouvaient dans une impasse. Ils ressassaient les mêmes choses sans arrêt. Ils les avaient déjà ressassées la veille, et aujourd'hui il lui semblait, à son grand étonnement, que Rantanen avait cédé à son tour au désarroi général. Réflexion faite, cela n'avait rien de surprenant.

« Bon sang de bois, on a deux affaires similaires et dans les deux

cas on trouve sur place une femme répondant au même signalement, moi je n'appelle pas ça un hasard ! » s'insurgea Piipponen pour aiguillonner les troupes. Harjunpää se souvint alors de ce qu'Onerva lui avait raconté : chaque année, Piipponen caracolait en tête sur la liste des O.P.J. ayant effectué le plus grand nombre d'heures supplémentaires.

« Ce point mérite d'être pris en considération, admit Rantanen. Mais même avec ça on ne dépasse pas le stade du "nous avons de bonnes raisons de suspecter que...". Timo, que penses-tu du témoin ? Sincèrement.

— Kallio ? Je suis persuadé que le type ne nous a pas raconté de salades et qu'il a toutes ses facultés mentales. Mais on l'a évoqué hier, et lui-même l'a fait remarquer : il a des mouvements anormaux de la tête. Sa vision a donc des ratés.

— On a convenu avec lui d'un nouveau rendez-vous pour aujourd'hui, ajouta Onerva. On va lui montrer quelques photos. Et, juste pour votre gouverne, j'ai exploré le fichier de l'identité judiciaire avec diverses combinaisons, mais il ne contient aucune femme correspondant à ce signalement.

— O.K., soupira Rantanen avant de les regarder dans les yeux à tour de rôle. À mon sens, nous n'avons pour le moment aucun motif valable nous permettant de changer notre ligne d'enquête et de repartir sur une qualification d'homicides. »

Piipponen aspira l'air entre ses dents en sifflant comme s'il avait vu un enfant commettre une gaffe terrible juste devant lui.

« Mais nous allons garder cette éventualité à l'esprit, précisa Rantanen. À partir de maintenant, il sera plus avisé de suivre deux pistes. En premier lieu, essayer d'obtenir plus de preuves pour étayer la probabilité d'homicides. Sans oublier évidemment tout facteur tendant à éliminer cette éventualité. Cela peut impliquer des auditions dans le métro aux heures de pointe le matin, le cas échéant. Ce sera à Mäki d'en décider.

— On va mettre le turbo ?

— Oui. La deuxième piste doit déboucher sur l'identification de cette femme. Si elle se trouvait sur place au moment des faits, on pourra la convoquer en tant que témoin. Cela devrait nous ouvrir des portes.

— Ça signifie qu'on pourra faire des heures sup ?

— À ce stade, oui. Dans la mesure où Mäki l'estime nécessaire.

— Yep !

— Mais j'écorcherai vif celui qui a balancé à la presse une information si dénuée de fondement. Vous n'imaginez pas le torrent d'appels que j'ai reçus... »

Personne ne répondit. Même pas Piipponen.

36

LE CHOIX

Quiconque descendait dans une station de métro était chaque fois assailli par la même odeur, un relent de pierre humide et de renfermé. Mikko haïssait cette pestilence associée au trajet qui le menait vers un bureau inamical. Elle incarnait ses efforts infructueux et son échec. Mais aujourd'hui, il la remarquait à peine. Un dilemme le tenaillait : téléphoner ou pas ? Il était déjà à Hakaniemi, se laissant conduire sous terre par le bruyant escalier mécanique. Dans une strate de son esprit, il avait pris la décision de ne pas les appeler.

Car on ne se rendait pas à l'improviste chez père et mère – on y était convié. Pour être tout à fait sincère, on recevait l'ordre de venir : « Tu passeras prendre le café demain à quatorze heures. » Et Mikko n'avait jamais été capable de refuser. Tout au plus lui était-il arrivé de prétexter vaguement une autre obligation, en pure perte. À l'heure dite, il s'était toujours trouvé sur place. En revanche, s'il s'avisait de leur rendre visite inopinément, sans y avoir été invité, on lui faisait alors infailliblement sentir qu'il avait perturbé le « planning » ou le « programme ». Et pourtant, ses parents étaient à la retraite.

Une force intérieure le poussait à se rendre à son bureau de Kontula – il ne parviendrait à rien sans lutter. S'obstiner, s'obstiner, s'obstiner encore, construire des phrases, couvrir une page, une autre, une troisième – une centième, une millième. Mais aucune d'elles n'était acceptable à ses yeux. Toutes présentaient un défaut majeur : il leur manquait le rythme. Ce n'était qu'un alignement de mots dénué d'harmonie. Elles ne lui procuraient pas cette sensation que l'on éprouve en faisant glisser sa main le long d'une barre d'acier chromé : avancer, filer d'un bout à l'autre sans rencontrer d'accroc. Et pourtant, il n'avait jamais autant figolé son travail en écrivant ses autres romans. Cela représentait maintenant tant de milliers de feuilles que, depuis deux ans, il n'avait même plus le courage de les compter.

La rampe de l'escalier mécanique avançait imperceptiblement plus vite que les marches. Sans s'en rendre compte, il penchait de plus en plus vers l'avant et finit par se retrouver dans une posture gênante. Il se redressa et transféra en même temps sa serviette dans son autre main. Celle-ci avait jadis été son cartable. Elle portait encore en son milieu un solide fermoir datant de cette époque révolue.

Il savait qu'il aurait été plus raisonnable de téléphoner et de se rendre à Eira. Il ne pouvait plus continuer ainsi, naviguer entre deux studios aux loyers trop élevés, incapable de travailler dans l'un comme

dans l'autre. Il n'avait pas d'autre solution, pour être honnête. La banque lui avait refusé sa demande de prêt, sa bourse de création littéraire n'étant pas, de l'avis du directeur, une source de revenus suffisamment importante. Par-dessus le marché, elle était limitée dans le temps et arrivait à son terme dans moins d'un an. Le salaire qu'il percevait de la poste avait également été jugé trop modeste.

Selon le tableau d'affichage, il restait encore quatre minutes avant le passage de la prochaine rame. Il disposait donc d'un peu de temps de réflexion avant de prendre sa décision. La simple idée d'aller à Eira l'angoissait. Il avait d'ailleurs ressenti cette angoisse depuis la seconde où il avait promis à Kikka de s'y rendre. Après chaque visite, il se sentait déprimé et si mortifié qu'il n'arrivait plus à écrire la moindre ligne. Il passait alors des journées entières à somnoler derrière son bureau, le front appuyé contre le capot de sa machine à écrire.

Trois minutes avant l'arrivée de la rame, il posa malgré lui sa main sur l'étui du portable accroché à sa ceinture, mais ne l'ouvrit pas tout de suite. À cet instant, la sensation le frappa avec encore plus de force : quelqu'un l'observait, vrillait son regard sur sa nuque ou se trouvait beaucoup trop près de lui sur ce quai de métro. Il fit quelques pas de côté et se retourna d'un coup. Rien. Tous les usagers avaient l'air aussi renfermés et indifférents que d'habitude. Mais la sensation ne disparut pas pour autant. Une pincée de terreur s'y attachait, comme à l'époque où il se croyait traqué par Kikkadara-Messa chaque fois qu'il se rendait aux toilettes la nuit. Il n'avait pas besoin de ça en plus. Ses efforts solitaires et désespérés commençaient-ils à le rendre paranoïaque ?

Car seul, il l'était. Aucun collègue. Ni chef ni subordonnés. Personne avec qui débattre de la difficulté d'écrire ou de la manière de vaincre un blocage. Il n'avait jamais fréquenté les cercles d'écrivains, il se serait senti gêné de le faire. En revanche, au centre de tri, il avait été l'écrivain parmi les postiers. Il n'avait que Kikka. Et il savait avec une lucidité terrifiante qu'il massacrait leur liaison en déversant tous ses problèmes sur elle jour après jour.

Le tableau d'affichage spécifiait qu'il ne restait qu'une minute avant l'arrivée de la rame. Comme à son habitude, il s'approcha du bord du quai, un peu trop peut-être, mais il se reculait toujours à temps. Le cou tendu, il guettait l'arrivée de la motrice. Il voulait admirer la beauté des feux inondant les rails d'une traînée d'or juste avant que la rame n'apparaisse. Le bruit des roues le ravissait aussi : ce crissement métallique lui rappelait celui de la glace d'un lac lors des grands froids, quand une crevasse longue de plusieurs kilomètres la déchirait d'un coup.

L'impression d'être épié ne l'avait pas quitté. Il pivota mais ne prit personne sur le fait. Une femme se tenait près de lui, un peu surprise

par son comportement. Elle présentait une vague ressemblance avec Kikka. Un peu en retrait, il vit un homme d'un abord peu avenant, portant des lunettes. Et des gens par dizaines, une foule compacte, comme toujours à cette heure de la matinée. Mais personne ne lorgnait dans sa direction et le dévisageait encore moins. D'avoir entrevu cette femme lui rappela qu'il avait promis d'appeler ses parents aujourd'hui même. Sans en avoir conscience, il pinça ses lèvres jusqu'à ce qu'elles ne forment plus qu'un trait, puis sortit son portable et repartit d'un pas rétif vers l'escalier mécanique. Il appuya sur la touche 9 de la présélection.

« Moisio », répondit père sur le ton qu'il avait toujours employé afin que la sonorité de son patronyme évoque davantage le Moïse des dix commandements que le nom d'un petit oiseau.

« Mikko. Bonjour.

— Bonjour, bonjour. Ça fait un certain temps que tu ne t'es pas donné la peine de nous appeler.

— J'ai beaucoup de travail. Et un tas de problèmes... Est-ce que je pourrais... passer vous voir ?

— Quel jour ?

— Maintenant, à l'instant...

— Maman très chère et moi nous apprêtons à partir acheter des œufs de lump aux halles. Tu ne pourrais pas plutôt venir manger des blinis avec nous ce soir ?

— Merci, mais non, j'ai quelque chose d'important à...

— Cela sous-entend un remaniement désagréable de notre programme. Attends un instant, tu veux ? »

Il comprit que père venait de poser sa main sur le combiné – tous les sons s'étaient plus ou moins estompés – mais il l'entendit quand même crier à mère, apparemment dans une autre pièce : « Mikko voudrait s'imposer. Est-ce envisageable ? » Mère lui répondit et, s'il ne distingua pas les mots, du moins reconnut-il le ton acerbe. Il se sentit oppressé, comme s'il portait une chemise trop serrée qui l'empêchait de respirer. Ses aisselles devinrent moites, des traînées de sueur en ruisselèrent.

« Bon, tu n'as qu'à venir, dit père. Mais nous n'aurons pas plus d'une heure à t'accorder. Maman très chère a rendez-vous chez le coiffeur à dix heures.

— Merci... Je peux vous apporter quelque chose ?

— Non. Tu ne peux rien apporter du tout.

— Je serai là dans une demi-heure.

— À huit heures et quart, donc.

— Oui. Et merci », répéta Mikko. Il irait à pied, pour ne pas être obligé de poireauter bêtement dans leur escalier. Il passerait par la place du marché et achèterait des fleurs, même si mère avait laissé le

bouquet dans l'évier sans le déballer la dernière fois et avait eu une inexplicable crise d'allergie celle d'avant.

« *Arberata et constatellum* », se dit-il, perplexe. Le quartier n'avait rien d'un lieu de résidence pour va-nu-pieds. Qu'est-ce qu'un écrivain à l'allure miteuse habitant un cagibi à Kallio venait chercher ici ? Il s'arrêta devant le passage pour piétons, à l'angle de la rue du Capitaine et de la rue de l'Usine, manifestant l'intention de traverser et de continuer tout droit, mais jeta un coup d'œil furtif sur sa gauche et constata que Mikko Matias était entré dans le quatrième immeuble – à compter de l'endroit où il se tenait. Les lieux devaient lui être familiers car il connaissait apparemment le code d'entrée.

Chez qui pouvait-il bien être allé ? Chez ses parents, supposa-t-il aussitôt. Chez sa mère, au cas où seul l'un d'eux était encore en vie. Aucun homme n'aurait apporté des fleurs à son père. Il devait avoir quelque chose de très important à leur dire, il l'avait vu hésiter dans le métro et changer d'avis au dernier moment. Ce détail avait un côté cocasse – l'écrivain ne saurait jamais à quel point cette décision lui avait porté chance. Car, même si la Tellurienne ne lui était pas apparue cette nuit, l'avènement de la Vérité était entré dans une phase critique et l'autorisation de procéder au sacrifice était valable chaque seconde.

Il s'approcha du mur et comprit soudain l'origine des frissons que le carrefour faisait naître en lui : à cet endroit précis, deux policiers avaient été abattus quelques années plus tôt. Ce n'était pas tout. Une autre personne était morte à ce carrefour. Dans une vision fulgurante, il aperçut une petite fille et un tramway, puis une portion de nuit trouée par de violentes explosions. Quelqu'un avait peut-être péri ici pendant la guerre, au cours d'un bombardement. Mais cela ne l'intéressait pas outre mesure.

Mikko Matias l'intéressait, en revanche. Jusqu'à présent, il n'avait jamais pu se faire une idée précise de sa future victime. Les précédentes n'avaient été que des pions souillés par la convoitise et la luxure. Mikko Matias commençait à prendre forme devant lui en tant qu'être humain. Mais lui aussi vivait dans la débauche et le péché, cela n'influerait donc pas sur sa décision.

Dans une certaine mesure, l'écrivain semblait doué de la réceptivité et de la sensibilité de son fils, devenu désormais. Il avait nettement perçu la présence de la Tellurienne, même s'il n'avait pas été capable de localiser sa source. Il n'avait cessé de jeter des coups d'œil en arrière. Sur l'Esplanadi, il était même entré dans une pharmacie,

faisant mine de chercher un remède, mais avait en réalité attendu de voir si quelqu'un allait passer d'une démarche hésitante devant la devanture ou pousser la porte à sa suite.

À cette sensibilité s'ajoutait un phénomène extrêmement rare. À plusieurs reprises, une sorte d'aura était apparue autour de ses mains, un halo bariolé tel qu'on pouvait en voir sur certains clichés de Semione Kirlian. Il n'en avait aperçu de semblable qu'une fois auparavant, quand il avait fait la connaissance d'une vieille femme, une petite mémé desséchée ayant le don de guérir les gens avec des herbes et par apposition des mains. Le rayonnement de ce Mikko Matias était peut-être inhérent à sa profession. Car c'était avec ses mains qu'un écrivain concrétisait son œuvre.

Au début, la mort de son père et le bouleversement de ses projets auraient un effet désastreux sur Matti. Mais il s'en remettrait. Le besoin d'une figure paternelle forte se ferait d'autant plus sentir, et il serait là pour y répondre. De toute façon, le garçon n'aurait pas l'occasion de pleurer longtemps son premier père : un pressentiment plus fort d'heure en heure lui disait que son tour viendrait aussi très prochainement. Il ne lui manquait qu'un élément pour cela, toujours le même : le lieu du sacrifice. La scène. La Tellurienne ne lui avait donné aucune indication à ce sujet. À moins qu'il ne s'agisse encore d'un test pour sonder sa dévotion.

Il parcourut une vingtaine de mètres sans se presser, puis stoppa à l'arrêt du tramway afin d'y attendre le retour de Moisio. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il avait de l'entraînement ; il n'existait sans doute pas pire attente que de stationner heure après heure dans une gare pleine de courants d'air, à distribuer des tracts en espérant voir apparaître un signe d'intérêt sur un de ces visages fermés, sans parler d'une lueur de sympathie.

Cette fois, une excellente raison motivait son attente. Quel tourbillon d'un genre nouveau surgirait quand l'esprit quitterait le corps de l'écrivain ?

38

LA VISITE

Le volet en laiton de la fente à courrier portait une inscription en relief : « Kirjeet ». Enfant, Mikko ignorait ce que cela voulait dire. Mais, depuis, il avait constaté que le journal était trop gros pour passer dedans, ce qui expliquait pourquoi le livreur l'avait toujours coincé sous la poignée de la porte. Le volet avait été astiqué au point de briller comme de l'or. Idem pour la manette et le boîtier de l'antique sonnette. Cela avait toujours été le cas et le serait apparemment toujours. La fente à courrier était d'ailleurs l'un des éléments associés aux premiers souvenirs de Mikko.

Il consulta sa montre – il était huit heures et quart précises – et récapitula mentalement à toute vitesse comment présenter sa requête. Il se répéta également qu'il ne s'agissait que de sa mère et de son père, pas de créatures divines dotées d'un pouvoir de vie et de mort.

Il fit tinter la sonnette, l'actionnant par instinct de façon qu'elle ne carillonne ni avec une force insolente ni avec une douceur craintive. Malgré la double porte, il entendit son père se racler la gorge et se lever de son fauteuil. Ses pieds produisaient toujours le même craquement sur le parquet. Des pas lourds s'approchèrent de la porte. Père était – avait toujours été – un homme fort, tant par sa corpulence que par son caractère et surtout sa position sociale. Diplômé de sciences économiques, il avait fait toute sa carrière dans différentes banques, exerçant des fonctions parfois si élevées que son avis avait discrètement pesé dans la balance à l'issue de réunions financières au plus haut niveau, y compris lorsqu'il s'était agi de peaufiner la structure définitive du budget de l'État.

Père abaissa la poignée de la porte intérieure. Celle-ci émit l'étrange grincement métallique qui déclenchait encore aujourd'hui chez Mikko une peur irraisonnée. Dans son enfance, ce bruit s'était rattaché à ce jour où il était rentré en retard pour le repas et avait dû aller chercher la ceinture derrière la porte de la cuisine. Il avait aussi été associé au retour de mère ou de père à la maison. On ne pouvait jamais savoir de quelle humeur ils étaient. Il fallait se débrouiller pour déchiffrer leurs gestes, leurs expressions. Si ceux-ci correspondaient à ce que lui et ses sœurs connaissaient hélas trop bien, les tours de garde se profilaient, ainsi que tout l'enfer nocturne : défaire les doigts serrés autour de la gorge de mère, courir vers l'armoire contenant l'arme, lutter sur le rebord de la fenêtre – allait-on sauter ou pas ? Personne parmi les voisins ou les proches parents n'en avait jamais rien su ; la

façade avait toujours été irréprochable.

« Eh bien », dit père comme il le faisait invariablement, tendant sa patte robuste. Ils se serrèrent la main, tels des étrangers. C'était cependant là le contact le plus intime qu'il y ait jamais eu entre eux. « Entre. Maman très chère ! Mikko est là ! »

Mère apparut à la porte du séjour, l'air souffrante et épuisée comme à son habitude, bien que n'étant affligée d'aucun trouble d'ordre physiologique. Elle avait été examinée à plusieurs reprises dans tous les hôpitaux de Helsinki. Un vrai paon : son chemisier chatoyait tellement qu'il ne pouvait s'agir que de soie pure, ses doigts étaient ornés de lourdes bagues en or et ses poignets de bracelets en si grand nombre que le seuil du bon goût avait été dépassé de plusieurs dizaines de bijoux.

« C'est pour toi », dit Mikko en lui tendant le bouquet de roses. Cette fois, il avait su être assez malin pour en ôter le papier dans la cour.

« Oh la la ! Fallait pas m'apporter des trucs pareils. Je vais être encore bien embêtée.

— Entre », l'exhorta père. Il avait passé un costume, une chemise blanche et, noué une cravate autour de son cou. « Mais enlève d'abord tes chaussures.

— Oui, bien sûr », marmonna humblement Mikko tout en écoutant d'une oreille les bruits produits par sa mère dans la cuisine. Elle n'ouvrit pas le placard où étaient rangés les vases. Il n'entendit pas non plus l'eau couler. Il en éprouva une certaine amertume. Chaque fois qu'il avait apporté à ses parents un exemplaire d'auteur de son dernier roman, dédié à leur intention, aucun d'eux ne l'avait pris dans sa main. Ils s'étaient toujours contentés de lui dire : « Pose-le sur la table, là-bas, ou ailleurs si tu veux. » Par la suite, ils ne lui avaient jamais fait le moindre commentaire sur son travail. Il ne savait même pas si ses parents avaient lu un seul de ses livres.

« Assieds-toi », lui intima père en désignant le canapé. Le café était servi sur la table ronde de style chippendale, celle qu'il n'avait jamais eu le droit de toucher étant petit, pour éviter d'y laisser des traces de doigts. Seule Marja osait le faire en cachette. Ses parents ne pouvant jamais savoir qui avait laissé les traces, il s'était toujours ensuivi une séance de ceinture collective. Mère revint de la cuisine en poussant un léger soupir, pour qu'il comprenne tout le tracasserie supplémentaire que sa venue lui occasionnait.

« Tu as laissé entendre que tu avais une raison particulière de venir », commença père. Cette façon d'attaquer, Mikko la connaissait aussi très bien. Il était hors de question d'échanger la moindre nouvelle qui aurait pu détendre l'atmosphère. Et, bien qu'il eût soigneusement réfléchi à ce qu'il allait dire, il se retrouva interdit et

confus. En partie peut-être parce qu'il ne lui était encore jamais venu à l'esprit de demander quoi que ce soit à ses parents.

« C'est-à-dire que... J'ai un problème par rapport à Cessi.

— Ton père et moi avions tout de suite deviné que ce mariage ne donnerait rien de bon. Mais, bien entendu, tu n'as pas voulu nous écouter, tu n'en as fait qu'à ta tête.

— Mais enfin ! Il a tout de même duré dix-huit ans...

— Ton père et moi avons cinquante ans de bonheur commun derrière nous.

— Oui », acquiesça Mikko, et il aurait voulu ajouter autre chose mais se contenta de le penser : « Cinquante années en enfer. À vous espionner, à vous étripier. Un vrai miracle que vos enfants aient réussi à nouer des relations avec autrui, quoi qu'elles vaillent. »

« Tu n'as donc pas encore réussi à régler tes affaires avec Cecilia ?

— Pour être plus précis, il s'agit de Matti. Sanna a déménagé avec sa meilleure amie à Vesala. Et voilà... C'est Matti qui va venir habiter chez moi maintenant.

— Comment ça ? Si je me souviens bien, les termes du contrat de divorce étaient pourtant nets et clairs.

— Dans la vraie vie, on ne respecte pas toujours les contrats...

— Je l'avais dit dès le début. Cette femme est diabolique et cupide.

— Il ne s'agit pas de ça... Le problème, c'est que je ne peux pas habiter avec quelqu'un dans un petit studio et écrire en même temps.

— Écrire ? s'exclama sa mère. Mais ça fait plus de sept ans que tu n'as rien publié ! La création et toutes ces fadaises n'ont qu'un temps. Il faut que tu acceptes la réalité, un point c'est tout.

— Oui, éructa son père. Une fois qu'on a dévalé la pente, impossible de remonter. »

Mikko éprouva un tel écœurement que son estomac se serra, comme s'il était sur le point de vomir. Un renvoi de bile aigre lui brûla la gorge. « Pourquoi ai-je été assez idiot pour venir ? se dit-il. Je n'ai même pas encore pu aborder la véritable raison de ma visite. Mère, te souviens-tu avec quel plaisir tu me fouettais à la campagne ? Tu commençais par me déshabiller complètement et tu m'ordonnais de me mettre debout sur une chaise. Ensuite, tu me cinglais avec des badines taillées dans des branches de bouleau. Sur les jambes d'abord, derrière et devant. Tu remontais peu à peu, de plus en plus haut, et tu n'arrêtais que lorsque tu avais frappé mon zizi. Ça te faisait du bien ? » Mais à voix haute il déclara :

« Il faudrait que je puisse déménager dans un appartement plus grand, mais la banque refuse de me consentir un prêt. Je me suis dit que... Peut-être que vous pourriez...

— Stop ! Arrête tout de suite ! aboya père, outré, les deux mains levées devant lui dans un geste de refus. Maman très chère et moi

avons pour principe absolu de ne jamais mélanger les liens familiaux avec les questions d'argent. Tu es un homme adulte, tu dois gérer tes affaires tout seul.

— Oui », acquiesça Mikko en fixant ses mains, aussi incapable de regarder ses parents dans les yeux que durant son enfance. En esprit, il poursuivit : « Père, te souviens-tu de nos luttes acharnées, là, sur le rebord de la fenêtre ? Je n'étais même pas en âge d'aller à l'école, mais mon devoir était de te sauver. Si tu t'avisais de refaire ce foutu cirque aujourd'hui, je te donnerais de l'élan avec un bon coup de pied dans le cul ! » À voix haute, il réussit à articuler :

« Un de vos appartements en location ne serait pas libre, par hasard ?

— Désolé, Mikko. Maman très chère et moi estimons que tout ce qui a trait à la gestion de notre patrimoine ne regarde que nous. Je me permets d'ajouter que tous nos logements sont occupés par des locataires honorables et scrupuleux, acquittant consciencieusement leur loyer...

— J'entends bien », rétorqua Mikko sur un ton vide de sens. Il ne parvenait même pas à s'offenser de l'insinuation directe de père, selon quoi les loyers risquaient de rester impayés avec lui. Il se tut un long moment, buvant à petites gorgées son café déjà froid. Son affaire était close, et dans cette famille on n'avait jamais eu le droit de faire appel.

« Au fait, j'ai vu Marja, il y a de ça une quinzaine de jours, ajouta-t-il d'une voix éteinte en contemplant ses mains.

— Pardon ? Qui ça ?

— Marja, ma sœur.

— Une minute, Mikko. On ne prononce pas son nom dans cette maison. Elle a choisi sa voie et sait pertinemment que c'est un affront impardonnable. »

« C'est vous qui avez choisi à notre place, pour nous tous. Plus exactement : vous nous avez privés de toute possibilité de prendre une décision. Pour Marja, ça a commencé quand vous l'avez contrainte à se faire avorter et empêchée de se marier avec Pete. Si elle avait réellement pu choisir sa voie, elle serait peut-être aujourd'hui une nouvelle Helene Schjerfbeck(7). Alors qu'elle est devenue une vraie Marie-couche-toi-là, à traîner parmi la racaille de Hakaniemi et à se faire défoncer par les clodos. Elle n'en a plus pour très longtemps. » Mikko n'exprima pas à voix haute ses pensées. Tout lui paraissait si noir, si vain. Il reposa sa tasse sur la soucoupe avec un luxe exagéré de précautions.

« Eh bien », dit père sur un ton indiquant que l'entrevue touchait à son terme. Il jeta même un coup d'œil à sa montre comme pour s'assurer que l'horaire avait été respecté. « Il est l'heure pour maman très chère d'aller chez le coiffeur. Moi, je filerai aux halles pendant ce

temps, puisque nous n'avons pu y aller au moment prévu. Dommage que les blinis ne t'aient pas tenté, aujourd'hui.

— Mikko chéri, essaie au moins de mettre un peu d'ordre dans ta vie, dit mère, ou plutôt gémit-elle. Tu ne comprendras jamais quelle déception ç'a été pour ton père et moi que nos enfants ne soient rien devenus dans la vie.

— Ah », fit Mikko d'une voix à peine audible. « Écoute, je suis tout de même un écrivain, renommé au-delà des frontières. Et tu sais quoi, maman ? Tu sais quel est mon premier souvenir d'enfance, la pierre angulaire de ma vie ? Je devais avoir dans les deux ans, puisque je savais gravir les marches en les escaladant une à une, en prenant appui sur le mur. Maman très chère. Le soir, exprès, tu me lavais le zizi si brutalement que ça me faisait pleurer. Un jour, je me suis mis à geindre que je voulais partir de la maison. Tu te rappelles ce que tu as fait ? Tu m'as mis un maillot de corps sur le dos et tu m'as porté un étage plus bas dans l'escalier. Tu m'as assis cul nu sur une marche carrelée et tu m'as dit, si c'est comme ça, je ne veux plus te voir. Il m'a fallu longtemps pour remonter jusqu'au cinquième. La porte était fermée, bien entendu. Alors j'ai regardé la fente à courrier et j'ai essayé de claquer le volet, parce que j'étais trop petit pour atteindre la sonnette. Mais j'avais du mal à le toucher lui aussi. »

« Alors au revoir, fils. Et conduis-toi en homme. On se rappelle.

— Ce "Kirjeet", ça veut dire lettres.

— Plaît-il ?

— Ça veut dire qu'on se rappelle. Qu'on se rappelle bien. »

CHEMIN FAISANT

Se rendre au collège angoissait Matti depuis le début de l'année – à cause de ces salopards. Aujourd'hui aussi, il était tendu, mais différemment. Plus fébrile que craintif, pour plusieurs raisons. Par rapport aux événements de la veille, en premier lieu. Il s'était battu, avait frappé quelqu'un. Cette fébrilité comportait deux facettes. Il avait causé du tort, il s'était conduit comme un vaurien, presque un délinquant. Le principal et la vieille lui avaient passé un savon et il ne savait pas encore avec certitude ce qui allait s'ensuivre.

L'autre facette était assez nouvelle pour lui. Dire qu'il se sentait fier n'aurait pas été tout à fait exact. Il se sentait au-dessus de Jan et de toute sa bande, plus précisément, et surtout : hors d'atteinte. Ce qui l'excitait aussi, c'était de savoir que le pouvoir de la pierre donnée par le prêtre avait opéré. Elle était toujours dans sa poche et lui donnait de la force – du moins la confiance qu'il viendrait à bout de cette journée.

« Je fais ce pas à l'instant présent, ce pas et aucun autre, mon pied gauche est posé par terre », se dit-il. Puis : « Ce n'est déjà plus l'instant présent parce que maintenant c'est mon pied droit qui est posé par terre. Quoi qu'il advienne au cours de cette journée, l'instant présent sera toujours l'instant où je rentre chez moi... »

C'était magique, mais réel. Il arriva en vue du passage souterrain – à l'instant présent – puis se trouva à mi-parcours, encore à l'instant présent. Et, toujours à l'instant présent, il vit Lende. On ne pouvait pas faire erreur sur la personne. Elle était beaucoup plus grande et plus massive que les autres. Il ne comprenait pas ce qu'elle faisait là. Elle aurait pu se rendre au collège par un chemin plus direct et plus rapide, qu'elle empruntait d'ailleurs d'habitude.

« Salut.

— Salut. T'es guérie !

— Bah ouais. En vérité, j'en avais un peu ma claque d'aller au bahut », répliqua-t-elle. Elle semblait ramassée sur elle-même, à l'affût.

« Je connais ça.

— J'm'en doute... Chuis au courant pour ce qui s'est passé hier. J'ai appelé Kati pour les devoirs. »

Matti ne sut quoi répondre. Il eut trop honte pour la regarder, n'osa pas relever les yeux. Elle devait se dire qu'il n'était qu'une racaille, qu'il ne valait pas mieux que Jan et sa clique. Ils parcoururent une

bonne vingtaine de mètres sans ouvrir la bouche. Des voitures passèrent en trombe à côté d'eux.

Puis Lende lui donna un petit coup de poing sur l'épaule, comme on fait entre potes, et dit :

« C'est trop mortel ce que t'as fait !

— Sans blague ?

— Ouais. Chuis fière de toi. Et Kati m'a dit que presque tout le monde pense pareil. Pace que tu vois, cette petite bande d'enfoirés a fait chier un paquet de gens.

— Sans blague ? » lâcha de nouveau Matti. Il s'arrêta et regarda Lende droit dans les yeux. Non, elle ne blaguait pas. Elle souriait, et son sourire venait de loin, depuis le fond de ses yeux.

« Et moi qui m'imaginai chais pas quoi...

— J't'avais bien dit que ce prêtre était un super Mandrake. Allez, amène-toi. On va être en retard. »

Ils se remirent en route, à une allure plus vive, mais Lende ne parvint pas à se contenir très longtemps. Elle lui posa la question, l'air de rien :

« Ton vieux... Il t'a appelé ? J'veux dire, il t'a dit plus exactement quand est-ce que vous allez vous casser ?

— Quand il aura tout réglé côté thune », répondit Matti d'une voix sourde, les yeux rivés par terre. Mais il parut se rappeler quelque chose, retrouva son expression coutumière et un sourire apparut sur ses lèvres. Il plongea une main dans sa poche et la ressortit.

« Vise un peu, hé !

— Un portable ! Il jette ! Tu l'as eu d'où ?

— C'est mon paternel. Il l'a apporté l'autre soir et l'a laissé à la vieille.

— Cool, ton vieux ! Tu me files ton numéro ? J'espère que tu l'as appelé pour le remercier, au moins !

— Non, je... Pas encore.

— Chuis d'avis qu'il mérite un petit merci.

— Ouais. Mais il marche pas encore.

— Hein ?

— J'ai pas de carte SIM. »

Lende s'arrêta et posa ses mains sur ses hanches.

« Tu veux dire qu'il t'a filé juste le portable, sans la recharge ?

— Eh ouais », fit Matti, et la joie qu'il venait de ressentir disparut. Il avait vaguement honte, peut-être du mal à admettre que son père était dans la dèche. « J'en sais rien, ajouta-t-il. Ils se parlent pas, la vieille et lui, alors elle lui a pas ouvert la porte. Il a laissé tout le bazar sur les marches et elle est allée le récupérer plus tard. Quelqu'un a peut-être chouré la carte SIM...

— Ha, ha, ha ! Crois-moi, même si un bouffon trouvait un portable

avec tout le kit sur une marche, il laisserait pas le portable. Y peut y avoir que deux explications.

— Lesquelles ?

— Ton vieux est vraiment fauchman et y a pas à se faire de bile, vous allez pas déménager de sitôt. Ou alors, la carte SIM a quand même été chourée, si on veut.

— Je capte pas, là. »

Lende ne répondit pas tout de suite. Elle poussa un profond soupir, comme si elle éprouvait de la pitié, puis lâcha sans le regarder :

« Tu capteras plus tard. »

LA VÉRITÉ SE FAIT JOUR

« Ouh-houh », laissa échapper la gorge de Mikko. Il la sentit se contracter bien qu'aucun son ne franchît ses lèvres. Cela ressemblait au dernier sanglot d'une crise de larmes. Il n'avait pas pleuré, pas de manière consciente en tout cas, mais en esprit probablement, avec une fois de plus l'impression de s'être débattu dans les profondeurs, sous la surface d'un étang marécageux, des poissons sans yeux hurlant autour de lui. Ses mains pendouillaient telles des chauves-souris mortes.

Pourquoi y était-il allé ? De son plein gré, en plus ! Il l'avait su d'avance : ils ne l'aideraient pas, bien entendu. Et c'était peut-être le fruit de son imagination, mais il avait l'impression que sa mère et son père s'étaient réjouis de ses difficultés et de sa déchéance. Cela répondait en quelque sorte à leur vœu le plus cher : que le talent et la réussite lui soient refusés. Il pouvait paraître insensé que des parents souhaitent pareilles choses à leurs enfants, mais en ce qui le concernait, c'était pourtant le cas.

Depuis tout petit, d'aussi loin qu'il s'en souvenait, rien de ce qu'il faisait n'était convenable. « On aurait dû s'en douter », « On sait bien que les gauchers ne sont que des bons à rien ». Voilà les deux phrases qu'il avait le plus souvent entendues pendant son enfance et son adolescence. La troisième était : « Tu devrais avoir honte ! » Un jour, petit garçon, il avait réussi à entortiller un ver sur un hameçon et pêché son premier poisson. Tout excité, il avait couru le montrer à ses parents. Père avait à peine jeté un regard par-dessus son épaule et dit : « Ce n'est qu'un gardon. Quand tu auras attrapé un vrai poisson, tu viendras me le montrer. » Et quand, après s'être appliqué tout l'hiver, il avait fabriqué un cintre en cours de travaux manuels, du moins un objet s'approchant d'un cintre, mère avait emporté celui-ci à la campagne au printemps et allumé la cuisinière à bois avec.

« Et merde de merde », pesta-t-il intérieurement en se demandant pourquoi ces humiliations vieilles de plusieurs dizaines d'années lui revenaient à l'esprit. La réponse était évidente.

Le message de ses parents, perçu de manière subliminale durant son enfance comme une vérité première, avait été : « Tu ne mérites pas notre amour. » À partir de là s'était développé le second volet de l'axiome : « Tu n'as aucun talent et tu n'en auras jamais parce que tu as un vice de forme. » Il avait réussi à assimiler ça depuis plusieurs années déjà, grâce à la tenue d'un journal intime, mais jamais aussi concrètement qu'aujourd'hui. Il comprenait aussi que l'origine de son

problème actuel, son incapacité à écrire, venait de là. Ses aptitudes n'étaient pas en cause. Il s'interdisait d'avoir du talent, ce que l'écriture et le métier d'écrivain symbolisaient pour lui. Cela aurait été comme braver les plus hautes autorités de son existence, ce qui aurait été mal et honteux.

Il dépassa l'église Johannes – il avait été baptisé là autrefois, y avait fait sa communion – et se vautra dans le chagrin au point de ne plus voir les autres passants. Il devinait seulement qu'il évoluait au sein d'une foule matinale et pressée. Il le sut de façon plus pragmatique après avoir manqué à deux reprises de heurter des personnes arrivant en sens inverse. Et, en cette seconde précise, il eut de nouveau cette sensation gênante, fulgurante, aussi acérée qu'une piqure d'épingle : quelqu'un l'épiait ou le suivait. Il s'arrêta et se retourna – mais non, rien que des gens ordinaires. Il refit demi-tour, traversa la rue et continua son chemin à une allure plus paisible.

Au rythme de ses pas, son esprit commença à se calmer. Il repensa à cette visite rendue à ses parents, durant laquelle il avait enfin commencé à entrevoir combien l'opinion qu'il avait eue de lui-même pendant toute sa vie était fausse. Il avait toujours cru être affligé d'un vice de conformation – une malfaçon qui l'handicapait, l'empêchait d'avoir du talent. Il avait longuement disséqué le sujet dans ses journaux intimes, mais aujourd'hui la vérité se faisait enfin jour : c'étaient ses parents qui souffraient d'une tare. Sa mère et son père. Même maintenant, il lui était très difficile de se l'avouer. C'était quasiment un sacrilège. Enfant, il avait été contraint de nier cette cruelle évidence : sa mère et son père étaient des gens mauvais. S'il n'avait pas su adopter cette attitude, il n'aurait pas pu vivre, tant il aurait eu peur d'eux.

Il leur manquait tout simplement à l'un et à l'autre la capacité de ressentir de l'amour, même envers leurs propres enfants. Cela suffisait à expliquer les monstruosité dans lesquelles lui-même et ses sœurs avaient été entraînés depuis leur plus jeune âge. Un de ses souvenirs les plus atroces était cette promenade en barque avec sa mère et son père. Au beau milieu d'un vaste lac, ses parents s'étaient mis à se quereller.

Son père avait commencé à faire osciller la barque avec tant de violence que l'eau s'était engouffrée par-dessus bord à chaque mouvement pendant qu'il hurlait « Je vais nous noyer, tous ! » Il ne savait pas encore nager à cette époque...

Tout cela lui revint en mémoire et il eut subitement la nausée. Le café qu'il venait de boire remonta avec un goût amer dans sa gorge. Il prit appui contre le mur d'un immeuble. Une petite margelle en dépassait. Il s'assit dessus, les yeux rivés sur ses mains et ses pieds, l'air ahuri. Une phrase tournait en boucle dans sa tête : « Ce n'est pas

moi, le détraqué... »

L'ILLUMINATION

« *Eupatorus gracilioprnis* ! » glapit-il, tout à ses pensées. L'exaltation qui ne cessait de croître en lui le faisait presque frissonner. Il avait l'impression d'être le réceptacle d'une chaude journée d'été sur le point de tourner à l'orage. La sensation était très proche de ce qu'il éprouvait avant l'apparition de la Tellurienne. Et maintenant, bien qu'il fût entouré de gens et non sous terre dans les temples de la déesse, un besoin impérieux de se mettre à prêcher, d'annoncer l'avènement de la Vérité, s'éveilla en lui. Il se contrôla avec peine. Il avait toujours Mikko Matias à portée de vue et ne tenait pas à se dévoiler à lui.

« *Ea lesum* ! »

Il avait réussi à résoudre le problème ! Et avec une idée frisant le génie, pas une solution au rabais ! Il ne procéderait pas à un sacrifice selon le mode opératoire agréé par la Tellurienne, mais cela ne l'empêcherait pas d'accomplir un acte qui la ravirait. Cet acte lui permettrait de vivre pendant des milliards d'années au cœur de la déesse, d'aller de big bang en big bang. Plus jubilatoire encore : il allait battre Dieu lui-même sur son propre terrain.

D'après les légendes de la Bible, Dieu avait sacrifié son fils, Jésus, par amour de l'humanité. Mais lui ferait encore mieux ! Car dans les lois de la Tellurienne il n'était stipulé nulle part que le fils adoptif devait être un enfant. Il pouvait s'agir aussi bien d'un adulte !

« *Cum sabateum* ! »

Tout était clair pour lui. Il ne lui restait qu'à grimper dès que possible au sommet du mont des Maléfices, tendre son piège à pigeons et en sacrifier trois autres. Il aurait alors adopté également Mikko Matias, fait de lui son second enfant – et coiffé Dieu au poteau ! Il allait sacrifier DEUX fils quand lui n'en avait sacrifié qu'un !

« *Res in cardine est* ! » s'écria-t-il. Une autre idée venait de jaillir dans son esprit. Pour plus de sécurité, il irait demander conseil aux Cinq Sages. Ils étaient exposés aux yeux de tous, mais seuls les gnomes connaissaient leur identité réelle. On obtenait d'eux la réponse à n'importe quelle question, à condition de savoir lire leur langage. Ce qui était son cas, à l'instar de tous les gnomes. Il y avait une astuce : le langage des Cinq Sages ne s'adressait pas aux oreilles mais aux yeux !

Mikko Matias ne l'intéressait plus, pour l'heure. Il le laissa disparaître dans le grouillement de la foule. Il se dirigeait de toute évidence vers Hakaniemi, tandis que sa propre route le menait en sens

inverse, vers la gare. Quelques minutes plus tard, il se rendit compte qu'il courait à moitié, puis il se mit à courir pour de bon, à foulées régulières et soutenues, bousculant des gens sur son passage et grommelant à rencontre de certains : « *Merde essum !* »

Mais ils ne comprenaient sans doute même pas ça non plus.

MOMENTS CRITIQUES

Une sensation de moiteur l'agaçait. Harjunpää se serait cru en train de patauger dans la neige fondue d'un matin brumeux de fin novembre et non au beau milieu du printemps. Il déduisit du silence d'Onerva qu'elle n'était pas de meilleure humeur. Leur enquête piétinait : ils avaient toujours deux décès dont ils ignoraient s'il s'agissait d'homicides. Pas de suspect précis à rechercher, aucun élément d'enquête digne de ce nom à creuser, pas même une ligne d'investigation définie. Ils avaient l'impression d'être devenus infirmes, d'avoir perdu toute compétence professionnelle.

Assis dans une voiture stationnée sur le trottoir, place d'Eliel, à côté de la gare centrale, ils étudiaient leur prochaine destination. Ils s'étaient rendus à la station de métro de Kaisaniemi car Harjunpää avait ressenti le besoin impérieux de voir les lieux de l'affaire héritée de Lörtsy. En vain. Il n'avait pas réussi à se représenter ce qui s'y était passé. Maintenant, il se sentait attiré par la station de métro de la gare centrale, comme si une partie de lui savait qu'un événement allait bientôt se produire là-bas.

« Question mobile, je n'arrive pas à en trouver un seul, marmonna Onerva, rompant le long silence grisâtre. Il n'y a aucun lien entre les deux victimes, aucun dénominateur...

— Non. Si c'est la vieille que j'ai vue, je pencherais pour une forme de démence. De la paranoïa ou je ne sais quoi.

— Il y a une autre possibilité », commença Onerva. Elle laissa sa phrase en suspens et pointa la radio du doigt. « Qu'a dit le Central ?

— Je n'ai pas entendu...

— Un truc au sujet d'un prédicateur ! » Une lueur aiguë s'alluma dans ses yeux. Elle s'empara du micro fixé au tableau de bord et l'approcha de sa bouche.

« Central. Un-huit-neuf appelle. Pouvez-vous répéter votre dernier message ?

— Bien sûr. Il y a un cinglé dans le hall d'entrée de l'Agence nationale de presse. Il prêche devant les ascenseurs en se prosternant et essaie de forcer les gens à l'imiter.

— Une femme ou un homme ? » demanda Onerva, mordillant sa lèvre inférieure et retenant son souffle. Le silence s'étira sur une longueur interminable, plusieurs mètres linéaires dans le temps.

« Un homme d'âge mûr », répondit enfin l'opérateur du Central.

Ils se regardèrent, incapables de cacher leur déception.

« Un-huit-neuf, on prend. On est presque en contact visuel. Ça nous intéresse par rapport à notre propre affaire.

— Ce n'est pas à vous d'aller sur le pot, normalement, mais c'est O.K. Un-huit-neuf des Homicides prend le coup.

— Bien reçu. Terminé. »

Harjunpää fit rugir le moteur. Il enclencha la première, patina vers l'avant et se retrouva d'un bond sur la chaussée. Leur objectif était en point de mire. L'angle en verre de la façade de l'Agence nationale de presse se profilait, avec ses multiples enseignes lumineuses. Il lui faudrait prendre le dernier tronçon en sens interdit, mais il travaillait avec Onerva depuis si longtemps qu'elle savait lire dans ses pensées : elle saisit la cloche du gyrophare posé à ses pieds, la flanqua sur le tableau de bord et tourna l'interrupteur d'un cran pour en faire jaillir des éclairs bleus.

« On l'a pris pourquoi, ce coup ? demanda Harjunpää, peu convaincu du bien-fondé de l'initiative.

— Parce que la plupart des prédicateurs de ce genre se connaissent entre eux. Mais il faudra d'abord réussir à le calmer.

— Pigé », rétorqua Harjunpää en pilant. Il prit le temps de fermer le véhicule ; quinze jours auparavant, on avait volé le micro d'une voiture de patrouille dont les portières n'avaient pas été verrouillées.

Ils se faufilèrent par les portes à tambour et débouchèrent dans l'allée commerçante donnant sur le hall. L'endroit était plutôt désert, à l'exception de quelques individus pressés. Dans cet espace large et haut de plafond, les cris retentissaient clairement : « *Ea Lesum ! Cum sabateum !* »

« Là-bas », chuchota Onerva. Devant eux se dressait une rangée de plantes ornementales, presque toutes de la taille d'un arbre. Le vociférateur se trouvait à leur droite. Il s'agenouilla et commença à se balancer, face aux ascenseurs. Ceux-ci avaient été construits avec ingéniosité. Leurs mécanismes étaient apparents derrière la paroi vitrée, y compris câbles et contrepoids. On voyait tourner des rouages d'un jaune vif. Dans l'ensemble, c'était une idée plaisante et astucieuse, changer un moyen de déplacement banal en mobile géant : une cabine montait, puis une autre, tandis qu'une troisième était en train de descendre. Il y avait cinq ascenseurs côte à côte.

L'homme agenouillé semblait avoir pressenti leur arrivée, car il tourna soudain la tête vers eux. Il croisa le regard de Harjunpää et amorça un geste comme pour se relever ou s'enfuir, mais à peine eut-il le temps de se redresser complètement qu'il portait ses deux mains à sa poitrine et retombait sur les genoux. Son front s'abattit sur le sol carrelé avec un vilain bruit de choc.

« Epilepsie », lâcha Onerva. Ils s'élancèrent au pas de course. Ils n'avaient pas une grande distance à parcourir, une vingtaine de mètres

tout au plus. Personne ne semblait se préoccuper de l'homme étendu à terre. Quelqu'un lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et continua son chemin.

« On va le mettre en P.L.S. », décréta Onerva. Ils se penchèrent et l'agrippèrent par ses vêtements. Il avait l'air plutôt indigent, sans avoir atteint le stade de la clochardisation. Ses lunettes à monture épaisse avaient valdingué sur le sol et sa casquette roulé au loin, dévoilant une chevelure gris argenté nouée en queue de cheval. Il n'émettait aucun son, n'était pas agité de convulsions. Harjunpää tâta son cou avec ses doigts puis essaya de l'autre côté, sentant l'affolement le gagner.

« Je n'ai pas de pouls », lâcha-t-il dans un souffle, reportant son attention sur le poignet, prenant garde de poser ses doigts correctement et au bon endroit. « Non, je ne sens rien. Et il ne respire plus ! On va le mettre sur le dos ! »

Ils le firent basculer. Malgré l'urgence de la situation, Harjunpää remarqua qu'il dégageait une odeur de renfermé, étrange et en même temps vaguement familière. Son bras s'abattit mollement sur le sol, comme celui d'une personne venant de mourir et chez qui la rigidité cadavérique n'a pas encore eu le temps de s'installer.

« Toujours pas de pouls ! Hé, l'ami, on se réveille ! » cria Harjunpää en giflant les joues de l'homme des deux mains, sans obtenir la moindre réaction. Onerva avait ouvert la veste du moribond. Elle défit sa chemise, faisant gicler les boutons. Une poitrine osseuse, glabre et grise apparut. Elle ne se soulevait pas.

« S'il vous plaît ! » cria Harjunpää à l'attention d'une femme qui les observait un peu plus loin. Appelez une ambulance ! Dites-leur que c'est pour un malade inconscient de sexe masculin, dans la cinquantaine !

— Comment on fait, déjà ? chuchota Onerva d'une voix mal assurée.

— Je ne... Si, ça me revient ! D'abord deux insufflations. Puis quinze pressions rapides. À une cadence soutenue, cent à la minute. Pose tes mains là. Oui. Dans le creux du sternum. Un peu plus haut. Les doigts orientés vers son cou, une main sur l'autre. Je vais commencer à souffler... »

Il hésita. La victime présentait un aspect malpropre et négligé, ses lèvres semblaient gercées. Mais il n'y avait pas d'autre moyen, la vie de cet individu était entre leurs mains, au sens littéral. Il enfonça ses doigts dans la bouche de l'homme. Il ne s'était pas trompé : il en retira la prothèse dentaire du haut, puis celle du bas. Gluantes de salive, elles laissèrent un filament luisant sur la commissure des lèvres. Harjunpää l'essuya d'un geste rapide, pinça d'une main les narines de l'homme et souleva son menton de l'autre pour basculer sa tête en

arrière – ainsi, la trachée restait ouverte. Il prit une profonde inspiration et se pencha vers la bouche édentée. Elle évoquait un coup de hache flanqué dans une carcasse en décomposition. Au dernier moment, il crispa ses paupières, sentit sur sa bouche les lèvres inanimées, puis souffla de toutes ses forces. De quelque part, très loin, il entendit Onerva s'écrier :

« Ça marche ! Sa poitrine se soulève ! »

Il souffla de nouveau, et ce ne fut pas plus facile que la première fois, puis se redressa en haletant. Tout le corps de l'individu se mit à remuer quand Onerva entama ses compressions thoraciques à une cadence énergique.

« Quinze. Compte-les ! Après, je recommencerai à souffler. » Sa bouche toucha de nouveau celle de l'homme. Il souffla, prit une profonde inspiration et souffla encore. Les mains d'Onerva se remirent à pomper. Il tâta le poul, crut sentir quelque chose, mais ce n'étaient que les pressions d'Onerva. Il se rappela alors qu'il fallait tâter le poul après les insufflations. Il se remit à souffler, deux fois – toujours pas de poul, pas le moindre battement.

Il lui sembla se souvenir que la réanimation pratiquée par les profanes n'aboutissait que très rarement au redémarrage du cœur. Il fallait pratiquer diverses injections en prime. Le but de la manœuvre était probablement de maintenir l'oxygénation des poumons jusqu'à l'arrivée des professionnels. Ils n'avaient d'autre choix que de continuer jusqu'à la venue des ambulanciers. D'ailleurs, ils n'auraient pu abandonner la partie, l'homme ne présentant aucun signe secondaire de la mort. En l'absence de ces signes, seul un médecin était habilité à diagnostiquer un décès. Il se remit à souffler de nouveau et se retrouva rapidement hors d'haleine. Onerva poursuivait son massage cardiaque, les genoux blessés par le pavement. Il lui semblait que tout cela n'avait pas de fin. Minute après minute, une éternité s'écoulait. Il souffla de nouveau et perçut alors le hululement décroissant d'une sirène, suivi presque aussitôt par le claquement de plus en plus sonore de chaussures à semelles de crêpe.

Les deux arrivants portaient des blouses blanches identiques à celles déjà vues sur des centaines de lieux de décès. Il connaissait d'ailleurs l'un d'eux, Ruija. Celui-ci posa sa mallette par terre et l'ouvrit sans perdre une seconde. Son collègue s'accroupit pour tâter le cou de l'homme allongé sur le dos.

« J'ai un poul ! s'écria-t-il presque avec incrédulité. Vous avez réussi à le relancer... Un rythme régulier, en plus !

— Ses yeux bougent. Ça y est, ils s'ouvrent. »

Harjunpää fit discrètement quelques pas de côté et frotta ses lèvres et sa langue sur la manche de son blouson, mais cela lui parut insuffisant. Il aurait tout donné pour avoir une brosse à dents.

« Et si on s'était trompés, en fin de compte ? haleta Onerva, le front en sueur.

— Non, sûr et certain... Tu l'as vérifié toi-même.

— Alors il pourra nous remercier d'être encore en vie. »

L'homme tenta de s'asseoir et les ambulanciers durent presque recourir à la contrainte pour le maintenir allongé. Avec force postillons, il essayait de dire quelque chose. À grand-peine, ils parvinrent finalement à le comprendre :

« Où font mes vents ? »

Harjunpää les ramassa par terre et les fourra dans la main du blessé, qui referma son poing dessus et parut se calmer. Instinctivement, Harjunpää essuya sa paume sur sa cuisse. Il prit une de ses cartes professionnelles dans sa poche poitrine et la glissa dans la veste de l'homme. Puis il se mit à déglutir malgré lui, avec la vague impression d'avoir goûté à la Mort elle-même. Il plaqua une main devant sa bouche et se dirigea à grands pas vers le pot ventru de l'arbre ornemental le plus proche.

43

LE CD

« Quelle carte SIM ? » répliqua sa mère d'une voix traînante. Elle était à cran parce qu'il était entré dans le kiosque R – pour une raison qu'il ignorait, elle n'aimait pas qu'il s'y rende. Elle mentait, il le savait. Elle ne regardait même pas vers lui quand elle lui parlait.

« Si ton père a été assez bête pour laisser un truc pareil là-bas, le vent a dû l'emporter.

— C'était pas juste la carte. C'était un paquet plat. »

Elle se tut et fit semblant de chercher quelque chose sous la caisse. En réalité, lui non plus n'aimait pas se pointer sur son lieu de travail. Au bahut, Jan et sa bande d'empaffés n'étaient pas avares de commentaires sur son physique. Et de toutes les vendeuses, c'était elle qu'ils arrivaient à truander le plus facilement. Il suffisait que l'un d'eux lui demande de chercher une revue qui n'existait pas pour que les autres fassent main basse sur tout ce qui leur plaisait hors du champ de la caméra. Ils ne savaient pas qu'elle était sa mère, heureusement.

« Ah oui, un paquet plat », fit-elle mine de se rappeler, comme si elle venait d'avoir une illumination. Elle avait berné toute sa famille de cette façon, de même qu'elle bernait maintenant Kangou à plein pot, le faisant marcher à la baguette.

« Oui, il y avait un paquet plat, en effet... Mais je croyais que c'était un CD que ton père était venu nous rendre.

— Tu l'as pas jeté, j'espère ?

— Bien sûr que non. Il est à la maison, à côté des cassettes. Mais n'y touche pas. Ce sont les cassettes de Kari.

— O.K., merci », dit Matti. C'était maintenant à son tour de ne pouvoir regarder sa mère dans les yeux. Il ne comprenait pas à quoi elle avait voulu jouer. Mais, comme dit le dicton, plus le diable en a, plus il veut en avoir. Il fit demi-tour et sortit.

Un CD, soi-disant. Mon cul. Elle en vendait elle-même dans la boutique, des recharges pour portable.

LE MAÎTRE DE JABALPUR

« *Mortui non silent* », marmonna-t-il, plongé dans ses pensées, tripotant la carte de visite avec circonspection. Avec méfiance même, comme si elle pouvait receler une quelconque souillure. Il se trouvait de nouveau à une profondeur de vingt-cinq barreaux *sous terre, dans son antre, chez lui.*

« *Eccu larum rosaece...* »

Contre son gré, ils lui avaient fait un électrocardiogramme ou un examen dans ce goût-là. Il ne pouvait l'affirmer avec certitude, cela faisait tant d'années qu'il n'avait pas vu un docteur ni été dans un hôpital. L'enregistrement n'ayant rien révélé d'anormal, et, vu comme il s'était montré insupportable – ce qu'il savait faire à merveille en cas de besoin – et la quantité de malédictions qu'il avait proférées à leur rencontre, ils l'avaient tout bonnement jeté dehors.

Il n'avait eu aucun arrêt cardiaque ; il pouvait, par la seule force de sa volonté, ralentir les pulsations de son cœur de façon qu'il ne batte qu'à intervalles de dix ou quinze secondes. Personne n'avait la patience de tâter un pouls aussi longtemps. Il avait appris ce tour à Jabalpur, en Inde, où il avait roulé sa bosse plus de quatre ans après s'être rendu compte du mensonge qu'était le christianisme. Pour autant, il ne s'était converti ni à l'hindouisme ni au bouddhisme, encore moins à l'islam. À son grand regret, il ne pouvait tenir que quatre minutes. À Jabalpur, Laximidas Tagore, son maître, résistait une heure d'affilée. Cela dit, à cette époque, lui-même parvenait à rester pendu par le cou pendant deux minutes et à enfoncer une aiguille à tricoter à travers son bras ou sa paume sans ressentir de douleur et sans qu'une goutte de sang jaillisse.

Atteindre cet état où le cœur battait au ralenti était très curieux. On avait l'impression de flotter dans un liquide tout en se sentant incroyablement lourd. On ne voyait rien, les yeux étant fermés, mais on percevait de façon inexplicable tout ce qui se passait autour de soi. Arrivé au stade où les oreilles commençaient à bourdonner, il était temps de laisser le cœur se remettre à battre à son rythme normal. Il palpa son front. Une bosse était en train de gonfler. Le début, plaquer ses mains contre sa poitrine et tomber par terre, n'avait été que comédie, mais dès qu'il s'était retrouvé étendu, il avait réellement altéré son rythme cardiaque.

« Police judiciaire de Helsinki, brigade criminelle, lut-il sur la carte à voix haute. Timo Harjunpää, inspecteur principal, section

Homicides... »

C'était cet homme qui l'avait effrayé. C'était ce même homme qui était descendu dans le métro, le jour du sacrifice, il l'avait formellement reconnu. Il se rappelait même l'avoir apostrophé. Pendant un instant, il avait cru que lui aussi l'avait reconnu, ayant oublié qu'il avait revêtu son apparence féminine ce jour-là, par la volonté de la Tellurienne.

« Timo Harjunpää », répéta-t-il. Il n'aimait pas ce nom. Ni l'homme lui-même. Celui-ci avait commis un sacrilège en touchant la bouche d'un gnome – avec la sienne, qui plus est ! C'était une interdiction absolue. Un mal, un péché, en vertu des lois fondamentales de la Tellurienne. On ne pouvait braver ce tabou et espérer s'en tirer en toute impunité. Il frotta sa bouche sur le dos de la main à plusieurs reprises. Il avait la certitude que cet homme l'avait souillé, lui avait transmis une partie de son impureté. C'était un hérésiarque et, en tant que policier, un représentant de l'ensemble des hérétiques, à l'instar des pasteurs.

Il s'abîma encore un instant dans ses pensées puis se leva. Tenant avec précaution la carte de visite entre le bout de ses ongles, il s'avança jusqu'à sa table de chevet, la posa sur la surface rugueuse, juste à côté de la lampe tempête et s'agenouilla. Sur un côté de la caisse en bois, neuf épingles à tête noire étaient plantées en rang – leur couleur avait son importance, des rouges, des bleues ou des blanches n'auraient pas convenu. Il en prit une et en appliqua la pointe contre la carte. Un léger craquement se fit entendre quand l'aiguille traversa la mince épaisseur de carton et atteignit la planche. Il répéta l'opération jusqu'à ce que les trous forment un pentagone au-dessus de « Timo Harjunpää » et qu'au centre de ce pentagone apparaisse en majuscule la lettre M ; du mot « Mortuus ».

Un mort. Un cadavre.

45

SOUS TERRE

Dès le début, le bon sens lui avait dit qu'il n'avait pu être contaminé. Mais plus la journée s'était avancée, plus l'image des lèvres gercées de l'homme lui était revenue. Du sang avait très bien pu suinter sous la peau sèche et crevassée. En fin de compte, Harjunpää avait recouru à un pieux mensonge : il avait prétendu que la lèvre du blessé s'était fendue au moment où celui-ci était tombé et qu'il s'était trouvé en contact avec son sang lorsqu'il avait pratiqué le bouche-à-bouche. Il avait aussitôt été envoyé à l'hôpital, où on lui avait administré le test V.I.H. et donné des médicaments contre l'hépatite C.

Il ne savait toujours pas comment l'annoncer à Elisa.

La journée s'inclinait vers la nuit, le flot des voyageurs se tarissait. Ils se tenaient tous les trois – Onerva, Piipponen et lui – au niveau supérieur de la station de métro de la gare centrale, à la lisière de la rose des vents. La lettre N se trouvait juste sous ses pieds.

« À mon avis, il serait préférable de se séparer. Toi, Bibip, dans la direction de Ruoholahti. Onerva et moi vers l'est, dans deux rames séparées.

— Si quelqu'un tombe sur elle, il sera seul. Ça ne risque pas d'être un peu gênant ?

— Il suffira de la prendre en filoché. Et de contacter les autres avec le portable. Pour plus de sûreté, on ne la cuisinera qu'une fois tous trois sur place.

— Et à chaque station, on fait quoi ?

— On descend, on chouffe partout et on remonte dans la rame suivante. Ne pas oublier aussi de regarder si des tracts à connotation religieuse n'ont pas été jetés par terre ou dans les corbeilles. Cela tendrait à prouver qu'elle se trouve dans les parages.

— Et quand la ligne bifurque ? demanda Onerva.

— Tu prendras en direction de Mellunmäki, moi de Vuosaari. Au retour, même consigne pour chaque station. On se rejoint ensuite ici et on voit si on doit refaire une passe. »

Ils se regardèrent un instant. Leur décontraction apparente indiquait que le topo était clair. Piipponen balançait avec nonchalance l'appareil photo suspendu à son poignet ; la vieille se ferait tirer le portrait ce soir.

« Cheveux gris mi-longs et mal peignés, récapitula encore Harjunpää. Un béret enfoncé sur les oreilles, une jupe flottante. Une mémé au menton en galoche.

— Censée distribuer des tracts ou gueuler sur les usagers.

— Au boulot ! » lâcha Onerva.

Ils firent demi-tour et franchirent les portillons permettant d'emprunter l'escalier mécanique cliquetant. Un léger courant d'air soufflait d'en bas, apportant une odeur humide, souterraine, qui s'intensifiait au fur et à mesure. Une lueur brilla parmi les pensées de Harjunpää, mais pas avec assez de puissance pour se muer en idée claire.

Piipponen avait pris quelques mètres d'avance. Plusieurs personnes se trouvaient désormais entre eux et, compte tenu du bruit causé par l'escalier, il ne pouvait pas les entendre. Harjunpää se pencha vers Onerva et chuchota :

« C'est étonnant, mais c'est un sacré bosseur, ce Bipbip. Un vrai taureau. Je suis tombé par hasard sur son relevé d'heures. Hier, il a encore marné jusqu'à minuit, ou presque.

— Ha, ha, lâcha Onerva avec un cynisme marqué, de façon à bien faire comprendre qu'elle n'avait pas envie de rire. Tu n'as jamais travaillé sur une affaire avec lui ?

— Non. On a juste été de nuit ensemble, à l'occasion.

— Mon pauvre Timo...

— C'est censé vouloir dire quoi ?

— Je n'ai pas trop envie d'en parler. Ce ne sont peut-être que des racontars.

— Tu en as trop dit.

— Bon... Tu sais qu'il vit à Kivihaka. À deux kilomètres au grand maximum de l'hôtel de police. Les mauvaises langues prétendent qu'il vient presque tous les soirs faire son business perso. Des inventaires de succession, des transactions. Les voilà, ses heures sup !

— Merde...

— Il lui est arrivé, paraît-il, de se pointer en survêtement, tout transpirant, venant manifestement de faire son jogging, et de brailler ensuite pendant une demi-heure, de la paperasse plein les bras, pour être sûr de se faire remarquer par les nuiteux...

— Fichtre ! On a affaire à un sacré comédien !

— Et je ne te parle pas de son talent pour faire mine de se fâcher tout rouge si quelqu'un émet des doutes sur ses agissements. »

Ils arrivaient au niveau des quais. Le hululement d'une rame qui partait résonna : « Piouou-piouou... ! » Puis l'escalier mécanique voisin commença à charrier son lot de passagers vers le haut. Des hommes et des femmes de tout âge et, de manière assez inattendue vu l'heure, une quantité étonnante de jeunes, presque des enfants.

« C'était la rame de mézigue, elle vient de partir vers l'ouest ! cria Piipponen à leur intention. J'aurai la prochaine ! On s'appelle !

— On s'appelle. Et on se retrouve vers la boussole.

— No problemo ! »

Harjunpää et Onerva tournèrent à gauche, sur le quai menant vers l'est. Une trentaine de personnes attendaient là. Parmi elles, un homme passablement ivre venant de Tallin. Il tendait avec insistance sa bouteille à un jeune couple assis sur un banc. Harjunpää n'intervint pas. Ils ne pouvaient pas s'occuper de tous les perturbateurs, ils avaient leur propre opération à mener, même si celle-ci avait des allures de tir au jugé. Et puis il vit la vieille.

Il la reconnut immédiatement à ses vêtements, son maintien, sa démarche chaloupée. Il se figea. Sa peau fut parcourue de frissons. L'impossible était-il devenu réalité d'un coup de baguette magique ?

« Onerva...

— Oui ?

— Elle est là-bas. À gauche. Elle porte un béret bleu aujourd'hui.

— Mais la même jupe. On procède comment ?

— On va s'approcher discrètement, l'air de rien. Tu sais bien – contrôle d'identité. On a encore cinq minutes avant l'arrivée de la prochaine rame. Appelle Piipponen, qu'il revienne de ce côté.

— O.K. »

Ils avancèrent vers la vieille, se faufilant avec naturel entre les gens. Elle avait enfoncé son béret sur les oreilles, jusqu'aux sourcils. On aurait dit qu'elle avait planté sa tête dans un ballon bleu. En dessous, ses hideux cheveux argentés flottaient librement. Elle portait à la taille une banane noire apparemment bien remplie, sans doute bourrée de tracts. Ils progressaient toujours vers elle – seule une quarantaine de mètres les séparaient encore – lorsqu'elle frémit, semblant se réveiller en sursaut, et braqua son regard sur eux. Elle prit ses jambes à son cou sans demander son reste. Elle courait droit devant elle, le long du quai. Harjunpää s'élança à sa suite, traversé par une étincelle de triomphe : elle fonçait vers un cul-de-sac !

Contre toute attente, elle s'arrêta devant le mur et se mit à fourrager dans sa banane. Il remarqua alors la porte brune, indiscernable à première vue. Elle devait donner sur un abri souterrain ou sur le tunnel commun aux réseaux collectifs urbains. Il accéléra la cadence, heurtant quelqu'un dans sa hâte :

« Pardon ! »

La vieille le regarda par-dessus son épaule. Il crut dénoter dans son visage, surtout du côté de la bouche, quelque chose de familier qui ne se rapportait pas à leur première rencontre à la station de Hakaniemi. Elle sembla réaliser qu'elle n'aurait pas le temps de faire ce qu'elle avait prévu – ouvrir la porte, sans doute ; sur le battant brillait le panneau d'une serrure de sûreté. Elle cessa de s'intéresser au contenu de sa banane et se remit à courir. Les pans de sa jupe battaient l'air, pareils aux ailes d'un gigantesque vampire, mais, quoi qu'elle eût en

tête, elle se dirigeait irrémédiablement vers un mur.

« Hé ! Arrêtez-vous ! Police ! » cria Harjunpää. Ses paroles ricochèrent comme si quelqu'un répétait son injonction, mais la vieille ne jeta même pas un regard en arrière. Puis elle fit quelque chose de très surprenant : elle sauta sur la voie sans effort, tel un cabri ou une bête de la forêt. Sa jupe se souleva en forme de cloche pendant un instant, et elle s'engouffra dans le tunnel creusé dans la roche. L'obscurité l'engloutit avec une telle voracité qu'on ne vit plus que les taches claires dessinées en alternance par ses jambes.

Harjunpää coupa son effort mais ses semelles glissaient tant qu'il continua pendant un demi-mètre sur sa lancée et faillit heurter le bout du quai. Il finit le nez contre un panneau blanc : « Entrée interdite. Tunnel, Kaisaniemi, 597 m. » Il entendit les pas rapides de la vieille femme crisser sur le ballast. Il savait qu'il était formellement interdit de descendre sur les voies du métro, et surtout que cela présentait un danger de mort – mais un troisième élément battait en brèche ces deux arguments : la fuyarde était peut-être une double meurtrière.

Il sauta sur la voie, atterrit plus d'un mètre en contrebas et faillit tomber sur les genoux, mais réussit à rétablir son équilibre et partit d'une bonne foulée vers les ténèbres, cherchant à tâtons sa torche dans la poche intérieure de sa veste. Dans son dos, il entendit les cris affolés et furieux d'Onerva :

« Timo ! Reviens ! Reviens, espèce d'idiot ! »

Mais il n'en avait cure. La vieille ne se serait pas enfuie sans raison valable, aurait encore moins risqué sa vie en sautant sur les rails. Et son instinct lui disait qu'il la rattraperait sans tarder. Le tunnel ne recelait pas d'endroit où elle aurait pu se dissimuler. Mais il ne devait pas lambiner pour autant, et il espérait qu'elle ne lui opposerait pas de résistance. Il ne restait que trois ou quatre minutes avant l'arrivée de la prochaine rame en provenance de l'ouest. Son cœur cognait si fort qu'il le sentait dans ses tempes. Le dos de sa chemise était déjà trempé. Autour de lui se dégageait une odeur de pierre et d'huile ayant suinté des motrices au fil des ans.

Dans la paroi de gauche se dessina une ouverture donnant sur la voie adjacente. Une faible clarté en provenance de la station arrivait jusque-là. Un signal l'avertit, peut-être un courant d'air à peine perceptible venant d'en bas, et il stoppa net. Le souffle court, il sortit sa lampe et l'alluma – il s'était arrêté in extremis : un trou béant s'ouvrait devant lui, suivi d'un deuxième, puis d'un troisième. Toute une série. Il se tenait devant une sorte de pont ferroviaire. Que surplombait-il ?

Harjunpää plongea sa torche dans l'ouverture la plus proche ; le faisceau lumineux éclaira à peine le fond. Il put tout de même constater que les rails dominaient un autre tunnel, perpendiculaire à

celui où il se trouvait. Sur le bord, à droite, il remarqua une rampe rappelant une échelle d'incendie. Il s'avança. Oui : il s'agissait d'une échelle fixe menant au tunnel inférieur. En pointant le faisceau de sa lampe vers le bas, il vit que trois ou quatre mètres le séparaient du sol. Au pied de l'échelle, une forme se détachait. Il regarda mieux – un béret bleu. La vieille était passée par là. De combien de minutes disposait-il avant l'arrivée de la prochaine rame ?

Il se garda bien de s'approcher de la rainure métallique jaune vif parallèle aux rails ; il y circulait un courant électrique d'un ampérage considérable qui alimentait en énergie les rames de métro. Il empoigna la rampe de l'échelle, se tourna face à la voie et entama la descente. Il y avait huit marches, il les compta malgré lui, avant de poser le pied à terre. Le sol du tunnel inférieur était lui aussi tapissé de ballast grossier.

Il s'accroupit et tendit la main vers le béret. Il aurait dû se munir d'un sachet en plastique en vue d'éventuelles recherches de fibres, il en avait conscience, mais il ne l'avait pas fait, alors il se contenta de plier le couvre-chef et de le fourrer dans sa poche. Avec un peu de chance, il contenait des cheveux, racine incluse. Dans ce cas, on pourrait déterminer l'ADN de leur propriétaire.

Quelle direction prendre ? Il tendit l'oreille, hésitant. Un bourdonnement lointain résonnait. On aurait dit qu'une grosse machine fonctionnait quelque part ou que la terre elle-même respirait. Il lui sembla percevoir un autre bruit sur la gauche. Des craquements, comme si le ballast crissait sous les pieds de quelqu'un. Il décida de prendre par là. Au préalable, il souleva le pan de son blouson, fit sauter le bouton-pression de l'étui du revolver et dégaina son arme ; sa crosse revêtue de caoutchouc se lovait à la perfection dans sa main et lui procurait un sentiment de sécurité appréciable.

Il avait assez tergiversé. Il se remit à courir d'un pas lourd, laissant le faisceau de sa lampe balayer le sol et les parois tour à tour. À gauche, par terre, courait une rigole en ciment dans laquelle serpentaient quelques tuyaux et autres câbles. Sous la voûte étaient suspendues des gaines volumineuses, brillant d'un pâle éclat dans le faisceau de sa lampe. Sauf erreur de sa part, toutes sortes de choses passaient dans le tunnel municipal : l'eau potable, les eaux usées, le chauffage urbain, l'électricité, les câbles téléphoniques. Il se rappelait également qu'il aurait dû porter un casque, car la voûte n'était pas bétonnée mais restée à l'état brut après le forage du tunnel. Un bloc de roche pouvait s'en détacher et tomber sans prévenir.

Le tunnel formait une courbe. La faible lueur qui émanait de la station de métro disparut totalement. Harjunpää plongea au cœur des ténèbres, protégé par la fragile sphère de lumière de sa torche électrique. Certains détails lui mirent alors la puce à l'oreille.

Comment un béret enfoncé jusqu'aux oreilles avait-il pu tomber ? Comment une vieille femme pataude avait-elle pu sauter sur la voie aussi facilement, sans parler de descendre l'abrupte échelle de service ? Sa bouche devint sèche. Il humecta ses lèvres. L'avait-on attiré dans un traquenard ? Avec sa lampe, dans cette obscurité, il constituait une cible idéale. Il écarta son bras et emprisonna le verre du projecteur entre ses doigts de façon à ne laisser émerger qu'un mince rayon de lumière, aussi fin qu'un cheveu.

Il orienta le rayon vers le haut. Des tubes de néon se succédaient à intervalles réguliers, mais il ne vit d'interrupteur nulle part. Il étudia de nouveau le sol. En bordure de la zone éclairée, il repéra un objet indistinct qu'il n'avait pas remarqué auparavant. Avait-elle perdu un foulard ou un accessoire de ce genre ? Il écouta avec attention mais ne distingua que le même bourdonnement lointain et son propre halètement. Il s'approcha alors à pas de loup, s'arrêta, s'accroupit – et n'accepta pas tout de suite ce que ses yeux voyaient.

Des pigeons morts. Alignés avec soin. Plus d'une dizaine, certains déjà desséchés, d'autres encore très frais. Tous avaient le cou tranché. Il en retourna un : sa poitrine avait été entaillée, libérant ses viscères ensanglantés.

« Putain de merde ! » lâcha-t-il, incapable de comprendre comment ces oiseaux avaient pu se retrouver sous terre. Ils n'avaient pu y parvenir en volant, c'était évident ! Quelque chose ou quelqu'un avait dû les amener ici. Un animal ?

Mais quel animal serait capable de sortir chasser puis de revenir ensuite ? Et les incisions ?

C'était forcément l'œuvre d'un être humain. Mais qui ? Un sorcier pratiquant des rites occultes ? Cette pensée n'avait rien de rassurant. Harjunpää eut la conviction soudaine que le détraqué était embusqué tout près de lui, l'épiait – s'apprêtait à lui sauter dessus.

Il fit une rapide volte-face. Non, pure divagation de ses sens. Personne ne se tenait dans son dos. Cela le reprit. De l'autre côté, cette fois. Il pivota de nouveau – aussi inutilement que précédemment. Il aurait pourtant juré que le ballast avait crissé sous des pas précautionneux.

« Montre-toi ! Police ! » hurla-t-il. Sa voix ricocha d'une paroi à l'autre et rebondit dans les profondeurs du tunnel en s'affaiblissant, comme avalée par la roche. Un début de panique l'envahit. Il avait l'impression que la roche allait l'avaloir lui aussi. Ce lieu dégagéait des vibrations sinistres et funestes. Une irrépressible envie de se retrouver parmi des gens ordinaires s'empara de lui.

Mais, après s'être tourné et retourné d'un côté et de l'autre, il ne savait plus d'où il était venu. Une ouverture se profilait dans le mur, une dizaine de mètres derrière lui. Était-il venu de cet embranchement

ou n'avait-il jamais quitté ce tunnel ?

« On se calme », s'enjoignit-il mentalement. Mais cela ne lui servit pas à grand-chose. Pour couronner le tout, il commençait à ressentir les affres de la claustrophobie, alors qu'il n'avait jamais jusqu'à présent souffert de peurs irraisonnées.

La sueur se mit à perler sur son visage. Il humecta de nouveau ses lèvres. Et sa torche qui donnait des signes de faiblesse ! La lumière rougeoyait comme un soleil couchant, il n'avait plus beaucoup de temps devant lui. Il se contrôla et parvint à se concentrer : les cadavres de pigeons étaient à sa droite quand il les avait aperçus, ils gisaient maintenant à sa gauche. Il lui fallait donc continuer droit devant.

Mû par une décision irréfléchie, il s'accroupit et saisit l'un des volatiles avec la main tenant la lampe. Il vit alors que quelque chose avait été projeté sur la paroi. C'était à peine visible. Des gouttes, des traînées. Ce ne pouvait être que du sang.

« Putain de merde ! » éructa-t-il. Il se redressa et s'élança au pas de course avec la sensation suffocante que de chasseur il était devenu gibier, une créature malveillante sur ses talons. À cet instant précis, un bourdonnement familier se fit entendre : sous la voûte, les néons se mirent à clignoter timidement. Une seconde plus tard, ils brillaient de tout leur éclat et il dut fermer les yeux pour se protéger. Un bruit de pas pesants parvint à ses oreilles, plusieurs paires de pas, peut-être, puis deux puissants faisceaux lumineux se posèrent sur son visage. Pour autant qu'il put en juger derrière ses paupières tremblotantes, les nouveaux arrivants étaient des pompiers. Ils portaient des casques et les vestes noires réglementaires munies des bandes fluo qu'il connaissait bien.

« Lâchez votre arme ! » lui intima un des hommes. L'autre ajouta :

« Harjunpää ? C'est quoi ce bordel ? »

Harjunpää reconnut sa voix. L'individu qui s'étonna de le voir dans ce cloaque était Eki Tattari, de la caserne d'Erottaja.

LES GROS TITRES

Le printemps avait beau être bien avancé, les matins restaient glacials. La bise brûlait la peau et s'enroulait autour des doigts lorsqu'on circulait à vélo, ce qui expliquait pourquoi Harjunpää portait des gants en cuir. Il se rendait au bureau, à Pasila, et pédalait de toutes ses forces en direction de la gare de Masala. Incapable de retrouver ses clés, il était parti à la dernière minute ; elles étaient dans la poche de son pantalon, bien entendu.

Il dépassa en trombe le kiosque de Masala et continua sur une dizaine de mètres avant de réaliser pleinement ce qu'il venait de voir. Il freina à fond. Les pneus gémirent et le vélo continua de glisser en avant sur l'équivalent de sa longueur. L'inspecteur sauta de la selle, laissant l'engin dégringoler par terre dans un fracas de garde-boue et revint vers le kiosque au pas de course.

« Mon Dieu ! » s'écria-t-il. Sa vue ne l'avait pas trahi. Un des deux journaux du soir clamait en gros titre : « UN POLICIER CAFOUILLE ET BLOQUE LE MÉTRO ». Le second : « LES POMPIERS ONT SAUVÉ LE POLICIER, MAIS LE POLICIER N'A PAS SAUVÉ LE PIGEON ». Et sous la première manchette s'étalait une photo : sur le quai, un pompier lui tendait un bras secourable tandis que lui-même se trouvait encore sur la voie, désorienté par la lumière et le bruit. Il tenait dans sa main le cadavre du pigeon, dont les ailes pendaient tristement vers le bas.

« Oh, mon Dieu », répéta-t-il dans un souffle, et il se sentit soudain nauséux. Le risque de contamination lui revint à l'esprit. Il n'avait même pas osé embrasser Elisa. Il dut s'appuyer à deux mains contre le mur du kiosque. Il gardait bien le vague souvenir d'un éclair de flash, mais il avait cru que l'un des pompiers photographiait les lieux.

Onerva n'avait pas osé tabler sur la certitude de pouvoir alerter le conducteur de la prochaine rame – il aurait aussi bien pu s'agir d'une rame rentrant au dépôt, filant à toute vitesse sans s'arrêter. Elle avait actionné le signal d'alarme sur le mur de la station. L'alimentation électrique des rails avait été coupée dans le secteur. Le trafic ayant été interrompu à un endroit, il avait fallu le suspendre entièrement par la suite.

À l'extérieur, autour de la gare, une véritable forêt de gyrophares avaient lancé des éclairs bleus dans la pénombre du soir. Deux ambulances, un véhicule d'intervention, le camion du chef des pompiers, deux voitures de police. La patrouille du district du centre-ville avait adressé à la direction un procès-verbal de fait divers.

Harjunpää ne savait pas encore s'il s'était rendu coupable d'un délit. Il ne connaissait pas très bien la législation dans ce domaine, mais on pourrait certainement dénicher une « perturbation de trafic ferroviaire » dans le code pénal.

Au bruit de la motrice et à la stridulation des rails, il comprit que son train venait juste de partir – le prochain ne passerait que dans une bonne demi-heure – et il se demanda pendant un instant s'il n'allait pas rentrer à la maison, se mettre au lit et rabattre la couette sur sa tête. Il n'avait que trop idée de ce qui l'attendait à Pasila : « Alors, comment va Timothée Timotunnel ? », « Depuis quand est-on censé enquêter sur les causes de décès des animaux ? », « Tu as tellement fourré ta colombe que tu lui as coupé le sifflet ? ».

« Oh, mon Dieu », soupira-t-il pour la troisième fois, en se traînant d'un pas accablé vers son vélo.

Et, bien entendu, le verre du phare avant avait volé en éclats quand il avait laissé tomber la bicyclette par terre.

ATTAQUE SURPRISE

Mikko arpentait nerveusement le quai de la station de métro de Hakaniemi, mais le crissement des rails ne se faisait pas encore entendre, ni même le faible bourdonnement qui le précédait ; d'après le tableau d'affichage, il restait encore une minute avant l'arrivée de la rame. Plusieurs réflexions occupaient son esprit. Elles se chevauchaient : lorsque l'une passait à l'arrière-plan, une autre surgissait avec d'autant plus de vigueur. Le départ de Sanna avait fait naître en lui une mélancolie insoupçonnée. Elle avait déménagé ses biens avec l'aide d'une poignée de copains. Il aimait la solitude et le silence, mais il lui semblait maintenant en avoir en quantité excessive.

Il songeait aussi à Matti, qui allait venir prendre sa place, et se demandait comment ils s'entendraient tous les deux. Depuis le divorce, son fils avait cherché à l'éviter, peut-être parce qu'il avait choisi d'héberger Sanna. Matti n'était encore qu'un enfant, à peine entré dans l'adolescence. De fil en aiguille, ses pensées l'amènèrent à réfléchir à l'amour maternel. De l'avis général, il n'y avait pas d'attachement plus grand et plus noble, c'était un sentiment proche du sacré. Quel mensonge ! Au nom de cet amour, on commettait toutes sortes d'ignominies, on massacrait l'esprit et l'âme d'adultes en devenir, on les poussait à chercher refuge dans la boisson et la drogue jusqu'à ce qu'ils finissent en hôpital psychiatrique ou se donnent la mort.

Le plus grand amour était en réalité celui d'un enfant. Cet amour absolvait les pires monstres, supportait les coups, les humiliations, les abus. Tout enfant se devait d'aimer ses parents, il parvenait ainsi à se donner l'illusion qu'ils étaient bons, à se sentir en sécurité avec eux, à se croire aimé en retour. L'amour d'un enfant était incommensurable. Un enfant pouvait aimer au péril de sa vie.

Passant du coq à l'âne, Mikko se demanda où trouver une camionnette pour le déménagement de Matti. Il ne possédait pas de carte de crédit. Sans cela, aucune agence de location n'accepterait de lui prêter un véhicule. Kari Häyrinen se souviendrait-il de lui ? Leur dernière rencontre datait d'au moins un an et, bien qu'ils eussent été de grands amis, elle avait eu lieu par hasard. Kari était reparti ce jour-là dans une camionnette bleue. Avait-il gardé son numéro quelque part ? Bon, c'était un peu gênant de ne contacter un vieux copain qu'en cas de besoin, mais il aurait été illusoire d'espérer un coup de main de ses collègues de la poste, il le savait par expérience. Comment

Sanna s'était-elle débrouillée ?

Il perçut un grondement à peine perceptible, annonciateur de l'arrivée imminente de la rame. La lumière se refléta sur le mur, là où le tunnel faisait une légère courbe, puis illumina les rails – il trouvait ça très beau, on aurait dit que du feu courait sur toute leur longueur. Les phares apparurent, grossissant sans cesse, puis l'avant de la motrice émergea du tunnel et la rame commença à ralentir, lâchant un bruit rythmé qui allait decrescendo : « Piouou-piouou... »

Il n'eut pas conscience de ce qui se passa. Il sentit seulement une violente poussée dans son dos, une bourrade pareille à celle que l'on devait ressentir en se faisant tacler durant un match de hockey. Il se retrouva penché en avant, au-dessus du vide, battant frénétiquement l'air avec ses bras. Sa serviette vola au loin. Il perdit l'équilibre et bascula. Deux pensées eurent le temps de traverser son esprit : « Est-ce ainsi que tout va se terminer ? » Et : « Il ne faut pas tomber, il faut rester debout ! »

Un grincement métallique épouvantable envahit la station quand le conducteur tenta un freinage désespéré.

UN SAC DE NŒUDS

Un brouhaha considérable s'échappait du bureau de Mäki lorsque Harjunpää arriva enfin à Pasila. La voix de Piipponen dominait celle des autres, il essayait manifestement de faire valoir son point de vue : « ... la laisser comme ça sans aller fouiller là-dessous serait stupide.

— N'oublie pas que le réseau fait plus de deux cents kilomètres. Avec quels effectifs pourrait-on prétendre l'explorer de fond en comble ?

— On n'a qu'à rassembler un groupe de volontaires. Comme on regroupait les équipes dans le temps pour le porte-à-porte.

— L'autre problème, c'est qu'une grande partie des installations est classée top secret, intervint Onerva. Elles appartiennent soit à l'armée, soit à l'administration. De toute façon, il faudrait des guides de la Géotechnique pour nous accompagner. Or, d'après la conversation que je viens d'avoir avec eux au téléphone, ils n'ont personne à nous proposer au pied levé. »

Harjunpää comprit que la discussion portait sur le réseau souterrain de Helsinki. Il était clair aussi que Bipip voyait là une excellente occasion de faire des heures supplémentaires quasi illimitées. Quant à lui, il était soulagé. Ç'avait été a priori un pur hasard que Rantanen, le patron des Homicides, se soit trouvé dans le couloir avec les deux journaux du soir à la main au moment de son arrivée.

« Timo, l'avait-il interpellé, tu étais vraiment obligé d'y aller ?

— Oui. La femme qu'on recherchait s'était enfuie dans le tunnel.

— Exact, Onerva m'en a touché deux mots », avait-il ajouté. Sa voix n'avait contenu aucune forme de désapprobation ni de raillerie sous-jacente. Tous ceux qui travaillaient aux Homicides savaient que l'on pouvait être confronté à tout moment aux situations les plus invraisemblables. « Je vais contacter la direction. Ne te fais pas de mouron, ça n'aura pas de conséquences fâcheuses.

— Merci ».

« C'est quoi cette histoire de clés ? demanda Mäki en saluant Harjunpää d'un hochement de tête. – Tu as eu droit aux gros titres, apparemment.

— On dirait, oui.

— La seule retombée négative, c'est que les médias se sont de nouveau emballés sur la rumeur du tueur en série.

— Désolé...

— Ce n'est pas grave. Bon, pour en revenir à ces clés ?

— Ça remonte à sept ans déjà. Un des agents de sécurité a perdu un trousseau contenant le passe de tout le réseau. Celui-ci est vraisemblablement tombé dans la neige au cours d'une échauffourée et a fini dans la mer après le passage du camion de déneigement.

— Ils n'ont rien remarqué de spécial par la suite ?

— Non. Mais il y a plusieurs centaines de portes. On en trouve même le long des rues, dans les façades des immeubles. Il a été impossible de changer le code de chacune.

— Et le système d'alarme ?

— Il couvre tous les accès. Ils sont en train de le rénover. Certaines portes sont restées parfois des années sans être utilisées. Elles ont été attaquées par la rouille et je ne sais quoi d'autre. Alors, en fin de compte, seule une partie du système d'alarme est vraiment opérationnelle.

— On a fait passer le chien ? demanda Harjunpää, s'adressant plus particulièrement à Piipponen qui avait promis de s'en occuper à la première heure ce matin.

— Oui, répondit-il sur un ton bref, sans lever les yeux de ses mains ; de petites taches rouges apparurent sur ses pommettes. Mais il n'a pas retrouvé sa trace. Il n'a fait que tourner là où vous étiez passés, toi et les pompiers.

— Et le labo ?

— Chou blanc chez eux aussi. Mais dans le béret ils ont quand même récupéré deux ou trois cheveux qui risquent de causer.

— Bon, alors tout ce cirque n'était pas complètement inutile », dit Harjunpää.

Il s'interrompt, avec l'impression qu'on venait de lui souffler une idée.

Je pose mon manteau et je reviens tout de suite... »

Il sortit et dépassa son bureau d'une vingtaine de mètres. Il poussa du bout des doigts la porte entrebâillée de celui de Piipponen, l'ouvrit sans bruit. L'appareil photo trônait sur un coin de la table. C'était un de ces nouveaux engins, légers et faciles d'emploi, qui se chargent de l'intégralité de la prise de vue à l'exception du cadrage. Il appuya sur le commutateur de façon à placer le signe vert face à la lettre L et regarda le minuscule écran de contrôle situé de l'autre côté du viseur. D'après celui-ci, l'appareil ne contenait pas de pellicule. Ses yeux se rétrécirent jusqu'à devenir deux fentes étroites, même s'il admit que d'autres possibilités étaient envisageables.

Il alla déposer sa besace et son manteau dans son bureau. Au moment où il repartait vers celui de Mäki, Rummukainen, du centre-ville, déboucha de l'angle du couloir, la ceinture cliquetant doucement. Il tenait à la main deux ou trois vidéocassettes et un bloc-

notes sur lequel figuraient plusieurs lignes serrées tracées d'une écriture méticuleuse.

« Lope, culé et t-a-i-n. Alors, comment va notre star ?

— Laisse tomber... Et toi-même ?

— Moi ? Je crois que je vais pouvoir apporter de la lumière sur vos affaires obscures.

— Le métro ?

— Yes. Mon coéquipier est assis là-bas dans le bureau des pleurs avec un gars. Mikko Matias Moisio. Ce nom te dit quelque chose ?

— L'écrivain ?

— Dans le mille. Ce matin, il a failli en avoir terminé avec les bouquins. On l'a poussé sous le métro, à Hakaniemi.

— Et il s'en est sorti ? demanda Harjunpää d'une voix rendue rauque par l'incrédulité.

— Zob, on n'aurait quand même pas ramené un macchabée ici ! Pas une égratignure. Et tu sais pourquoi ? Il ne s'est pas vautré par terre. Il n'a même pas essayé de se cramponner au quai. Il s'est donné de l'élan et a sauté de l'autre côté des rails, au-delà de la tranchée d'alimentation et du câble de pilotage automatique. Là, il y avait un renforcement assez grand pour permettre à un maigrichon de s'y caser tant bien que mal. Mais le type est sacrément chamboulé, tu t'en doutes bien. »

Troublé, Harjunpää se frotta la nuque. Une chose au moins était sûre, désormais. Ils avaient bien deux homicides sur les bras. Plus une tentative, à présent.

« Et l'agresseur ? parvint-il à articuler.

— Dans la pagaille, il a réussi à filer. Mais on a son signalement, donné par cinq témoins différents, et on l'a en vedette sur ces vidéos.

— Une vieille femme aux cheveux argentés ?

— Absolument pas. Un homme d'âge mûr.

— Un homme... ?

— Oui. Le contraire d'une femme.

— Et nous qui avons tout le temps cherché une femme ! » souffla Harjunpää. De plus en plus décontenancé, il se disait qu'une pièce du puzzle leur échappait décidément dans cette affaire.

« Ça arrive à tout le monde de cafouiller. Le problème, c'est qu'on finit par se retrouver avec un vrai sac de nœuds sur les bras.

— Je vais entendre tout de suite ce Moisio. Je fais juste un saut pour informer les autres.

— Encore un détail, Timo. Le troisième nom, là. Une femme. C'est elle qui nous a décrit ce type avec le plus de précision. On n'a pas envoyé la Police scientifique sur place parce qu'un millier de pékins avaient déjà piétiné le secteur et qu'il fallait faire redémarrer le trafic, mais sur la troisième page tu verras un rapport détaillé sur le

déroulement des faits et même un relevé topographique de l'endroit. On a pris les photos nous-mêmes. La pelloche est au labo.

— Merci pour tout. Ça va être qualifié en tentative de meurtre ou d'assassinat. »

Rummukainen repartit dans un léger grincement de rangers et fit signe de le suivre à son coéquipier qui patientait dans le hall. Harjunpää se rua dans le bureau de Mäki et lâcha depuis la porte :

« Une nouvelle affaire dans le métro. Mais la victime a pris assez d'élan pour atterrir de l'autre côté des rails et n'a même pas une égratignure. Et devinez quoi ?

— C'est encore la vieille qui a fait le coup ?

— Non, pas du tout. Un homme d'âge mûr.

— Bordel de merde... Ils seraient deux ?

— Bipbip, si tu allais visionner ces vidéos et nous faire des tirages papier de la tronche du type ? Onerva, contacte au plus vite ces témoins, essaie de voir s'ils peuvent apporter des réponses plus précises et convoque-les. Moi, je m'occupe tout de suite de ce Moisio.

— Pas Mikko Matias, quand même ?

— En personne !

— On va avoir tous les médias sur le dos. Essaie de le convaincre de ne pas rameuter la presse tout de suite.

— Je ferai mon possible. »

Mikko Matias Moisio était un homme malingre à la mine pensive et triste. Quand ils se serrèrent la main, Harjunpää sentit combien il tremblait. Dire que l'écrivain présentait un aspect miteux aurait peut-être été exagéré. Il ressemblait plutôt à une personne traversant une mauvaise passe ou ne sachant pas soigner son apparence. Mais un détail attirait l'attention : son regard, à la fois doux et aux aguets.

« Ça a dû être un sacré choc. Je peux vous donner une carte de la permanence de l'Aide aux victimes d'agression. Ils seront en mesure de vous fournir l'assistance appropriée.

— J'arriverai à m'en sortir, je pense... Certains mauvais souvenirs ont refait surface, c'est tout.

— Je comprends », dit Harjunpää, laissant le silence s'installer assez longtemps pour que son interlocuteur ait le temps d'adopter une position confortable sur la chaise et de parcourir les lieux du regard. « Racontez-moi librement, avec vos propres mots, ce qui s'est passé.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. Je devais prendre le métro de huit heures moins dix. Je me tenais sur le bord du quai, perdu dans mes pensées. Quand j'ai vu les phares de la motrice... Mon Dieu... J'ai... J'ai senti une violente poussée au niveau de mes hanches. Ma serviette a été projetée au loin, j'ai battu l'air avec les bras pendant un instant. J'ai essayé de rétablir mon équilibre. Quand j'ai compris que je n'y arriverais pas, j'ai pris de l'élan. J'ai réussi à franchir les rails, et

j'ai évité de me retrouver réduit en bouillie.

— Vous avez vu de qui il s'agissait ?

— Non, je n'ai remarqué personne qui aurait rôdé près de moi juste avant. Mais, d'après vos collègues, plusieurs témoins de bonne foi auraient assisté à la scène. Alors qu'hier...

— Oui ?

— Il peut s'agir d'autre chose, et je peux me tromper, bien sûr... Mais hier, pendant toute la journée, j'ai eu la forte impression que quelqu'un m'observait ou me suivait. Et je peux vous assurer que je n'ai rien d'un paranoïaque... »

Une sonnerie retentit dans la poche de Moisio. Harjunpää n'avait pas pensé à lui demander d'éteindre son portable ; ceux-ci ruinaient le bon déroulement des auditions.

L'écrivain sortit son téléphone et regarda l'écran digital. Le numéro de son correspondant parut l'intriguer.

« Moisio... Ah, Matti ! C'est papa. Alors tu l'as eu... »

Les mots se précipitaient hors de sa bouche.

« Je te rappelle tout à l'heure », bafouilla-t-il. Puis quelque chose se brisa en lui et il fondit en larmes. Des sanglots spasmodiques et déchirants. Harjunpää comprit qu'il ne pleurait pas uniquement à cause du traumatisme qu'il venait de subir. De nombreuses souffrances étaient restées inexprimées jusque-là chez cet homme de mots.

« Je vais vous chercher une des cartes dont je vous parlais », dit-il. Il se leva et sortit de la pièce pour se rendre en fait aux toilettes, où il prit une liasse de serviettes en papier et un gobelet d'eau.

Les cartes de la permanence de l'Aide aux victimes d'agression dormaient dans le tiroir de son bureau.

Aucune réunion formelle n'avait été décidée. Tout le monde s'était simplement entassé petit à petit dans le bureau de Harjunpää après que celui-ci eut reconduit Moisis. À tour de rôle, chacun avait lu sa déposition et poussé un soupir de déception.

« Il ne l'a pas vu de ses propres yeux. L'autre est arrivé dans son dos. Il a même pris soin d'ajouter qu'il n'avait remarqué personne qui l'aurait suivi ou épié un peu plus tôt dans la journée.

— Qu'est-ce qui pue dans cette affaire ? On est en train de se faire enfilier par un fantôme ou quoi ?

— Il me paraît impossible que nous soyons confrontés simultanément à deux détraqués qui s'amuseraient à pousser des gens sous le métro.

— À moins qu'ils n'appartiennent à un même groupe de barjos », suggéra Piipponen.

Onerva avait une chose importante à dire, Harjunpää la connaissait trop bien pour ne pas s'en rendre compte. Mais quelqu'un arrivait toujours à prendre la parole avant elle.

« Et comment expliquer les cadavres de pigeons dans le tunnel, bon sang ? J'espère qu'il ne s'agit pas d'une secte satanique !

— Ceux-là sont jeunes, en règle générale. Et rien dans la tenue vestimentaire de nos suspects ne laisse supposer qu'on a affaire à des gothiques ou à des individus de cet acabit. Mais ça vaut peut-être le coup de se pencher là-dessus.

— Un type de la société de surveillance vient d'appeler. Koskinen. Presque tous les agents de sécurité connaissent la vieille, mais elle n'a jamais causé assez de trouble pour qu'ils l'obligent à vider les lieux ou contrôlent son identité. La Sorcière de Pâques, qu'ils l'appellent.

— On va quand même diffuser le signalement de nos deux suspects à tous les agents de sécurité pour voir ce qui en ressort.

— Hé, écoutez-moi ! s'écria enfin Onerva. Timo... Rummukainen t'a dit qu'un des témoins, une femme, avait fourni une déposition très détaillée. Il n'a pas menti. Mais, avant d'aller plus loin, peux-tu prendre une feuille et dresser en quelques lignes le signalement de l'homme que nous avons réanimé ?

— Pourquoi ?

— Fais ce que je te dis, tu comprendras.

— O.K. », lâcha Harjunpää. Il savait qu'Onerva ne lui aurait pas demandé cela sans raison valable. Il tira une feuille du bac de

l'imprimante, s'empara d'un crayon, mais dut se concentrer un moment. La situation avait été si critique que son attention s'était focalisée sur l'essentiel : comment sauver cet homme. Malgré tout, son œil de policier n'avait cessé de fonctionner pendant tout ce temps, et il finit par tracer quelques notes succinctes sur la feuille.

« Taille : un peu moins d'un mètre quatre-vingts ; plutôt osseux, lut-il. Une casquette à carreaux gris, modèle grand-père. Un blouson imperméable dans les tons bruns. Un pantalon droit gris foncé. Aux pieds, des vieilles baskets, marron me semble-t-il, qui tranchaient un peu avec le reste.

— Autre chose ?

— Eh bien... Une prothèse dentaire, mais personne n'aurait pu le deviner à première vue. Et puis... des lunettes. Plutôt larges, aux montures épaisses... Hé ! Dans sa dépo, Moisio a précisé qu'il avait quand même remarqué un type dans la foule ! Il lui avait rappelé le président Kekkonen, à cause des lunettes !

— Tu commences à piger ?

— Oui. Bon sang... En plus, le comportement halluciné de notre type collerait bien avec ces agressions !

— Un instant, l'interrompt Mäki. Est-ce qu'on pourrait aussi éclairer notre lanterne ?

— Bien sûr », répliqua Onerva. Un sourire suscité par la joie de savoir ce que d'autres ignoraient brillait dans ses yeux. « La description de Timo correspond en tout point au signallement donné à Rummukainen par l'un des témoins.

— Nom d'un chien ! J'espère que vous avez noté les coordonnées de ce type !

— Vu le contexte, ça ne nous a même pas effleurés. Mais il a été transporté à l'hôpital.

— Qu'on appelle tout de suite les pompiers pour savoir où il a été conduit.

— Ils ont sûrement ses coordonnées, là-bas. »

Dans le bureau, le changement d'atmosphère était palpable. Un des occupants remua avec une impatience mal contenue, un autre se frotta les mains. Une grimace de satisfaction flotta sur toutes les bouches.

« Mais comment expliquer la vieille alors ?

— On y réfléchira après. On va d'abord essayer d'y voir plus clair en ce qui concerne le type.

— Et si c'était un travelo ! intervint Piipponen. Vous vous souvenez de ce film où une tantouse tue des femmes pour se coudre une robe avec leurs peaux ?

— *Le Silence des agneaux*, laissa tomber Onerva. Ce genre de truc, c'est de la foutaise. Les travestis sont incapables de commettre des actes violents. Pour la plupart d'entre eux, cette déviance est un secret

honteux. Comme l'homosexualité jadis. »

Il y eut un silence. Puis Harjunpää se leva et pointa un doigt vers Onerva.

« Ses cheveux. Comment étaient-ils ?

— Tu lui faisais du bouche-à-bouche. Je ne pouvais pas les voir.

— Il les avait ramenés en chignon sous sa casquette. Ils se terminaient en queue de cheval et ils étaient gris !

— Une fois défaits, ils lui arrivaient aussi bas que ceux de la vieille ?

— À coup sûr ! Et quand je lui ai enlevé son dentier... La vieille avait le même style de menton en galoche, quand j'y repense !

— Merde alors ! On est les enfants cachés de Sherlock Holmes ! » s'écria Piipponen avec le plus grand sérieux. Il n'était jamais à la traîne pour plaisanter ; il avait rédigé un jour un projet farfelu d'acquisition de bateau pour enquêter avec plus d'efficacité sur les causes d'incendie. Un dossier si bien ficelé que la proposition avait été acceptée par la direction de la Police judiciaire elle-même. Il pouvait aussi lui arriver de placer des pétards sous la lunette des W.-C. de façon qu'ils explosent dès qu'on posait ses fesses sur celle-ci.

Mais en cet instant il avait l'air si radieux que tout le monde éclata d'un rire libérateur.

Seul Harjunpää cessa rapidement de glousser. Son visage pâlit, ses sourcils s'arquèrent. Avec des gestes mesurés, il s'empara d'une paire de pincettes dans son pot à crayons, contourna la table et se dirigea vers le portemanteau à côté du placard en tôle, près de la porte.

« Hé, quelle mouche t'a piqué ? »

Il ne répondit pas. Peut-être n'entendit-il même pas la question. Le cœur battant, il fixait son gilet d'identification, accroché au portemanteau. Il venait de se rappeler où il l'avait porté la dernière fois. Il ouvrit la fermeture Éclair de la poche poitrine et l'entrebâilla avec précaution. On aurait dit qu'il se trouvait devant un nichoir et craignait que son occupant n'en surgisse pour lui sauter à la figure. Il introduisit lentement les pincettes.

« Regardez, dit-il en se tournant vers les autres. Il venait de ressortir un bout de papier grossièrement replié, qu'il leur présenta.

— L'autre jour, à Hakaniemi, j'ai accepté de prendre ce tract à la vieille pour qu'elle me lâche la grappe. J'ai eu la tête pas mal occupée depuis, je l'avais complètement oublié...

— Elle t'a donné ce tract. Et alors ?

— Il s'y trouve forcément les empreintes digitales de deux personnes. Les miennes et...

— Les siennes !

— Exactement.

— Nom de Dieu ! »

Harjunpää posa le papier sur la table, prenant garde à ne pas y laisser de nouvelles empreintes qui auraient pu brouiller les anciennes. Il le déplia en le trifouillant avec les pincettes et l'extrémité arrondie d'un crayon.

« LA VÉRITÉ ARRIVE ! » proclamait le tract. « Repentez-vous : renoncez à la convoitise et à la luxure ! Ea lesum cum sabateum ! Pica pica setilius omni vibera berus ! Custorae carboratum idiopatis. »

« Qu'est-ce que c'est que cette langue de mes deux ?

— De l'espéranto ?

— Du latin, je dirais.

— *Pica pica*, lut Harjunpää à voix haute. Quand j'étais gosse, j'étais mordu d'ornithologie. Je vous parie une semaine de congé que *pica pica* signifie pie en latin.

— Que viendrait faire une pie ici ?

— Ce texte a été écrit par un taré.

— Je me rappelle moi aussi d'un truc appris en sciences nat, intervint Onerva. *Vibera berus*, c'est une vipère.

— Une vipère ?

— Oui. C'est ce que nous avons devant nous. »

50

EXPIATION

« *Vascea cantrum esfobi* », marmonnait-il sur le ton d'une litanie. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi le sacrifice de ce matin avait échoué. Il avait l'épouvantable impression sa poitrine lui semblait comprimée entre deux énormes blocs de glace – que la Tellurienne lui avait retiré ses faveurs, avait l'intention de le priver de son amour et de le frapper de son courroux. Malheur à celui qui subissait cela ! Il pourrait s'estimer heureux s'il ressortait de cet abandon sans se donner la mort. Un séjour en hôpital psychiatrique l'attendait, au minimum. Il était bien placé pour le savoir.

Il entrouvrit la bâche de la porte de son antre, tendit son cou dans la lumière blafarde filtrant d'en haut et prêta l'oreille. Un silence de mauvais augure emplissait les lieux. Aucun apôtre rouge n'émettait le moindre signal. Pas de message de la Tellurienne. Le grincement des rails, si agréable à ses oreilles, ne se faisait même pas entendre.

Il traversa en deux enjambées le palier grillagé et s'immobilisa devant l'ouverture opposée. Il sortit de sa poche la petite lampe ne diffusant qu'un rai effilé de lumière et entra dans la pièce. Elle semblait vide, à l'exception du tuyau suspendu au plafond et des deux tronçons de rail, mais ce n'était pas tout à fait vrai. Le sol était jonché d'un fatras de débris, dans les coins plus spécifiquement. Morceaux de carton, éclats de bois. Il en ramassa assez pour former une pyramide minuscule, guère plus grosse que deux poings réunis. Car malgré sa certitude qu'il n'y eût personne dehors, au sommet du mont des Maléfices, il restait toujours la possibilité qu'un tagueur rôde dans le coin, et il ne tenait pas à ce que l'odeur de la fumée éveille des soupçons.

Il s'accroupit près de son bûcher miniature, sortit des allumettes de sa poche et y bouta le feu. Les flammes frêles et basses ne dépassaient pas cinq centimètres de hauteur, mais cela lui suffisait. Il prit l'épingle piquée au revers de son veston, une des neuf épingles alignées sur le côté de sa table de chevet. Il ferma les yeux et pria à neuf reprises :

« *Ea lesum cum sabateum, Mamollae non vihcum !* »

À l'issue de la neuvième incantation, il planta l'épingle dans le dos de sa main gauche, puis dans les jointures de ses doigts, sans hâte, prenant tout son temps pour laisser la souffrance s'installer. Il ne recourait pas à ses pouvoirs, il permettait à la douleur de se manifester, au sang de couler. Il ouvrit les yeux. Parsemé de plaies aux bords enflés, saignant en abondance, le dos de sa main ressemblait à

de la viande hachée. Il plia ses doigts de façon à former un poing lâche, l'index pointant vers le bas. Le sang suivit ce chemin jusqu'à l'extrémité de la dernière phalange, d'où il se mit à goutter dans les flammes. L'odeur ne lui était pas inconnue. Il avait déjà dû expier son incompétence dans le passé. C'était une odeur de brûlé si particulière qu'on ne pouvait la décrire, encore moins la comparer à une autre.

Il demeura accroupi près de dix minutes, jusqu'à ce que plus aucune parcelle de carton ne rougeoie. Il se leva alors, frappa à trois reprises le tas de cendres d'un pied puis de l'autre, revint sur le palier grillagé et essuya soigneusement ses semelles. Il écarta la bâche et entra chez lui, dans la lumière crépusculaire de sa lampe tempête. Il avança jusqu'au mur du fond, à côté de sa couche, s'agenouilla, les mains levées en position de prière, et contempla le poster représentant une galaxie lointaine ou le big bang originel.

« *Sublimator surmontilos, picea exelsa cum narilarum* », murmura-t-il. Il répéta sa prière plusieurs fois, y mettant autant de concentration et de ferveur que possible. Mais non. Rien ne se produisait. La Tellurienne ne daignait toujours pas abaisser son regard sur lui, ne lui accordait pas sa bienveillance miséricordieuse. Il avait tellement cafouillé que plusieurs voyageurs l'avaient aperçu, avaient assisté à l'acte auquel il s'était livré. La déesse l'estimait-elle indigne de continuer à la servir ? Des hérétiques étaient peut-être à ses trousses désormais, des policiers. Son arrestation pouvait compromettre la mission qui lui avait été confiée.

« *Sublimator surmontile !* » implora-t-il en gémissant. Sa cage thoracique semblait toujours comprimée entre deux blocs de glace. Il abaissa ses mains avec humilité, les pressa contre ses genoux et se mit à réfléchir. Mais il n'eut pas à réfléchir longtemps. Il savait fort bien ce qui l'attendait. Il lui fallait connaître la peur de mourir – braver la mort. C'était la plus grande preuve d'amour qu'il puisse offrir à la Tellurienne, surtout en ce moment. S'il n'était plus en grâce, il n'aurait pas la moindre chance de se fondre en elle et de vivre dans sa magnanimité jusqu'à la fin des temps. Il subirait le même sort que tous les hérétiques : pourrir, dévoré par les vers nécrophages.

De sa bouche s'échappa un sanglot – ou peut-être prit-il une inspiration trop vive. Depuis toutes ces années, son incompétence n'avait provoqué qu'à deux reprises un tel courroux de la Tellurienne qu'il lui avait fallu affronter la mort pour expier. Il avait chaque fois accompli sa pénitence debout, en pleine nuit, au milieu de la voie ferrée principale, attendant l'arrivée de l'express du Nord. Il ne s'était jeté sur le côté qu'au dernier moment. Ces expériences pouvaient être comparées à de la terreur pure : le grondement du train en approche, le coup strident de l'avertisseur de détresse qui déchirait les tympan, le tremblement du sol, l'avant de la locomotive, ses phares grossissant

à une vitesse phénoménale. La seconde fois, il s'en était fallu de si peu que le train avait arraché une manche de son manteau. Mais la Tellurienne s'était montrée par la suite particulièrement bienveillante envers lui.

« *Ea lesum cum sabateum* », conclut-il. Toute ferveur dévote avait maintenant déserté sa voix. Ç'aurait pu être celle d'un individu faisant face à un peloton d'exécution, résigné à son sort. Il savait comment expier cette fois-ci. Il se redressa, enroula un chiffon autour de sa main pour ne pas répandre son sang partout et attrapa derrière les piles de livres un sac à dos noir très ordinaire, comme des dizaines de personnes en portaient tous les jours. À en juger par le tremblement de son avant-bras, celui-ci devait être assez lourd. Il en défit les cordons. À l'intérieur, neuf boîtes en carton étaient disposées de façon à laisser de la place pour en caler une dixième. Il entrebâilla le couvercle de l'une d'elles, en sachant fort bien ce qu'elle contenait : des vis, des clous, des écrous rouillés, tout un tas de petits objets pointus et tranchants amassés au cours de ses expéditions nocturnes dans les gares de triage.

Il se redressa, s'approcha de la caisse qui lui servait de table de chevet et la fit basculer sur le côté. En dessous se trouvait le réveil volé. À côté de celui-ci, la dixième boîte en carton. Deux fils, bleu et jaune, sortaient du réveil et se faufilaient sous le couvercle de la boîte comme des garnements rentrant chez eux en catimini. Les bâtons de dynamite se cachaient là-dedans. Ils n'étaient pas tels qu'on les représentait dans les bandes dessinées ou au cinéma. Ils ressemblaient plutôt à des saucisses. Leur surface était poisseuse, huilée. Quand il y avait enfoncé le détonateur – un cylindre de métal brillant de la taille du petit doigt connecté aux fils –, il avait eu la sensation de planter quelque chose dans de la pâte d'amandes : la matière était légèrement récalcitrante mais finissait par céder.

Il prit la boîte dans sa main gauche, d'où le sang suintait à travers le chiffon, le réveil dans la droite, et s'approcha du sac à dos. Il glissa la première dans l'espace prévu à cet effet, posa le réveil sur le dessus, s'assit par terre en position du lotus et chercha pendant un moment la meilleure posture pour ses fesses osseuses. Il installa le sac entre ses jambes et l'entoura comme une mère protectrice. Une rangée de perles de sueur apparut sur sa lèvre supérieure. Sa bouche était aussi sèche que s'il n'avait pas bu une goutte depuis une semaine.

Il reprit le réveil dans sa main et examina d'abord le cadran dénudé. Le fil était fixé à la grande aiguille, arrêtée à cinq minutes de la vis de contact. Il retourna l'engin. Le logement de la pile était ouvert. Cette dernière n'était enfoncée qu'à demi, afin de ne pas délivrer de courant. Il eut une légère hésitation, puis passa sa langue sur les lèvres avec détermination : il avait fait plusieurs tests avec sa

lampe frontale.

Elle ne s'était jamais allumée quand il avait mis la pile en place, seulement quand l'aiguille avait touché la vis.

Et s'il avait commis une erreur ? Le sac à dos allait peut-être exploser malgré toutes ses précautions. Était-ce cette peur que la Tellurienne voulait le voir affronter ? Lui fallait-il aller encore plus loin : mettre la pile en place et attendre qu'il ne reste plus qu'une minute avant l'explosion ?

« *Ea lesum cum sabateum* », prononça-t-il d'une voix tremblante. La Tellurienne venait de lui répondre. Pour obtenir le pardon, seule la seconde possibilité était envisageable. Il prit une profonde inspiration, emprisonna l'air dans ses poumons, serra ses paupières et appuya sur la pile. Elle s'inséra dans son logement avec un déclic et le doux chuintement du réveil se fit entendre. Rien d'autre.

Il tourna de nouveau le cadran face à lui. Oui : l'aiguille des secondes avançait en trotinant. Celle des minutes aussi, de manière presque imperceptible, glissant régulièrement. Quatre minutes. Une éternité.

Une pensée revenait sans arrêt : si jamais... Les boîtes de clous le réduiraient en charpie. Tout son antre s'effondrerait peut-être si complètement qu'on ne devinerait jamais qu'il avait existé. Il vivait depuis sept ans là-dedans et personne n'y avait mis les pieds une seule fois, pas même un agent de sécurité. Mais, tout bien réfléchi, serait-ce une triste fin ? Comment savoir si cette éventualité – son propre sacrifice – ne serait pas le détonateur d'une série d'événements qui mènerait au nouveau big bang ?

« *Ea lesum cum sabateum* », répéta-t-il d'une voix rauque à présent. Sa chemise trempée de sueur lui collait à la peau. Il aurait donné n'importe quoi pour boire une gorgée d'eau, mais n'osait tendre la main vers la bouteille. À tout instant, il devait être prêt à bloquer l'aiguille des minutes.

Il reçut alors un nouvel ordre de la Tellurienne : il devait laisser le réveil fonctionner jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une demi-minute avant l'explosion ! Ses joues se mirent à trembloter. Il faillit laisser échapper l'engin. Chaque seconde durait maintenant autant que la totalité des quatre minutes précédentes. Mais il résista assez longtemps pour pouvoir compter :

« Six. Cinq. Quatre. Trois. Deux... »

51

ON PROGRESSE

Harjunpää tourna le volant à gauche d'un coup sec et traversa en trombe le parking de la Porte de Lea. Après la haie, il serra encore plus étroitement à gauche, puis braqua à droite toute et se retrouva sur le trottoir, le capot à deux mètres des larges portes à double battant du garage de l'hôtel de police. Un radar ou un œil électronique mystérieux qu'il avait du mal à se représenter étudiait le Transporter depuis sa cache, reçut le signal adéquat et reconnut le véhicule. Les portes s'ébranlèrent et s'ouvrirent lentement.

Il entra et se gara en marche arrière à l'emplacement réservé aux Homicides. Son humeur était partagée, à l'image d'un ciel parsemé de nuages. Il était à la fois content, enthousiaste même, que la Police scientifique ait accepté de traiter en urgence leur cas d'empreintes digitales, court-circuitant ainsi les files d'attente. Mais il fallait admettre qu'ils avaient un argument de poids : si hallucinant que cela pût paraître dans leur pays, ils étaient aux trousses d'un tueur en série. Dieu seul savait quand la prochaine victime se ferait pousser sous une rame de métro.

Il était encore plus heureux d'avoir pu assister au traitement à la ninhydrine du tract qu'il avait apporté. Et surtout, d'avoir constaté que les empreintes digitales étaient apparues avec netteté et en si grand nombre qu'il ne pouvait en aucune façon s'agir uniquement des siennes.

Mais il était incapable de définir avec exactitude l'autre partie de son état d'esprit. Il ne se sentait pas vieux, et ne l'était pas encore, d'ailleurs. Et pourtant, une crainte floue le tourmentait. La sensation que le train en route pour le futur et ses mystères était parti tandis que lui était resté sur le quai. Ce sentiment s'était éveillé quand on avait pris ses empreintes pour les différencier des autres. À Pasila, les gardiens s'occupaient depuis des années de l'enregistrement des mis en cause. Les enquêteurs n'avaient plus rien à voir avec cette procédure, ils se contentaient d'expédier leurs demandes par envois groupés. Ce matin, il n'avait absolument pas été question de lui barbouiller les doigts avec de l'encre. Il lui avait suffi de poser ses doigts et ses paumes sur une plaque en verre ressemblant à celle d'un photocopieur, en plus petit. L'ordinateur relié à l'appareil avait filmé ses mains, puis l'imprimante avait immédiatement craché une feuille reproduisant ses empreintes.

Les prodiges ne s'étaient pas arrêtés là. Ses empreintes avaient été

entrées dans un logiciel qui les avait comparées avec la totalité de celles répertoriées dans le pays, ainsi qu'avec celles recueillies sur diverses scènes de crime. La même chose serait faite avec les empreintes trouvées sur le tract. Elles seraient filmées et scannées. Si la vieille qui lui avait donné le tract avait déjà eu affaire à la police, la machine allait établir sur-le-champ la corrélation entre les deux jeux d'empreintes et sortir son nom.

Cette même anxiété le rongait dans un autre contexte : devant son outil quotidien, l'ordinateur. À peine avait-il le temps d'assimiler les secrets et les possibilités d'un nouveau programme que celui-ci était remplacé par un autre, encore plus performant, du moins en apparence, et il lui fallait recommencer la ronde des tâtonnements pour apprendre à s'en servir tout seul, aucune formation n'étant jamais dispensé à l'exception d'une séance de présentation du produit.

Il ne voulait pas risquer de perdre du temps en se rendant au mess. Il gagna directement le bureau d'Onerva à grandes enjambées. Piipponen s'y trouvait déjà. Onerva et lui examinaient des sorties d'imprimante étalées sur la table. Une joie impalpable émanait d'eux. Il aurait eu du mal à la définir, mais il en déduisit qu'ils avaient eux aussi fait des progrès de leur côté.

« On a découvert des empreintes magnifiques sur le tract... Santalahti a promis de les enregistrer dès aujourd'hui, même s'il ne peut les affiner avant deux ou trois jours. Autrement dit, avec un peu de pot, on aura dans quelques heures un nom à mettre sur ce type.

— Sans blague ?

— Oui.

— Super ! Bon, viens jeter un coup d'œil sur ça. »

Harjunpää se rapprocha de la table – c'était bien ce qui lui avait semblé : s'y trouvaient étalées une bonne vingtaine de feuilles A4, un visage imprimé sur chacune. Mais il ne s'agissait pas de photos. Une division de la Police scientifique avait élaboré ces portraits avec un logiciel permettant de composer un visage pièce par pièce, selon les indications d'un témoin oculaire. Le nez ou les lèvres, par exemple, pouvaient être remplacés par un autre modèle, jusqu'à ce que le résultat final corresponde à la description donnée par le témoin.

Le regard de Harjunpää erra d'une feuille à l'autre avant de s'arrêter sur la vieille au menton en galoche, peut-être parce que lui-même avait fait de ce visage une ébauche sommaire au crayon. Il contempla ce faciès ridé construit par petits bouts, et la vieille qui lui rendit son regard était à peu de chose près celle de Hakaniemi.

« De tout le panel, c'est exactement celle-là », dit-il sans pouvoir s'empêcher de murmurer, comme s'il craignait de rompre un quelconque sortilège. Puis il laissa son regard progresser sur la rangée de visages. L'avant-dernier, sur la gauche : c'était presque trait pour

trait l'homme qu'ils avaient réanimé avec Onerva dans le hall de l'Agence nationale de presse.

« Comment avez-vous réussi à faire ça ?

— C'est Bipbip qui en a eu l'idée. Cette vieille a été élaborée d'après ton dessin. Mais pour ce qui est de ce binoclard... J'ai rappelé notre témoin-vedette, celle qui avait donné un signalement détaillé à Rummukainen. Elle a accepté de venir au beau milieu de sa journée de travail. On a établi celui-là d'après sa description. J'ai pu l'auditionner par la même occasion.

— Et devine quoi ? lâcha Bipbip.

— Eh bien ?

— Ces portraits ont été diffusés dans tous les endroits possibles et imaginables. Ils ont été placardés aux murs des locaux du personnel dans toutes les permanences, avec une note de service.

— Il... ou eux, comme on veut, n'a pas intérêt à pointer sa tronche.

— Non. Chaque policier aura bientôt ces deux bobines gravées dans le cerveau.

— On a fait de sacrés pas en avant aujourd'hui.

— Pour ne pas dire des enjambées. »

Ils se regardèrent un instant, puis osèrent afficher un franc sourire. C'était comme s'ils venaient de guérir d'une maladie qui les avait mis à plat. Cette jubilation muette dura jusqu'à ce que le portable professionnel de Harjunpää se mette à sonner.

« Homicides, Harjunpää », répondit-il. Après avoir écouté quelques secondes, il pêcha un stylo dans sa poche, retourna un des portraits et se mit à écrire au dos. « Vous pouvez me répéter la fin du numéro de sécurité sociale ? Merci. Vous allez établir un rapport officiel dès que possible ? Encore merci ! »

Il éteignit le portable et le remit dans sa poche.

« Devinez quoi...

— Alors ?

— Notre tante est bel et bien un oncle.

— Qui est-ce ?

— Markus Luukas Paavali Heino(8). Titulaire d'une maîtrise de théologie et professeur d'instruction religieuse. »

52

LE JOUEUR

Piipponen n'était pas un mauvais bougre. Il était même « meilleur » que bon nombre de ses collègues pouvaient le supposer. Il œuvrait activement au sein d'associations caritatives et de divers organismes de bienfaisance – en partie parce qu'il adorait avoir plusieurs casseroles sur le feu et s'occuper de trésorerie. Tenir le rôle de maître de cérémonie à l'occasion de galas ou de banquets n'était pas non plus pour lui déplaire.

Mais c'était sans conteste un sacré magouilleur et un fieffé fumiste. Lui-même en était conscient. S'il avait eu à remplir un formulaire d'évaluation à son propre sujet, il aurait sans hésiter mis une croix dans la case « canaille ». À vrai dire, les moins indulgents auraient coché celle portant la mention « escroc ».

Tout cela avait une explication. Piipponen était le cinquième fils d'un couple de gardiens d'immeuble, et si la vie avait été ingrate, c'était le benjamin des Piipponen qui en avait le plus souffert. Il avait toujours dû se contenter des restes de ses frères, chaussures éculées, vêtements rapiécés et élimés, vélo martyrisé au préalable par quatre chenapans. Quand ses parents avaient eu la possibilité de faire participer leurs enfants à une activité quelconque, ce privilège avait toujours été accordé aux deux aînés. Dans les chamailleries et les luttes pour la supériorité entre frères, il avait toujours eu le dessous.

Mais Petit-Piipponen, ou Lilliput, pour reprendre le surnom dont ses frères le gratifiaient, avait trouvé un moyen personnel de s'en sortir : la ruse. Il était devenu joueur, même s'il ne jouait presque jamais à des jeux d'argent. À ses yeux, le quotidien s'était changé en une partie à grande échelle où le plus malin remportait la victoire et les imbéciles finissaient les mains vides. Un véritable mode de vie. Et il était pour le moins désabusé s'il n'avait pas quelque filouterie en route pour lui apporter une agréable excitation. Faute de mieux, il lui fallait au moins faire en toute illégalité un saut avec son véhicule de patrouille pour s'occuper de ses affaires personnelles.

Et d'affaires, il ne manquait pas. Son enfance et son adolescence vécues dans la pauvreté l'avaient rendu très entreprenant, mais aussi âpre au gain. Il se livrait à des petits business en tout genre, administrait des successions, en dressait l'inventaire, achetait, vendait, négociait tout ce qui pouvait l'être, s'occupait de déménagements. Ceux qui le connaissent bien auraient affirmé sans hésitation que ses activités l'amenaient parfois à naviguer dans des eaux plutôt troubles.

Quoi qu'il en soit, il mettait un point d'honneur à gérer ses entreprises avec assiduité – aux frais de la princesse, cela dit – et avait fini par amasser une belle quantité de biens matériels. Pour se déplacer, il lui fallait une grosse américaine rutilante, assez récente pour ne pas devoir passer le contrôle technique. D'avoir eu sans cesse le dessous face à ses frères n'en avait pas fait un loser mais un homme ambitieux et obstiné.

Il était un peu plus de six heures du soir, mais Piipponen se trouvait encore à Pasila devant son ordinateur, rongé distraitement l'ongle de son pouce – toujours aussi perplexe. Ils l'avaient tous été. Car « l'apôtre Heino », comme ils l'avaient baptisé du fait de ses prénoms, avait réussi à vivre ces douze dernières années avec tant d'habileté qu'il n'avait laissé aucune trace dans les fichiers nationaux. Sans domicile fixe depuis tout ce temps, il aurait été logique qu'il commette au moins quelques menus larcins. Il avait d'ailleurs été fiché autrefois pour vol à l'étalage. Mais non, rien. Il aurait aussi bien pu être mort.

Si les autres avaient baissé les bras pour aujourd'hui – Harjunpää était parti accompagner sa plus jeune fille au centre équestre, Onerva assister à un concert pour lequel elle avait déjà acheté les billets –, Piipponen était resté, bien décidé à persévérer. Mais il commençait à admettre qu'il se heurtait à un mur. Cela n'avait pas tellement d'importance, dans une certaine mesure. Les heures supplémentaires avec leur majoration en cas d'astreinte couraient toujours, et il avait en tête deux ou trois bonnes idées pour le lendemain.

Il leur faudrait découvrir qui avait été le dernier employeur de l'homme et prendre contact avec lui – il ne lui avait déniché aucun parent, proche ou éloigné. Il faudrait vérifier si l'apôtre touchait une retraite d'une caisse quelconque, dans quelle banque il avait ouvert un compte et de quel distributeur de billets il se servait le plus souvent. Il faudrait aussi prendre contact avec le bureau d'aide sociale, car il était tout à fait concevable qu'il perçoive des allocations, ou qu'on y eût fait transférer le versement de sa retraite.

Il bâilla, se massa la nuque et consulta sa montre, un peu déçu. Il aurait été si jouissif d'étaler le lendemain matin une liasse de feuilles d'imprimante devant les autres en laissant tomber négligemment : « Alors, il paraît qu'on ne peut pas dégoter le moindre renseignement sur cet individu ? » Mais il lui restait encore une petite chance. Ils avaient réussi à convaincre quatre volontaires des Homicides de faire des heures sup. Ils circulaient en métro d'un terminus à l'autre.

Le téléphone sonna. Une seule fois. L'appel venait donc de la Maison.

« Piipponen.

— Salut, c'est Alho, du dépôt.

— Salut. Qu'est-ce qui t'amène ?

— D'après l'ordi, vous avez un avis de recherche prioritaire concernant un certain Heino. Markus Luukas Paavali.

— Oui, exact, répondit Piipponen sans pouvoir contenir un petit sursaut. Un espoir insensé venait de naître en lui. Tu ne vas quand même pas prétendre qu'il est là-bas, chez vous...

— Si, c'est exactement ce que je prétends. Il est ici, chez nous. Bouclé dans la cellule 2.

— Qui l'a serré ?

— Une patrouille du centre-ville. Il a attiré l'attention des agents de sécurité du métro parce qu'il n'arrêtait pas de cavalier d'une station à une autre comme un hystérique. Après, ils ont fait le rapprochement avec vos portraits.

— Nom de nom...

— Tu viens le chercher tout de suite ou on le monte ?

— J'arrive fissa. Mais si tu peux l'enregistrer à ma place, ça m'arrangerait...

— Pas de problème !

— *Thanks ! J'arrive !* »

Piipponen raccrocha le combiné d'un coup sec. Puis il se raidit et prit une profonde inspiration. Ses tempes bourdonnaient. L'excitation se concentra en un nœud serré dans son estomac – il tenait là sa grande chance ! Il vit la mine des autres quand ils arriveraient le matin. Il poserait avec un calme plein de retenue le procès-verbal d'interrogatoire sur la table, précisant l'air de rien : « Au fait, j'ai trois aveux ici. Deux pour homicides volontaires, le troisième pour une tentative. »

« Nom de nom ! » lâcha-t-il de nouveau, et il sortit en trombe. La fièvre du jeu était à son paroxysme. Elle bouillonnait si fort en lui que ses paumes commençaient à le démanger.

« Bonsoir. Inspecteur principal Piipponen, se présenta-t-il à la porte de la cellule, main tendue, mais l'homme au visage lugubre ne fit aucun geste pour la serrer. Vous êtes bien Markus Luukas Paavali Heino ?

— En quelque sorte.

— En quelque sorte ? Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Je l'ai été jadis. Mais aujourd'hui, être un gnome me suffit.

— Je comprends », l'approuva Piipponen après un moment de silence, avec la certitude que l'homme était cinglé. Un déséquilibré. Il s'en réjouit. Il était parfois délicat d'interroger de tels individus, mais d'un autre côté il leur arrivait de tout déballer dans les premières minutes, de revendiquer avec fierté chaque méfait. Il fallait seulement prêter attention aux détails, car ces barjos « avouaient » souvent n'importe quel crime, endossant ceux des autres uniquement pour se

faire mousser.

« O.K. Venez. Je vous expliquerai là-haut votre situation et vos droits. Avez-vous un avocat ? Voudriez-vous qu'il vous assiste ? Cela fait partie de vos droits.

— Non. Je n'en ai pas besoin, grinça l'homme. Mon défenseur est d'un autre monde.

— Je comprends. Nous sommes d'accord alors », dit Piipponen. Il n'était pas le genre de flic à recourir à des coups tordus pour mener un interrogatoire, mais il était toujours plus facile de faire parler un suspect en tête à tête.

Ils s'arrêtèrent pour attendre l'ascenseur. Il observa l'homme du coin de l'œil. Celui-ci correspondait presque trait pour trait au portrait-robot et à la photo du fichier. Il avait juste l'air un peu plus âgé, plus usé. Il demeurait étonnamment calme. Ni tremblements ni gestes fébriles. Il ne jetait pas de regards furtifs autour de lui. Il gardait les yeux rivés sur le mur, sans broncher. Piipponen commença à avoir une idée du style de tactique à utiliser.

« Bon, lâcha-t-il quand l'ascenseur s'ébranla. Si vous voulez bien jeter un œil en haut... »

Ils levèrent tous les deux la tête. Un carré en verre se découpait dans le plafond. Derrière celui-ci, l'objectif d'une caméra les fixait.

« On en trouve partout de nos jours. Impossible de se déplacer en ville sans être enregistré sur au moins deux ou trois bandes. »

L'homme continua de garder le silence, ce que Piipponen interpréta comme un signe positif. Il laissa l'ascenseur gravir encore deux étages avant de renchérir :

« Il y en a en particulier dans toutes les gares et tous les recoins du métro. Des centaines. »

L'homme se taisait toujours, le regard perdu quelque part derrière Piipponen. Sa pomme d'Adam bougea distinctement quand il déglutit avec lenteur. Lorsque l'ascenseur s'immobilisa, Piipponen ajouta :

« Mon petit doigt me dit d'ailleurs que j'ai en ma possession plusieurs bandes sur lesquelles vous figurez... »

Ils avaient quitté les locaux de détention pour entrer dans ceux des Homicides. Piipponen se mit à avaler l'interminable dédale de couloirs à grandes enjambées.

« *Follow the leader*, dit-il en se retournant et en faisant signe à Heino de le suivre de plus près. Pour être franc avec vous, je dois vous dire que deux options se présentent pour régler ces affaires... »

Il laissa de nouveau le silence opérer ; on n'entendait que le couinement de ses chaussures neuves.

« Ces options sont la manière douce et la manière forte. La manière douce signifie que vous me donnez un coup de main pour élucider les affaires qui nous intéressent. En résumé, vous me dites toute la vérité.

L'autre option sous-entend que vous ne tenez pas à coopérer. Mais dans ce cas vous finirez aussi par dire la vérité. Cela ne demandera que du temps et de bons muscles fessiers. Je peux vous assurer que je possède les deux. »

Il fit halte devant la porte ouverte de son bureau et esquissa un geste ample du bras pour inviter l'homme à le précéder. Un geste courtois, mais que seul celui en position de force pouvait se permettre d'accomplir – une fraction de seconde plus tard, un froid glacial le saisit. Des crochets se fichèrent dans sa nuque, la chair de poule le fit frissonner. Il n'y avait plus personne derrière lui. Il était seul dans le couloir.

« Mon Dieu », souffla-t-il. Il ne put réprimer un soubresaut. Le feu gagna ses joues. Il avait commis une erreur grossière, digne d'un débutant : il avait marché devant, le prisonnier dans son dos. En même temps, il remercia le Créateur que le type, un double meurtrier selon toute probabilité, ne lui eût pas sauté à la gorge.

Il s'élança au pas de course, se rua vers la première porte, mais celle-ci était fermée – l'homme n'avait pas pu sortir par là. Il secoua la poignée de la porte suivante, puis une autre. Son cœur cognait si fort que son pouls devait largement dépasser les cent pulsations. Il comprit alors et se précipita derrière l'angle du couloir : l'homme avait dû filer par la porte donnant sur l'escalier, il n'y avait pas besoin de clé pour l'ouvrir de l'intérieur. Quant à celle qui menait dehors, il fallait un passe pour la débloquer en entrant, mais pas pour sortir !

Il s'arrêta en dérapant devant la robuste porte en verre de l'escalier : elle était restée entrouverte, reposant sur le pêne. L'homme avait eu assez de sang-froid pour en freiner la course afin que le mécanisme de fermeture ne fasse pas claquer la serrure. Il repoussa le battant à la volée et s'immobilisa un instant pour écouter. La cage d'escalier répercutait si facilement le moindre son qu'on ne pouvait y faire un pas sans être entendu jusqu'au quatrième étage. Mais aucun bruit n'était perceptible. Ni pas, ni bruissement de vêtements, ni halètement.

Il se propulsa en avant et dévala l'escalier si vite que ses pieds filèrent à une cadence vertigineuse, comme équipés de roulettes. La rampe métallique bleue sifflait sous sa main, sa paume commença à le brûler. Arrivé à mi-chemin entre le deuxième et le premier étage, il admit l'écœurante réalité : envolé, son prisonnier s'était envolé. Pantelant, il regarda autour de lui.

Il ne demeura pas immobile plus d'une seconde. Il retira en hâte son veston et enroula la manche en tissu rêche autour de son cou, qu'il se mit à frotter comme avec un gant de crin. En un instant, sa peau devint brûlante. Il insista encore un peu. Elle devait être rouge vif, à présent. Il sentit un peu de sang perler. Il remit rapidement son

veston, puis arracha le devant de sa chemise avec tant de vigueur qu'un bouton se détacha et vola vers les marches. Il le récupéra aussitôt. Il savait exactement où on devrait le ramasser : devant la porte de son bureau, dans le couloir. Pour finir, il tira son portable de son étui et se frappa l'arcade sourcilière de toutes ses forces, sans l'ombre d'une hésitation. Les deux s'en trouvèrent abîmés : la batterie se détacha du portable, l'écran se brisa, et de son arcade se mit à couler un filet de sang tiède qui atteignit très rapidement la pommette.

« Au secours ! » hurla-t-il d'une voix de stentor. Tout le couloir en résonna. « Agression ! Le prisonnier s'évade ! Rappliquez ! »

GUERRE DE RELIGION

« *Belaboris botulium diaboli vascenata* », glapit-il pour tenter de chasser l'incertitude qui emplissait son esprit. De la peur, même, par moments, inutile d'essayer de le nier. Un sentiment qu'il n'avait pas éprouvé depuis des années, depuis que la Tellurienne était devenue sa force. Elle le mettait aujourd'hui à l'épreuve pour une raison qui le dépassait, mais elle était toujours avec lui. Les événements de la veille au soir en témoignaient. Elle l'avait confronté à un hérétique si stupide, ce policier, qu'il avait réussi à lui échapper. Tout en cet homme l'avait répugné : il empestait la cupidité et l'arrogance, l'argent entassé dans un bas de laine.

Le sac à dos pesait lourd, sa présence commençait à se faire sentir sur ses épaules. Le garçon aurait-il la force de le porter ?

Le plus abominable était que les hommes de cette ville avaient déclenché une persécution religieuse. Voilà ce dont il s'était agi hier soir. Ils n'admettaient pas qu'il vénère la seule divinité vraie, la Tellurienne, qu'il accomplisse les sacrifices inhérents à son culte. S'il s'était introduit dans leurs églises, avait fait valser le vin de messe et les hosties pour les piétiner, cela aurait représenté le même degré d'intolérance.

Il ne s'agissait pas d'une simple persécution religieuse mais d'une véritable guerre de religion. Et c'étaient eux qui l'avaient déclarée. Ils l'avaient amorcée en lui rendant impossible le fait de se déplacer dans ses lieux sacrés, la gare, les stations de métro, les wagons, les apôtres orange sanctifiés. Le policier lui avait affirmé que des caméras de surveillance quadrillaient la ville. Il s'était mis en tête de le vérifier – c'était la stricte vérité. Il n'y en avait pas seulement dans les gares mais partout dans les rues, aux abords de la plupart des commerces, des immeubles de bureaux. Il était épié sans arrêt par les espions des hérétiques. Voilà pourquoi il limitait ses déambulations aux rues proches de la gare, avec une prédilection pour le parc de Kaisaniemi. Il s'était néanmoins préparé à affronter les yeux de la ville. Il arborait son apparence masculine, les caméras l'ayant bien sûr vu habillé en femme, mais aujourd'hui, contrairement à son habitude, il portait un grand imperméable et une casquette à longue visière qui dissimulait son visage lorsqu'il regardait vers le bas. Il avait laissé ses cheveux à moitié libres. Ils descendaient sur son dos, noués au bout par un élastique.

S'il n'avait pas revêtu son apparence féminine, c'était aussi pour

que le garçon puisse le reconnaître. Sous réserve qu'il arrive enfin. L'après-midi était si avancé qu'il avait déjà dû quitter le collège. Toute la journée – depuis cette nuit, en fait – il lui avait envoyé des appels impérieux. Car maintenant que la guerre était déclarée il était grand temps de mettre son plan à exécution. S'ils parvenaient à le capturer, le nouveau big bang serait compromis, du moins fatalement ajourné. Il avait pris une précaution supplémentaire : sortir sans lunettes. Elles étaient trop voyantes, et il parvenait à voir passablement sans elles.

L'ennui, c'était que cette situation nouvelle – la guerre ouverte, la nécessité de rester continuellement sur ses gardes, l'impossibilité de vaquer à ses occupations quotidiennes – affaiblissait ses facultés de concentration et sans doute aussi son pouvoir. Il ne pouvait être sûr d'avoir envoyé son appel au garçon avec assez de force pour que celui-ci lui parvienne. Quant à sa main gauche, elle le faisait souffrir sans discontinuer et le privait d'une partie de son acuité. Elle lui avait rendu pénible tout déplacement à l'aide de l'échelle métallique. Il avait dû enfiler un gant de cuir pour stopper l'épanchement, et celui-ci collait tant à sa peau depuis que le sang avait coagulé qu'il n'osait même pas essayer de l'ôter.

Elle l'avait aussi handicapé au moment de procéder aux derniers préparatifs de la bombe. Il avait dû s'y prendre à plusieurs reprises pour affiner ses réglages. Mais à présent, l'engin se trouvait là, dans le sac qu'il portait sur son dos. Le réveil était hors service pour l'instant, mais se mettrait en marche dès qu'il enfoncerait la pile dans son logement. Et après, une heure s'écoulerait exactement et BOUM ! Il voyait déjà les clous, les vis et les éclats de métal projetés tous azimuts en un nuage sphérique, réduisant les hérétiques en charpie ; du sang, des lambeaux de chair et des esquilles d'os voleraient aux quatre points cardinaux dans une bourrasque immense.

Il avait déterminé le lieu du sacrifice. L'endroit était idéal en tout point. Un temple de la consommation, grouillant de gens, construit autour d'une vaste colonne centrale. L'onde de choc se répandrait jusqu'au dernier étage sans rencontrer d'obstacle. Là-haut, elle se heurterait au toit en verre, et tout le dôme s'effondrerait. Des millions d'éclats acérés pleuvraient sur le dos des rares incroyants épargnés par l'explosion.

« *Ea lesum !* » lâcha-t-il. Un message venait de lui parvenir, le garçon était enfin en route. Il ignorait d'où lui venait cette certitude. Un pigeon avait peut-être fait office de coursier. Était-ce celui qui allait et venait à petits pas dans l'allée du parc en dodelinant de la tête juste devant lui ? Il prit une décision : il allait mettre le réveil en marche. Ce serait comme s'il confiait dès maintenant au garçon la mission qui lui incombait, cela l'inciterait à se hâter. Et s'il ne venait pas, il prouverait à la Tellurienne sa fidélité et son courage en

déconnectant de nouveau le réveil une demi-minute avant l'heure fixée.

Il s'arrêta devant un banc, ôta le sac et le posa dessus. À cause de sa main, il éprouva quelques difficultés pour défaire les cordons. Si l'ennemi s'imaginait qu'il pouvait l'empêcher d'entrer dans les temples de la Tellurienne et dans son antre en truffant les stations de métro de caméras, il se fourvoyait. Il pouvait descendre sous terre à partir de cinq endroits disséminés dans le centre-ville, grâce à des portes indiscernables, grises, dénuées de toute plaque. Elles étaient encastrées dans des façades d'immeubles. Avec du papier aluminium il avait neutralisé les alarmes de deux d'entre elles, de façon à laisser croire que le battant restait fermé quand il se faufilait à l'intérieur ou ressortait. Son seul véritable tracas était l'allongement conséquent des trajets à effectuer à pied. Il réussit enfin à ouvrir le sac et sortit le réveil. Il avait replacé la façade sur le boîtier pour éviter que les aiguilles n'accrochent accidentellement quelque chose. Il appliqua son pouce sur la pile et exerça une petite pression. Un déclic se fit entendre, suivi par un doux chuintement lorsque le mécanisme se mit en marche.

« *Cum sabateum* ! prononça-t-il sur le ton d'une bénédiction. Viens mon garçon. Viens ! »

L'HEURE DE LA PIZZA

« Tu vois, y a que maintenant que je percute à quel point ça aurait craint », dit Matti, et il le pensait sincèrement, car il n'avait pas envisagé la situation dans sa globalité au moment des faits. « Je me serais retrouvé à la merci de la vieille et de Kangou. Et je te parie qu'ils m'auraient fourré dans une putain de famille d'accueil.

— Il se sent comment ? » demanda Lende sans le regarder dans les yeux. Son attitude était bizarre. Elle donnait l'impression d'être à cran ou de se sentir coupable. Assis dans une rame, ils filaient à toute vitesse vers le centre-ville, et cette fois ils avaient acheté des tickets – Matti l'avait exigé.

« Je crois qu'il est O.K. Il s'est juste niqué le genou.

— Question mental, j'avais dit.

— Y a pas plus balèze que mon vieux pour cacher ce qu'il ressent. En tout cas, il était pas trop à la ramasse.

— C'est terrible qu'on puisse faire des trucs pareils, murmura Lende, le regard perdu dans le vide comme si elle était devenue aveugle.

— Et y a même pas une semaine que quelqu'un a été écrabouillé pour de vrai sous le métro à Hakaniemi.

— Qu'est-ce qui t'a donné l'idée d'aller le voir maintenant ? demanda Lende, changeant subitement de sujet. Le prêtre, j'veux dire.

— J'ai eu un feeling bizarre, du style qu'il fallait que j'aile le voir. Je crois qu'il faut que je le remercie de m'avoir guéri. Et je me suis dit qu'il pourrait peut-être protéger mon vieux.

— Euh, *sorry* mais... Chuis pas du tout sûre qu'il soit un vrai prêtre. Ni quéqu'un de bien.

— Qu'esse-tu me chies là ?

— J'dis ça comme ça, c'est tout », rétorqua Lende en se détournant pour regarder au-dehors. Elle se mit à mordiller méthodiquement l'ongle de son auriculaire et, pendant un long moment, ils n'échangèrent pas un mot.

« T'as capté, pour le coup de la carte SIM ? demanda-t-elle, mais son comportement avait toujours quelque chose d'inhabituel.

« Hein ? Je t'ai dit qu'elle avait cru que c'était un CD.

— *Sorry* Matti, mais t'es vraiment naïf. Elle vend les mêmes à sa boutique, elle savait forcément ce que c'était. À coup sûr, elle a voulu la fourguer à moitié prix à un bouffon, sans ticket de caisse, et mettre la thune dans ses fouilles.

— Ouais », lâcha lentement Matti. Repenser au comportement minable de sa mère le plongea dans l'embarras, mais la joie qu'il avait ressentie un peu plus tôt revint avec encore plus d'intensité. Le paternel n'était pas mort sous le métro !

Il réalisa combien l'envie d'habiter prochainement chez lui le tenaillait. Tout de suite, aujourd'hui, sans plus attendre. Puis la triste réalité le frappa de plein fouet : il n'avait jamais été question d'un quelconque déménagement. C'était lui qui avait tout inventé. Il avait menti à Lende sans trop savoir pourquoi et, petit à petit, avait commencé à croire lui-même à son mensonge. Il poussa un soupir à fendre l'âme et eut envie de tout avouer.

« Écoute, Lende, dit-il en lui prenant la main, mais ses lèvres se mirent à trembler et il lui fut impossible d'aller plus loin.

— Quoi ?

— C'est juste que je suis hyperheureux que mon vieux n'ait pas clamsé.

— C'est normal ! Mais promets-moi un truc. Quand on reverra ce... prêtre.

— Quoi ?

— Tu t'arrangeras pour t'éloigner discrétos pendant un instant. J'ai un truc perso à lui dire.

— Quel genre de truc ?

— T'occupe. En vrai, j'ai juste une question à lui poser.

— Bon, O.K. »

Ils se turent de nouveau, chacun absorbé par son secret. La rame arriva à Hakaniemi, en pleine heure de pointe. Des gens affluaient de toutes parts, les uns pour faire leurs courses, les autres pour rentrer chez eux, tous focalisés sur leur destination.

« Tu sais quoi ? » s'exclama Lende. Ils se tenaient toujours par la main et aujourd'hui Matti n'en avait pas honte. « On est descendus à aucune station pour voir s'il y était !

— Bien sûr que non. Il est quéq'part à la gare.

— Comment tu le sais ?

— Je le sens, c'est tout. Mais il peut être à l'extérieur de la gare.

— Dis-moi... T'as ressenti une vibration comme s'il t'appelait ? Style télépathie ou un autre machin du monde spirituel ?

— Maintenant que tu me poses la question... C'est comme si j'avais été obligé de penser à lui toute la journée.

— C'est ça ! Il m'est déjà arrivé exactement la même chose.

— Sans blague ?

— Ouais. Attends, on va faire une expérience, juste pour le fun. Ferme les yeux et concentre-toi bien. Après, essaie de deviner où est-ce qu'on va le rencontrer. »

Matti ferma les yeux. Il ne ressentit rien de spécial, ni rayonnement

ni réception de flashs. Ce fut plus pour faire plaisir à Lende qu'il dit sous le coup d'une impulsion :

« Il est à la gare, dehors, du côté de la place. Quéq'part là d'où partent les bus.

— T'es sûr ? Tu l'as pas juste inventé ?

— Non. Sûr et certain !

— Bon, O.K. Pasque j'l'ai jamais rencontré ailleurs qu'à l'intérieur de la gare ou dans les stations de tromé.

— Bon, on va pas tarder à le savoir. On vient de dépasser Kaisaniemi. »

L'escalier mécanique poussif les conduisait vers le haut avec un léger cliquetis. Une force mystérieuse les incitait à se taire, un sort avait soudé leurs lèvres. Ils ne se regardaient pas non plus. Seuls leurs doigts se frôlaient parfois par hasard sur la rampe en caoutchouc noir. Ils ne pouvaient s'empêcher de jeter des coups d'œil alentour, Matti s'attendait à voir le prêtre à tout instant. Il eut la conviction soudaine que rencontrer cet homme serait une mauvaise chose, un acte répréhensible sanctionné par une punition terrifiante.

« Lende, réussit-il à chuchoter quand ils arrivèrent au niveau de la rose des vents. Chuis plus tout à fait sûr d'avoir envie de le voir.

— Ah bon ? » s'étonna-t-elle en s'immobilisant. Ils gênèrent les gens, se retrouvèrent au milieu du flot tumultueux. On les bouscula et ils ne purent faire autrement que d'avancer avec la foule vers le haut.

« Moi non plus, j'en suis pas sûre, chuchota Lende sur ces entrefaites. J'ai comme un mauvais pressentiment...

— Et si on retournait à Kulosaari ? »

Elle se mordilla les lèvres. On entendait déjà des annonces retentir dans le hall de la gare.

« Niet, dit-elle finalement. On va aller mater s'il est là pour voir si t'as bien deviné. Et après, on se barre. On va pas lui parler.

— O.K. Mais on se barre tout de suite après, sûr de sûr. J'ai une boule dans l'estomac... »

Ils traversèrent le hall, se faufilèrent à travers la foule et dépassèrent les kiosques, puis les toilettes publiques. Seule une vingtaine de mètres les séparaient encore des portes de sortie, la bise soufflait sur leurs visages chaque fois que des gens les poussaient. Ils débouchèrent à l'air libre mais demeurèrent dans l'ombre des piliers en pierre pour parcourir du regard la rue en contrebas et les quais de départ des bus. Il y avait des gens par dizaines. Par centaines, plutôt. Dans ce fourmillement, impossible de distinguer qui que ce soit.

« Je me suis trompé. Il est pas là. On se casse !

— Attends un peu. Tu vois le mec là-bas, à côté de la borne des taxis ?

— Bonjour mes enfants », dit-on alors dans leur dos, et ils

reconnurent aussitôt la voix, bien qu'elle ne fût pas aussi tendue que d'habitude mais presque douce. Ils se retournèrent : le prêtre se tenait derrière eux. Il n'y avait pas que sa voix qui avait changé. À la place de son blouson habituel, il portait un imperméable qui lui descendait presque jusqu'aux chevilles, et sur la tête une casquette de base-ball dotée d'une longue visière, enfoncée si profondément qu'elle cachait une grande partie de son visage.

« Où sont vos binocles ? » lui demanda Lende un peu à la légère, mais il ne s'en offusqua pas.

« Chez l'opticien », répondit-il en souriant. Puis son ton se fit plus coupant : « Est-ce que je t'ai appelée toi aussi, ma petite ? »

— Non... Mais Matti m'a phoné et m'a demandé de venir avec lui.

— Est-ce vrai, Matti ?

— Oui.

— Tu avais quelque chose à me dire ?

— Oui. Je voulais vous remercier. Pour la pierre. Ça a marché.

— Il n'y a pas de quoi. Moi aussi, j'ai quelque chose à te dire. À tous les deux, plutôt, puisque vous êtes venus ensemble. »

Chaque fois que les yeux du prêtre croisaient les siens, Matti se sentait aussi faible qu'après avoir vomi. Il comprit qu'il ne pouvait plus faire marche arrière, qu'il devait obéir. Il coula un regard vers Lende. Elle était troublée elle aussi, c'était flagrant. Il avait l'étrange illusion que le monde se réduisait à eux trois, que la marée humaine qui avait bouillonné autour d'eux avait disparu.

« Mes enfants, vous aimez les pizzas ? »

— Ouais.

— Euh... surtout s'il y a de l'ail.

— Très bien », dit le prêtre en sortant une main de la poche de son imperméable. Il tenait un billet froissé entre les doigts. Au vu de sa couleur, il s'agissait au moins d'un billet de cent. « Je vous offre à chacun votre pizza préférée, mais je ne vous rejoindrai qu'un peu plus tard. J'ai un autre rendez-vous d'abord.

— Ah...

— Voilà », dit le prêtre en tendant le billet à Matti, et c'était en effet un billet de cent euros. Vous connaissez le Forum ?

— Bien sûr.

— Il y a plusieurs restaurants au rez-de-chaussée. Choisissez vos pizzas, puis allez vous installer à la table la plus proche du bassin et des deux piliers.

— J'y ai déjà mangé.

— Très bien, très bien. Et en contrepartie, je vais vous demander de me rendre un service. Pas un banal service. C'est en même temps ce que l'on pourrait appeler un test de maturité. »

Il glissa ses mains sous les bretelles du sac à dos, au niveau de ses

épaules, et se débarrassa de celui-ci. C'était un sac ordinaire, noir, identique à celui que possédaient la plupart des élèves du collège, mais Matti eut l'impression qu'il était anormalement lourd.

« Matti, tu vas mettre ce sac sur ton dos. Ne l'enlève pas, malgré son poids. Pas même un instant. Il contient quelque chose de très précieux pour moi. Et c'est le fardeau symbolique de ta vie future. Si tu as la force de le porter, tu auras la force de vivre sans crainte le restant de tes jours.

— C'est vraiment vachement lourd, dit Matti en arrangeant la position du sac sur son dos.

— À nous, maintenant, ma petite. Tu seras pour Matti un soutien, comme une épouse se doit de l'être pour son mari. Et si tu es à la hauteur de la tâche, tu sauras toi aussi faire face aux difficultés que te réserve la vie. Tu m'as compris ?

— Ou... oui.

— Vous attendrez là-bas jusqu'à ce que j'arrive. Nous prendrons ensuite des glaces pour le dessert. Et rappelez-vous : interdiction absolue d'ouvrir le sac. Vous renoncerez aux plus belles promesses de la vie.

— On ne l'ouvrira pas.

— Non. Et je le garderai sur mon dos.

— Quand je vous rejoindrai, vous aurez droit tous les deux à une récompense supplémentaire...

— De bonnes vibrations ?

— Oui. Vraiment fantastiques. »

À plusieurs reprises, le prêtre fit de curieux gestes avec ses doigts dans leur direction, murmurant en même temps des paroles incompréhensibles. Il semblait les bénir, mais son comportement évoquait de façon angoissante les cérémonies funèbres. Les bretelles du sac sciaient déjà les épaules de Matti. Il se jura de tenir le coup. Lende chercha discrètement sa main à tâtons pour la serrer. Ses doigts étaient aussi moites que les siens. Il ne chercha pas à lui échapper ; l'instant avait quelque chose d'étrangement solennel.

« *Ea lesum cum sabateum ! Mamolae sub extriensa !* » s'écria le prêtre pour finir, traçant avec ses mains un cercle au-dessus d'eux. « Allez ! »

Il les chassa d'un geste vers les portes imposantes de la gare, et ils comprirent qu'ils devaient partir séance tenante. Sur le seuil, Matti jeta un coup d'œil en arrière. Le prêtre ne les suivait pas. Il leur accordait confiance. Quand le battant se referma, il lui sembla le voir faire demi-tour et se mettre à descendre la volée de marches menant à la rue du Puits.

En cette heure de grande affluence, des gens allaient et venaient en tous sens. Il en surgissait comme du néant, toujours davantage, et on n'arrivait pas réellement à se représenter cette multitude comme un

ensemble d'êtres humains. Cela faisait plutôt penser à un organisme gigantesque ondulant et frémissant. Pour une raison absurde, Matti se dit que si quelqu'un pétait les plombs et se mettait à arroser les parages avec un fusil d'assaut, il ferait un vrai carnage.

Ils traversèrent le hall de la gare, progressèrent en se contorsionnant, puis descendirent vers le niveau souterrain, toujours sans échanger un mot. Ils évitaient même de se regarder mais avançaient main dans la main. Matti se sentait plongé dans une étrange torpeur, comme si on lui avait injecté un médicament. Cela suffisait pour lui couper toute envie de parler. Ils longèrent le palier supérieur de la station de métro – la rose des vents se distinguait à peine sous la marée humaine – et s'engagèrent dans le tunnel menant au grand magasin Sokos. Il passait ensuite sous la route de Mannerheim et aboutissait au rez-de-chaussée du Forum.

« Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ? » chuchota Lende, visiblement déconcertée, peut-être même un peu effrayée. « Y a quéq'chose qui me semble pas clair là-dedans... »

— Moi non plus, je percute pas. C'est peut-être un rituel sacré de sa religion.

— Oui... Et ce que je pige pas... Quand il me mate droit dans les yeux, on dirait qu'il me prend en son pouvoir, style vaudou.

— Moi pareil. On se sent zarbi... Genre, s'il te demandait de courir droit contre le mur, tu le ferais.

— Peut-être qu'il sait hypnotiser, un truc comme ça ?

— Je crois pas que ça puisse se faire si vite. Il faut fixer une pendule qu'on balance, ou quéq'chose comme ça. Et si tu n'y crois pas, ça ne marche pas. Je l'ai lu quéq'part.

— Y a quoi dans le sac, à ton avis ? Si je jetais juste un coup d'œil ?

— Non, je préfère pas. On va faire comme on a promis. Mais il est vachement lourd... »

Ils s'étaient avancés si profondément dans le passage souterrain que la circulation sur la route de Mannerheim devait gronder juste au-dessus d'eux, bien qu'ils n'entendissent rien. Puis une odeur alléchante commença à imprégner l'air et la faim les tenailla tout à coup ; les effluves dégagés par les cuisines des petits restaurants alignés côte à côte au rez-de-chaussée du Forum flottaient à leur rencontre.

« On n'a qu'à aller là-bas, dit Lende en faisant un signe de tête vers la droite. Chuis allée y bouffer deux ou trois fois avec ma vieille. Leurs pizzas sont mégacopieuses. »

— Ouais. Moi aussi chuis déjà venu ici, mais pas pour bouffer.

— T'as qu'à en prendre une qui s'appelle Délia casa. Y a des olives noires et beaucoup d'oignons.

— J'aime pas tellement les olives. J'en voudrais une avec des

crevettes.

— Une Cam... Camberetti. Prends un maxi Coke avec.

— Ouais.

— Mate ! Y en a qui s'en vont, là-bas, à côté du bassin ! File-moi la thune, je vais commander. Toi, réserve la table.

— O.K. Mais chuis pas tellement habitué à être dans un resto.

— Tu veux de l'ail dans ta pizza ?

— Yes. Un max. »

Moins de dix minutes plus tard, un serveur déposa leurs assiettes devant eux. Immenses, aussi larges que des volants de bus. La pizza de Matti regorgeait de crevettes et le parfum de l'ail lui monta au nez, si appétissant qu'il se mit à saliver. Il avait réussi à caler le sac contre le dossier de sa chaise de sorte que le poids lui semblait presque supportable. Autour d'eux résonnaient le murmure de dizaines de conversations et le tintement des couteaux et des fourchettes. Juste à côté, l'eau clapotait doucement dans le bassin. S'ils levaient les yeux, ils pouvaient voir deux robustes piliers bleus s'élever pour se rejoindre quelques étages plus haut. Ce devait être une œuvre d'art, et à coup sûr le point central du Forum.

« On attaque ? demanda Matti.

— Oui ! » s'exclama Lende. Matti calqua sa conduite sur la sienne, étala la serviette sur ses genoux, prit fourchette et couteau et entama sa pizza. Le fond était si croustillant qu'il n'y avait pas à le scier comme pour les pizzas vendues dans les grandes surfaces. Il suffisait d'appuyer légèrement dessus avec la lame. La première bouchée était un pur bonheur. Il ferma les yeux et laissa les crevettes fondre dans sa bouche l'une après l'autre.

Il se rendit compte que, malgré la tension qu'il venait d'éprouver, il se sentait bien pour la première fois depuis longtemps. Il avait enfin une copine, Lende, il avait son propre portable, avec un forfait prépayé, et il avait le prêtre, qui, malgré toutes ses excentricités, s'était arrangé pour le tirer des griffes des autres enfoirés. Plus le paternel. En pensant à lui, il eut la sensation chaleureuse et puissante – ce fut même une certitude – que son vieux le prendrait avec lui s'il le lui demandait.

« Divin...

— Ouais, c'est vrai. Finalement, ça doit être un mec bien », renchérit Matti.

Juste à cet instant, cela commença : de la musique. Un air carillonnant tel qu'en émettaient les portables, mais joué beaucoup plus fort. Des clients se mirent à lorgner autour d'eux, étonnés de ne voir personne répondre pour faire cesser ce tintamarre.

« C'est quoi, ça ?

— La danse des canards...

— Ouais, je connais. Mais ça vient d'où ?

— Y a quelqu'un qu'a un portable qui sonne vachement fort.

— Non, souffla Matti, l'air abasourdi, reposant ses couverts. Il me semble que ça vient du sac à dos... »

La bouche de Lende cessa ses mastications. Elle le regarda, incrédule.

« Ça y est, je sais ! » s'écria-t-elle à mi-voix. La danse des canards retentissait toujours, la musique semblait devenir de plus en plus forte au fur et à mesure qu'elle se prolongeait. « Ça serait pas un réveil ? Chuis allée pieuter un jour chez une copine, son réveil sonnait exactement pareil.

— Est-ce qu'on devrait... Est-ce qu'on devrait jeter un coup d'œil ?

— Et si c'était un test d'obéissance du prêtre ?

— Voilà ce qu'on va faire : j'enlève pas le sac de mon dos, comme ça on tiendra au moins une partie de notre promesse, et toi tu regardes délicatement ce qu'y a.

— O.K. »

Lende se leva si prestement que les pieds de sa chaise crissèrent. Quelques personnes comprirent que c'étaient eux, les responsables de ce tapage, et les fusillèrent du regard, l'air de dire « Arrêtez vos conneries ». Lende se tenait maintenant derrière lui. Il entendit un raclement et sentit le sac bouger. La danse des canards continua de retentir jusqu'à ce qu'un déclic se fasse entendre. La musique fut coupée net, mais il percevait toujours des grattements. Lende fourrageait dans le sac. Elle le referma et revint s'asseoir devant lui.

« J'avais raison, dit-elle. Y a là-dedans le même réveil blanc que chez ma copine.

— Qu'esse qu'y a d'autre ?

— Euh..., fit Lende en regardant la table. Rien qu'a de la valeur. Des boîtes pleines de trucs rouillés. Y a même des écrous.

— Pas étonnant qu'il pèse si lourd !

— Dans la boîte du milieu, y a des bâtons bizarres. On dirait des saucisses au foie. Et y a des fils électriques qui partent du réveil et qui vont dedans.

— Je percute vraiment pas », fut le seul commentaire de Matti. Il saisit son verre de Coca mais il ne l'eut pas plutôt porté à ses lèvres que son visage prit une expression effarée.

« Tu veux que je te dise ?

— Quoi ? demanda Lende, la bouche déjà pleine de pizza.

— Tu lis pas les journaux ? » commença Matti. Ses mains tremblaient si fort que du Coca se renversa. Il reposa le verre sur la table. « Et si c'était une bombe ?

— Une bombe ? D'où que tu inventes des trucs pareils ?

— On en parle souvent dans les journaux. Ils en font péter des

pareilles en Angleterre et en Israël...

— Tu charries...

— Mon Dieu », murmura Matti, le visage agité de tremblements, en particulier au niveau de la bouche.

« Matti, chuchota Lende en posant sa main sur la sienne. Ça me fait flipper... On va laisser le sac ici et on va se tailler. Par précaution. »

Matti garda le silence un long moment.

« On ne peut pas faire ça, protesta-t-il.

— Quoi, alors ? On appelle les pompiers ?

— Il était quelle heure, au réveil ?

— Il était pas à l'heure. Il était à midi moins dix.

— Et s'il devait péter à midi ?

— C'est possible ! »

Ils se regardèrent, les yeux emplis de terreur, et il fallut à Matti une vingtaine de secondes avant de parvenir à articuler :

« Et si tu t'étais trompée ? Des trucs pareils, ça n'arrive pas en Finlande.

— Tu crois ? » demanda Lende sur un ton laissant clairement entendre qu'elle-même aurait voulu y croire, mais elle ajouta ensuite, les mâchoires crispées : « Tu te rappelles de Myyrmanni(9) ? Et de l'explosion de bagnoles dans le parking d'ici ?

— Oui, répondit Matti en commençant lentement à se lever. On se casse. On va balancer le bazar dans la rue. Si c'est une bombe, elle ne pourra pas faire autant de dégâts dehors.

— J'arrive pas à croire que ça soit une bombe.

— On n'aura qu'à jeter le sac dans une bouche d'égout.

— Ouais », opina Lende, et ils se dirigèrent vers l'escalier mécanique menant à l'étage supérieur. Matti fut pris de l'envie irrésistible d'abandonner le sac là et de se sauver en courant, mais Lende raffermir sa prise sur sa main, comme si elle l'avait deviné.

Une foule considérable emplissait toujours les lieux et l'escalier mécanique était si encombré qu'il était impossible de se frayer un passage dans la masse. Il n'y avait rien à faire, hormis rester debout et patienter, supporter la lenteur exaspérante de la montée. Matti songea que s'il s'agissait d'une bombe, et si elle explosait à cet instant précis, cent personnes au moins seraient réduites en bouillie. Lende aussi. Et lui-même plus que quiconque. Avait-on le temps d'éprouver quelque chose ? De la douleur ? Cela équivalait-il tout simplement à couper le courant ?

Ils atteignirent les portes de sortie et se retrouvèrent dehors, au milieu du flot compact. Matti ne put contenir sa panique plus longtemps : il commença à glisser ses mains sous les bretelles du sac et s'élança au pas de course, mais ne réussit à faire que deux ou trois foulées. Lende enserrait fermement sa manche.

« Ne me laisse pas !

— Non », haleta Matti. Sa lèvre supérieure était trempée de sueur. De la transpiration se mit à dégouliner sur sa nuque.

Il vit alors le prêtre. Lende également, si incroyable que cela pût paraître dans cette cohue. Il se tenait de l'autre côté de la route de Mannerheim et regardait en direction du Forum. Il les aperçut à son tour. Il resta un instant pétrifié, puis se retourna et fit quelques pas précipités vers l'angle de la rue avant de piler. Il leva son bras comme s'il regardait l'heure et se mit ensuite à gesticuler dans leur direction, et ses gestes signifiaient sans risque d'erreur « Venez vite ! ». Malgré la distance, Matti crut sentir son regard frémir et brûler d'une haine bleu électrique à leur rencontre.

Mais le feu ne changeait pas. Et ils n'osaient pas s'aventurer au milieu des voitures. Elles filaient, tels des requins et des piranhas, dans un roulement de pneus. Le signal restait toujours au rouge pour les piétons, immuable, au point de leur laisser croire que le bonhomme lumineux n'était pas un feu de circulation mais avait été peint par un mauvais plaisant.

« Dieu tout-puissant », chuchota Lende. Matti n'était même plus capable d'en faire autant. De sa bouche ne s'échappaient que quelques babilllements confus.

55

PETER PAN

« Pourquoi qu'y ne change pas ? » se répétait Leena à une cadence aussi frénétique que les battements de son cœur. Son esprit ne recelait rien d'autre, excepté deux pierres qui s'entrechoquaient : le prêtre, qu'elle voyait comme à travers un prisme, et l'envie puérile qu'il n'y ait pas de bombe, que rien de mauvais ne puisse arriver. Que l'avenir lui réserve un peu de bonheur, une raison de vivre.

L'évidence lui apparut. Une évidence si limpide qu'elle se passait de réflexion. Elle serra plus fortement la main de Matti et se tourna vers lui. Il ressemblait à un petit enfant effrayé. Il pleurait sans bruit, les larmes se poursuivaient sur ses joues. Là, au milieu de la foule, sous la menace d'un péril imminent, elle lui demanda à brûle-pourpoint :

« T'es mon copain, hein ?

— Ou... Oui...

— Tu m'aimes ?

— Oui. »

La foule se répandit des deux côtés, déferla sur la chaussée, les bouscula. Le maudit bonhomme rouge avait cédé la place à un petit gaillard vert marchant d'un pas vif. Leena finit par l'imiter, entraînant Matti dans son sillage. Ils se retrouvèrent au milieu de l'artère, sur les rails du tramway. Il ne leur restait plus qu'à franchir le terre-plein central et les voies opposées. La distance à parcourir n'était pas longue, mais paraissait interminable. Elle se mesurait à l'aune du foutu réveil placé dans le sac de Matti. Il ne faisait pas véritablement tic tac, il murmurait tout doucement : « Tih, tih... » Et la question que Leena tentait de repousser s'insinua de force en elle : combien de fois émettrait-il encore son « tih » ? Une dizaine ? Plus d'une soixantaine ?

Ils posèrent le pied sur le trottoir d'en face. Le prêtre s'avança vers eux d'un pas extraordinairement véloce. Il ne dit rien, fit pivoter Matti par les épaules pour que celui-ci lui présente son dos et entreprit d'ouvrir le sac avec fébrilité. Il batailla, à cause du gant enfilé sur une de ses mains. Un tic tirait si violemment la commissure de ses lèvres que, malgré la situation, Leena ne put s'empêcher de penser à un flotteur titillé par un poisson.

« *Sabre delicatus helveticum* ! » grogna-t-il avec la hargne d'une bête. Ce devait être un juron. Il parvint quand même à ses fins. Après avoir soulevé le rabat du sac et défait les cordons, il tira sur l'ouverture pour l'agrandir, enfonça sa main à l'intérieur et procéda à diverses

manipulations. Sa tentative dut aboutir, car il poussa un profond soupir, retira sa main pour la laisser retomber mollement – tout son corps parut s'affaïsser – et chuchota :

« *Cum sabateum...*

— Quoi ? » coassa Leena avec un certain soulagement. Sa langue avait été engourdie durant ces dernières secondes. « Ça veut dire quoi, tout ça ?

— *Pons asini...*

— Arrêtez vos délires. Maintenant, vous allez nous raconter en langage clair quesse tout ça veut dire. Vous nous faites porter une machine infernale, comme ça, tranquille... Heureusement que ça s'est mis à sonner !

— *Vox Mamolae.*

— Alors ? » exigea Leena, sans comprendre d'où lui venait un pareil courage. Le prêtre ne daigna même pas tourner la tête vers elle. Il se contenta d'arracher le sac du dos de Matti pour le caler au creux de son bras, sans cesser de surveiller les alentours, comme s'il redoutait de voir quelqu'un débarquer à tout moment.

« J'veus ai demandé d'nous raconter ce que tout ça veut dire !

— Ça ne veut rien dire. C'était un simple test, et vous, petits crapauds, avez échoué. Maintenant, foutez le camp ! Que je ne vous revoie plus jamais ! » cracha-t-il d'une voix aussi rugueuse que de la paille de fer. Puis il fit demi-tour et s'éloigna à pas vifs. Il disparut derrière l'angle de la rue du Puits.

« Quesse qu'on fait ? » demanda Leena. Mais Matti était encore si secoué qu'il n'entendit même pas la question. « O.K. On va le rattraper. Et on va lui faire une mégascène pour qu'il s'explique. »

Elle prit la main de Matti dans la sienne et s'élança en courant. Plus exactement, ils se mirent à zigzaguer entre les gens. Le prêtre ne ralentissait pas, il avait déjà dépassé le restaurant Seurahuone et filait, les épaules tombantes, vers l'escalier menant au tunnel de la gare. De lui, on n'apercevait que le haut du dos, la casquette, et quelques cheveux argentés qui s'en échappaient.

« Plus vite, Matti !

— J'en peux plus. J'ai l'impression que mes pieds sont paralysés...

— Allez ! Je veux que ce taré réponde à une ou deux questions. »

Elle redoubla d'efforts, traînant le garçon comme un poids mort, et ils atteignirent l'escalier puis dévalèrent les marches avec fracas. Elle avait eu du nez. Le prêtre avait tourné à gauche. Il ne pouvait se rendre qu'à un seul endroit : l'étage de la rose des vents et, de là, vers les tunnels du métro.

« Magne ! On doit pas le laisser filer. Il peut faire tout péter... »

Ils se jetèrent tête baissée pour descendre à contre-courant l'escalier menant à la rose des vents. Juste avant d'arriver aux

distributeurs de tickets, Leena eut la certitude qu'elle devait y aller seule. Notamment à cause de ce qui s'était passé lors de la dernière entrevue. Elle n'aurait voulu pour rien au monde que Matti l'apprenne désormais. Elle s'arrêta et l'agrippa par les épaules, le souffle court. Le prêtre se trouvait déjà près de l'accès aux quais. Il coulait autour de lui des regards furtifs, farouches, semblait se méfier de tout. Il releva d'un geste nerveux le col de son imperméable et enfonça sa casquette encore plus profondément sur sa tête.

« J'vais y aller seule, ahana-t-elle en regardant Matti dans les yeux.

— Pas question... Il pourrait te faire quéq'chose.

— Au milieu de tout ce peuple ? Il osera jamais, je pourrais me mettre à gueuler qu'il m'a pelotée. Les vigiles et les keufs se ramèneraient et il se ferait pécho.

— Ne...

— Si ! » répliqua-t-elle en le secouant. Elle sentait que le temps lui était compté. Il ne fallait pas que le prêtre puisse monter dans une rame sans elle. « Rappelle-toi ce que tu m'as promis ! Que tu me laisserais discuter avec lui un moment entre quat'z-yeux.

— Ouais... Bon, je t'attends ici. Mais promets que tu reviendras.

— C'est sûr », répliqua-t-elle, et elle s'élança sans plus attendre, se fichant comme d'une guigne de ne pas avoir de ticket.

Le prêtre avait atteint le niveau des quais et tourna encore à gauche. Il avait donc l'intention de prendre une rame partant vers l'est, à moins qu'il ne connaisse une porte secrète, un passage lui permettant de s'éclipser. Elle arriva en bas à son tour. Elle se fraya un passage entre deux hommes et faillit s'affaler sur une poussette mais parvint à garder son équilibre. Le prêtre n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Il se tenait derrière un groupe compact, attendant le métro comme n'importe quel quidam. Elle se faufila plus près, encore plus. Seuls deux adolescents finirent par les séparer.

Leena les contourna et se retrouva à ses côtés. Elle n'avait plus de raison de se hâter et, au fur et à mesure que sa respiration se calmait, elle sentit la colère et une profonde déception grossir en elle. Elle empoigna l'ample manche du prêtre et la tira avec rudesse. L'homme se retourna. Son expression était parfaitement sereine, comme si rien n'était advenu, comme s'ils étaient de vieux amis se croisant par hasard.

« Ah, c'est toi, ma petite ? dit-il en levant les sourcils, imitant à la perfection l'effet de surprise.

— Oui, c'est moi, bordel. Et maintenant, vous avez intérêt à vous expliquer !

— Ne parle pas si fort, inutile de crier.

— Je vous ai demandé de faire quéq'chose au père de Matti pour qu'il le prenne pas avec lui quand il déménagerait...

— Oui ?

— Et vous avez... Vous avez essayé de le buter. Vous l'avez poussé sous le métro. Et aujourd'hui, vous avez essayé de nous faire exploser, moi et Matti. En mille morceaux. Y aurait eu au moins cent pékins qu'auraient clamsé du même coup. Quesse ça veut dire, tout ça ? Vous êtes quoi, un prêtre du démon ?

— Je ne comprends pas un traître mot de tes divagations.

— Ah, je divague, moi ? Vous savez ce qui va se passer si je me mets à gueuler que vous avez essayé de me peloter ?

— Ça, petite garce, tu ne le feras pas », grommela le prêtre en levant devant son visage sa main nue, crispée en un poing tremblant de haine. Elle eut l'intime conviction qu'il n'avait pas l'intention de la frapper. Il écarta ses doigts au maximum et lui ordonna :

« Regarde-moi ! »

Elle aurait voulu ne pas lui obéir, mais une force inconnue l'y contraignit. Sa colère s'évanouit instantanément, elle se sentit aussi intimidée en face de lui que par le passé. Il la fixait à travers ses doigts écartés, parfaitement immobile, sans cligner d'un cil. Elle reçut de plein fouet la puissance de son regard. Elle se serait crue dans un évier dont la bonde avait été ouverte. Il aspirait toute sa volonté, la réduisait à néant.

« Comment es-tu ? » demanda le prêtre à voix basse et, sans attendre sa réponse, il enchaîna : « Tu es une grosse truie répugnante. Personne ne peut vraiment t'aimer... Réponds-moi : comment es-tu ?

— Gros... grosse et répugnante... Une truie que personne peut aimer vraiment », murmura-t-elle, sentant les larmes couler sur ses joues. La description du prêtre était exacte. Matti avait dû se tromper en la regardant. Elle faillit éclater en sanglots, mais parvint à les refouler et ne produisit que de simples reniflements.

« Comment voudrais-tu être ? Que *pourrais-tu* être ? demanda le prêtre d'une voix gutturale en se penchant si près qu'elle sentit son haleine fétide. Tu voudrais être belle et gracieuse. Tu voudrais flotter dans les airs avec une jupe évasée, de jolis bas en nylon sur tes jambes. Tu voudrais te transformer en Peter Pan. Réponds-moi : n'est-ce pas la vérité ?

— S... Si...

— Tu as déjà eu l'occasion de ressentir ça. Et tu pourrais connaître cet état en permanence... Mais tu m'as offensé de manière inqualifiable, ainsi que la Tellurienne. Il faudra d'abord que tu demandes pardon. Es-tu prête à le faire ?

— Oui, abdiqua-t-elle dans un souffle. Elle était de nouveau sous son emprise. Tous les voyageurs sur le quai semblaient s'être évaporés. Elle n'entendait même pas le murmure des voix environnantes. Seuls existaient le prêtre et elle. Seul le prêtre, en fait.

— Tu es donc prête à recevoir le baiser de la Tellurienne.

— Euh... Hein ?

— Le baiser sanctificateur de la Tellurienne. Tu vois cette rainure métallique jaune, après les rails ?

— Oui. J'en vois qu'un bout. Y a un paquet de gens devant nous.

— Tu vas aller là-bas, t'agenouiller et glisser ta main dans cette rainure. Elle s'élargit, à l'intérieur. »

Leena respirait avec peine. Habitée par une ivresse surnaturelle, elle se rappelait malgré tout cette sensation fantastique : être mince, les jambes fines, porter des bas qui tiennent tout seuls, planer d'une corniche à une autre sans aucune crainte ; être Peter Pan.

« Mais... Y a écrit "Danger de mort"...

— Bien sûr. Cela s'applique aux rails. Le métro pourrait te rouler dessus. Si tu veux, va consulter le tableau d'affichage pour t'assurer qu'il te reste assez de temps avant l'arrivée de la prochaine rame.

— C'est.... Ça ressemble à quoi, le baiser de la Tellurienne ?

— Tu le découvriras dans la rainure, là, au niveau du côté gauche de cette affiche publicitaire. C'est une pierre ronde. Quand tu l'auras ramenée, tu verras qu'elle comporte des rayures argentées. Chaque fois que tu la prendras dans ta main, tu pourras devenir Peter Pan. »

Une rame entra dans la station. Les gens commencèrent à s'entasser dans les wagons, puis le signal de fermeture des portes résonna et les moteurs montèrent en régime : Pouii-ii... De nouveaux voyageurs affluèrent aussitôt sur le quai. Leena les vit dans une brume. Elle ne percevait qu'un seul élément avec netteté : la rainure jaune courant sur le ballast, au-delà des rails.

« Vas-y ! lui ordonna le prêtre. Va et reçois le baiser de la Tellurienne. Tu seras sauvée.

— J'y vais », s'entendit-elle dire, à moins que quelqu'un d'autre n'eût parlé avec sa voix. Elle marcha d'un pas ferme jusqu'au bord du quai et sauta sans la moindre hésitation. Le ballast crissa sous ses semelles. De très loin résonnèrent des cris épouvantés et des avertissements, mais elle n'y prêta pas l'oreille. Elle ne pensait qu'à ce poème :

*Tu regardes ton image dans le miroir
et tu sais aussi bien que moi
combien elle t'insupporte, la fille que tu vois
– la bouche étroite ou large, le sourire anormal,
les seins petits ou lourds, de taille inégale.*

56

UN SUICIDE

Harjunpää tenait le volant. Piipponen était assis à la place du grincheux, Onerva sur la banquette arrière. Ils revenaient bredouilles, après avoir quadrillé le quartier et essuyé une longue liste de déconvenues. Le silence qui régnait dans la voiture avait la consistance d'un mur d'acier : impossible de communiquer au travers. Chacun ressassait de noires pensées dans sa bulle de métal.

« On ne pourrait pas arrêter de se faire la gueule, bordel ? » s'exclama Piipponen avec fougue, mais il n'obtint pas le résultat escompté. On aurait cru que de l'étaupe garnissait ses joues, étouffait ses paroles. Il portait autour du cou une minerve en mousse synthétique fermée par des bandes Velcro. Elle montait si haut qu'il avait du mal à remuer les lèvres. Sur la tempe, il arborait un pansement imposant. Le gnon avait été si fort que son œil avait commencé à virer au noir au cours de la journée, mais il avait catégoriquement refusé de se mettre en arrêt de travail.

« Comme si je l'avais laissé filer exprès, marmonna-t-il. Ç'aurait pu arriver à n'importe qui. Je lui ai tourné le dos le temps de sortir la clé, de l'introduire dans la serrure, et ce loup-cervier m'a sauté dessus comme une bête enragée...

— Personne ne met en doute ton témoignage », lâcha Harjunpää avec mollesse. Il avait toujours du mal à formuler des critiques, alors les reproches... Il dut se racler la gorge un bon moment avant de réussir à vider son sac : « Ce qui me les brise dans cette affaire, c'est ta façon d'agir. Comme le dernier des cons, pour être franc. On aurait dû faire le point sur tout ce qu'on avait contre lui et organiser une table ronde pour définir la tactique à employer. En outre, étant en charge de ces deux affaires, ç'aurait dû être à moi de l'interroger.

— Et voilà, ça a quand même fini par sortir ! Notre Timo a les dents longues, envie d'être le héros qui arrache les aveux au mec ! Ouais, ouais... Je n'avais même pas l'intention de l'interroger. Je voulais juste le chauffer un peu, histoire qu'il soit mûr au petit matin, prêt à te tomber dans les bras.

— Restons-en là », soupira Harjunpää, les yeux rivés sur la file de voitures à l'arrêt devant eux. Mais Onerva, qui avait l'ouïe fine, s'inséra entre les sièges avant et désigna du doigt la radio fixe.

« Fermez-la un peu et montez le volume du biniou. Quelqu'un s'est fait sauter le caisson. »

« ... prend, et le un va en renfort. Grönlund continue de superviser

les opérations sur le terrain. »

Deux voitures de patrouille accusèrent réception du message, mais personne ne revint sur son contenu.

Harjunpää s'empara du micro.

« Central ? Harjunpää des Homicides. Quel est le lieu de l'accident ?

— Station de métro de la gare centrale. Le quai des départs vers l'est.

— Mon Dieu, souffla Onerva.

— La personne s'est délibérément jetée sous le métro ? Il y a des témoins ?

— Des témoins, il y en a plusieurs dizaines. Deux agents de sécurité sont arrivés par chance sur les lieux et ont pris les coordonnées de tout le monde. Mais la victime n'a pas été écrasée par le métro. Elle a sauté sur la voie et a enfoncé sa main dans la rainure du câble d'alimentation. Là-dedans, il y a autant de jus qu'à la sortie d'une centrale nucléaire.

— Les témoins affirment que ça s'est réellement passé ainsi ? Elle était seule ?

— Oui, ils l'ont bien vu. Elle y est allée de son plein gré. On devrait la retrouver sur les vidéos. Elle est si cramée que seuls les seins permettent de savoir qu'il s'agit d'une femme. La mort a été instantanée. Vous prenez ?

— Non. Donnez l'affaire aux hiboux de permanence », conclut Harjunpää en remplaçant le micro dans son support.

On aurait pu les sentir pousser un soupir intérieur de soulagement, ce qui n'empêcha pas le silence de se prolonger, aussi désagréable qu'avant.

LE COUPABLE

« *Apartus ecolae mobilata* », grogna-t-il, en grande difficulté sur les barreaux d'acier s'élevant des entrailles de la terre. Il n'était qu'à un misérable mètre du palier grillagé de son antre, mais ses forces l'avaient abandonné. Sa vitalité n'était pas en cause. La somme des efforts fournis avait eu raison de lui. Il avait couru dans les tunnels de la gare jusqu'à Pasila, et ce maudit imperméable l'avait gêné pour gravir l'échelle, s'empêtrant sans cesse dans ses jambes et ses chaussures. Le sac à dos pesait maintenant aussi lourd qu'un ballot rempli de pavés. Mais le pire, c'était sa main gauche : une douleur lancinante palpitait jusque sous le bout de ses ongles, on eût dit que le gant était rempli de gouttelettes incandescentes projetées par le chalumeau d'un soudeur. Il était sur le point de lâcher prise.

« *Nessum tasea tacitus* », pesta-t-il pour se fustiger. Il n'avait pas d'autre choix. Tomber dans le puits et mourir écrasé n'était pas à l'ordre du jour. Il prit une profonde inspiration, serra les mâchoires, rassembla ses forces sur ses pieds et sa main valide pour une ultime traction – et réussit ! Il s'affala sur le palier grillagé. Ses oreilles bourdonnaient, des étincelles dansaient devant ses yeux. Ses vêtements étaient trempés de sueur. Étendu, immobile, il sentit le léger courant d'air familier venant d'en bas.

Il resta près de dix minutes sans bouger pour récupérer. Puis il s'obligea à se redresser et se dirigea vers la porte bâchée de son antre. Il avait beau tourner et retourner la question en tous sens, il ne parvenait pas à comprendre pourquoi la Tellurienne faisait preuve d'une telle dureté à son égard. Elle semblait l'avoir abandonné, s'ingénier à faire échouer tout ce qu'il entreprenait. Dans un déluge de souffrance, il écarta la bâche, ôta le sac de son dos et le posa avec précaution à côté d'une pile de livres. Il alluma la lampe tempête de ses doigts tremblants et s'effondra sur le matelas en mousse sans prendre la peine de se glisser dans le sac de couchage.

Ses pensées dansaient la sarabande : pourquoi la Tellurienne le traitait-elle si injustement, lui, le meilleur de ses gnomes ? L'avait-elle abandonné ? Un lien indéfectible les unissait pourtant. Elle ne pouvait le rompre que s'il céda à la convoitise, à la luxure, ou si un facteur extérieur l'amenait à se souiller contre sa volonté. De quoi pouvait-il s'agir ? Il n'en avait aucune idée.

Il se mit lentement à genoux, serra sa main droite en forme de poing et fit les gestes préliminaires à toute prière – avec la gauche, il

en était désormais incapable. Puis il hurla de toutes ses forces :

« Tellurienne ! *Mamolae, lama sabaktani* ? »

Son cri rebondit d'un mur à l'autre, s'insinua par l'interstice de la bâche jusque dans le puits ascensionnel et se répercuta en écho faiblissant au sommet du mont des Maléfices et dans les profondeurs obscures d'où il venait de remonter. Puis il écouta, attentif au monde extérieur et à la moindre vibration émanant de son propre corps, mais ne reçut aucune réponse. De dépit, son menton s'affaissa contre sa poitrine et il s'abattit de nouveau sur son grabat.

Depuis quand était-il tombé en disgrâce ? À partir du moment où il avait adopté le garçon ? Non. Il avait procédé selon les règles, rien n'avait été contraire aux lois divines. Quand il avait adopté Mikko Matias, le père du garçon, alors ? Non plus. Cela aussi s'était déroulé selon la coutume sacrée, il pouvait aller jusqu'à cinq adoptions simultanées. Quand sa disgrâce avait-elle commencé ?

« *Cetera desunt* », murmura-t-il après plusieurs minutes de silence. Une idée se frayait un chemin dans son esprit, mais elle manquait de limpidité, il ne parvenait pas à la préciser. Les Cinq Sages. Il leur avait demandé conseil, avait reçu une réponse et agi en conformité avec celle-ci. La faute ne venait pas de là non plus.

Mais ses pensées restaient focalisées sur les Cinq Sages. Et quelques secondes plus tard, tout lui apparut avec une clarté fulgurante. Il en avait déjà eu conscience à l'époque ! Cet hérétique, ce policier qui s'était imaginé l'avoir réanimé – c'était lui qui l'avait souillé ! Il l'avait souillé en posant ses lèvres sur la bouche d'un gnome, vouée aux prières adressées à la Tellurienne. C'était ce policier, le coupable !

« *Mortuus et diapoli* », grailonna-t-il. Il se souleva sur un coude et se pencha sur la table de chevet pour s'emparer de la carte de visite de l'inspecteur. Lui jeter une malédiction à l'aide de piqures d'épingle n'avait pas suffi, il fallait quelque chose de plus fort. En se vengeant, il se purifierait et regagnerait les faveurs de la Tellurienne.

Il détacha la bourse en peau de chamois accrochée à sa ceinture et laissa son contenu se répandre sur le lit. Des dizaines de petits cailloux. La plupart retenaient l'âme d'une personne qui lui avait causé du tort ou l'avait offensé, mais certains étaient toujours vacants. Il les palpa un par un. Aucun ne lui convint dans l'immédiat. Son instinct, ses sens, son esprit étaient fatigués. Il n'éprouvait aucune sensation. Il fit une nouvelle tentative et garda cette fois le troisième caillou dans sa main. Oui, celui-là conviendrait, il arriverait à y introduire l'âme du policier. Elle s'y trouvait déjà, en fait. À moins que ce ne fût celle d'un de ses proches. Il dessina en hâte les signes sacrés de la Tellurienne autour du caillou pour l'emprisonner définitivement.

Il se leva, prit la carte de visite constellée de trous et le caillou, entrebâilla la bâche juste assez pour se glisser sur le palier grillagé et

se dirigea vers la pièce qui lui servait de chapelle expiatoire. Sa lampe frontale projeta une tache de lumière blafarde sur le sol. Il plaça la carte de visite au centre du cercle lumineux, côté imprimé contre terre, face aux enfers, et posa dessus le caillou de l'âme. Puis il fourragea à tâtons dans l'angle de la pièce, à sa droite, et ne tarda pas à dénicher ce qu'il cherchait. Sa main se referma sur une pierre tranchante capable de défoncer un crâne.

Après l'avoir soupesée un bon moment, il s'agenouilla devant le caillou et la carte de visite et se mit à les marteler. Il frappa à coups redoublés. Sa main s'élevait et s'abattait comme un piston. Un bruit de craquement se fit entendre quand le caillou se brisa, mais il ne cessa pas pour autant de frapper, lâchant des malédictions virulentes de temps à autre. Le caillou se retrouva réduit en miettes, de même que la carte de visite : hachée au point de ressembler à de la pâte à papier.

Il s'interrompit enfin et se redressa, ahanant. Du pied, il chassa les éclats de pierre et les morceaux de papier hors de la pièce. Le tout disparut dans l'abîme par les trous du grillage. Aussitôt il se sentit mieux, revigoré, comme s'il avait tété le sein de la Tellurienne, et il lui dédia les signes sacrés de remerciement.

Puis il pensa à la bombe. Qu'est-ce qui avait pu clocher pour que le réveil se mette à sonner ? Du sang avait-il coulé de sa main pour se répandre dans le mécanisme et déclencher la sonnerie en se coagulant ? Avait-il pressé par mégarde le bouton de la sonnerie au moment de placer le réveil dans le sac ? Il lui fallait en avoir le cœur net.

Il retourna en trombe dans son antre et remonta la mèche de la lampe tempête, gardant sa frontale allumée. Il installa le sac à dos à côté des cailloux, l'ouvrit, prit le réveil et le posa sur le matelas. Les fils avaient suffisamment de mou pour le lui permettre. Il regarda la boîte centrale, dans laquelle les fils disparaissaient et où se trouvaient les bâtons de dynamite. Il tendit la main et attr...

58

LE DORMEUR

Mikko s'était déchaussé afin que le claquement des pantoufles contre ses talons ne réveille pas Matti, même si cela lui semblait un peu superflu ; en contrebas, chaque voiture qui roulait sur les pavés de la Quatrième Rue provoquait un raffut considérable. De plus, les pompiers de Kallio étaient de sortie à une cadence inhabituelle ce soir.

Mais Matti dormait, c'était le principal. Il n'était plus agité de convulsions. Son sommeil semblait serein, les crises étaient passées. Mikko posa une main sur le bord du paravent et regarda son fils. Maintenant que ses traits étaient reposés, il lui rappelait le petit enfant qu'il avait veillé jadis ; sa position aussi. On aurait dit celle d'un fœtus. Ses cheveux contournaient son oreille pour retomber sur sa joue, dessinant une boucle identique à celle qu'il avait connue un million d'années avant.

Ça n'avait pas été de véritables crises. Des cauchemars, plutôt. Matti s'était agité et avait pleuré, mais ne s'était pas réveillé. Il pouvait l'affirmer, car le visage du garçon était resté relâché, inexpressif, et il avait eu beaucoup de mal à obtenir une réaction de sa part. Il était tombé par terre et s'était recroquevillé sur le plancher à plusieurs reprises, secoué par des sanglots désespérés, effrayants, répétant sans cesse un nom : Leena.

Quand il était apparu dans l'encadrement de sa porte en début de soirée – une patrouille de police l'avait amené et il ne remercierait jamais assez les forces de l'ordre pour cela –, le garçon se trouvait dans un état proche de l'hystérie. Il avait réussi à grand-peine à raconter qu'une de ses camarades, peut-être même sa petite amie, Leena, était descendue sur les voies du métro pour une raison qu'il ignorait et était morte électrocutée. Il n'avait reconnu que ses baskets. Elles n'avaient pas été brûlées, contrairement à tous ses autres vêtements, sans doute en fibre synthétique bas de gamme. Comble de l'horreur, il s'était faufilé derrière les agents de sécurité pour soulever le drap en papier recouvrant le corps mais avait à peine réussi à reconnaître son visage. Même pour un adulte, le spectacle aurait été insupportable.

Mikko se rendit dans la kitchenette sur la pointe des pieds et avala une petite gorgée de bière au goulot d'une bouteille déjà ouverte. Il ne voulait pas s'enivrer pour être en mesure de reconforter Matti au cas où celui-ci se réveillerait encore à l'improviste. Mais d'un autre côté il ressentait la nécessité de se calmer lui aussi. Car le récit de Matti lui

avait rappelé avec précision le moment où lui-même avait été poussé sur la voie du métro. Il se rappelait jusqu'à l'odeur de l'air imprégné de relents d'huile. Il se rappelait aussi les phares de la motrice, de plus en plus gros, et la mine horrifiée de la conductrice de la rame. Tout cela avait à son tour ressuscité l'effroi épouvantable qui s'emparait de lui dans son enfance quand son père essayait de se tuer. Mais il était là, malgré tout. Et une pensée lui revenait à la façon d'un leitmotiv : avait-il été sauvé parce que Matti avait besoin d'un père et d'un domicile ? Avait-il été sauvé parce que Dieu l'avait voulu ?

La lampe de sa table de travail était allumée. Tamisée par le papier de riz, la lumière éclairait le visage de son fils. Il dormait toujours d'un profond sommeil, ses paupières ne se crispaient plus. Et, bien que la vie de Mikko fût de nouveau bouleversée par un changement de dernière minute, la suite des événements se dessinait clairement dans son esprit. Dès demain, en compagnie de son fils, il irait demander un soutien psychologique. Les policiers lui avaient laissé une carte, elle se trouvait dans une de ses poches. Il resterait au moins une semaine à la maison avec Matti pour l'habituer à son nouveau cadre de vie et à ce nouveau quartier. Si cela suffisait à le remettre sur pied, il pourrait terminer le semestre de printemps à Kulosaari dans son collège actuel, et ils réfléchiraient ensuite à la façon d'aborder l'année scolaire suivante. Car à l'automne ils n'habiteraient pas forcément encore à Kallio.

Et son bureau à Kontula ? Et Cecilia ? Devrait-elle lui verser une pension alimentaire pour Matti ? Qu'allaient-ils devenir une fois qu'il aurait été obligé de retourner travailler à la poste ?

Toutes ces questions le rendaient perplexe, désespéré. Il retourna dans la kitchenette, prit la bouteille de bière et gagna à pas de loup l'entrée plongée dans l'obscurité. Il ouvrit la porte des W-C., alluma la lumière, baissa l'abatant de la cuvette et s'assit dessus. Il garda longtemps le regard rivé sur le carrelage entre ses pieds nus, sans amorcer le moindre geste, et parvint à faire abstraction du monde extérieur ; un profond silence l'envahit.

« Kikka ? » appela-t-il, bougeant à peine les lèvres. Rien ne se produisit. Il réitéra son appel, plusieurs fois de suite, avec une nuance d'affolement : « Kikka ! »

Il n'y parvenait plus. Ce n'était pas dû au fait que Matti dormait dans la chambre. Il y était arrivé à maintes reprises malgré la présence de Sanna.

« Kikka », murmura-t-il encore, mais déjà avec moins de ferveur et un soupçon de mélancolie, sur le ton d'un adieu. Le temps de Kikka était révolu. Il ne serait plus jamais capable de la visualiser, pleine de vie – sa chère petite femme miniature aux cheveux dorés comme les blés.

La bouche marquée par un pli amer, il fixa la porte des W.-C. Il aurait dû la lessiver et la repeindre ; il avait toujours eu l'intention de le faire mais n'avait jamais rassemblé l'énergie nécessaire. Maintenant, alors qu'il fixait les abords de la poignée, là où la peinture avait disparu, un silence encore plus profond l'aspira, une entité inconnue passa ses bras autour de lui – et l'endroit dépourvu de peinture cessa d'être une surface malpropre qui lui reprochait son apathie.

C'était devenu la branche d'un sapin majestueux que le souffle à peine perceptible du vent matinal n'arrivait même pas à faire trembler. Il vit le ciel s'éclaircir au nord-est et la sapinière parut encore plus sombre en opposition. Il vit les rayons rougeoyants du soleil toucher la maisonnette construite dans une clairière, son toit en tourbe – de l'herbe avait eu le temps de pousser dessus, de la linaigrette. Dans les premières lueurs matinales, ses épillets se dessinaient avec la délicatesse d'un lointain son de pipeau.

De l'intérieur se faisaient entendre les bruits à peine perceptibles de plusieurs personnes endormies ; là vivait la famille heureuse qu'il avait perdue depuis des années.

59

LE PRÉNOM

Jaana n'avait conscience avec clarté que de peu de choses. Tout à l'heure, ç'avait été le hululement continu de la sirène, de longues plaintes au volume croissant et décroissant suivies d'une série au tempo plus court évoquant les jappements d'un chien. C'était fini. Ce qu'elle percevait maintenant avec le plus de précision, c'était le mouvement : on la poussait sur un brancard le long d'un couloir d'hôpital ; des tubes de néon et leurs grilles de protection défilaient devant ses yeux. Ils faussaient sa perception de la réalité, lui donnaient l'impression d'avancer à la verticale, de filer vers des hauteurs lointaines.

La troisième sensation était la douleur. Elle revint, l'étreignait des pieds au cou, avec une telle intensité cette fois qu'elle sombra dans un état second, détachée du monde. Elle n'eut plus la force de se rendre compte qu'on l'emmenait à toute vitesse en salle d'accouchement, ni d'avoir peur ni même de songer que l'enfant allait naître prématuré, avec près de deux mois d'avance. D'instinct, elle chercha pourtant de l'aide, tâtonnant avec ses doigts dans le vide à côté du brancard. Elle cherchait la main de Tero tout en sachant qu'elle ne la trouverait jamais plus.

« ... était complètement vert », dit quelqu'un. Ailleurs, une autre personne s'écria :

« Prévenez-les, qu'ils préparent la couveuse.

— ... ça y est, il arrive... mais il est tout bleu...

— ... le cordon ombilical autour du cou... oxygène...

— ... aucune réaction... »

Au milieu de toute cette agitation émergea un cri à peine audible, un piaillage, comme si on avait marché sur la queue d'un chaton – et, quelques secondes plus tard, quelqu'un se pencha au-dessus de Jaana, un masque en papier sur le visage, puis la héla d'une voix forte :

« Madame Kokkonen ! Jaana ! Ho-ho, réveillez-vous ! Vous avez une fille. Comment allez-vous l'appeler ?

— Est-ce que c'est... un baptême d'urgence ? Il va mourir ?

— Pas du tout ! C'est une fille, je vous répète. Comment allez-vous l'appeler ? »

Avant sa mort, Tero et elle s'étaient mis d'accord sur une liste de plusieurs prénoms, féminins et masculins, mais tous lui échappaient. Sans raison précise, elle répondit simplement :

« Aurora.

— Aurora ?

— Oui. Aurora. »

D'autres cris frêles se firent entendre – un nouvel être venait de naître, s'engageant sur ce chemin que l'on appelle la Vie.

Que lui réservait-il ?

60

LES NOUVELLES

Torse nu, Elisa était assise à califourchon sur une chaise de la cuisine, les coudes sur le dossier en bois. Debout derrière elle, Harjunpää inclina le flacon et refit couler dans le creux de sa main un peu d'huile à l'odeur piquante d'herbes médicinales. Il l'étala avec application sur les épaules de sa femme et continua le massage dans la région de l'omoplate gauche, là où il s'était interrompu. Les filles étaient parties quelque part, à la chorale ou au club de théâtre.

« Ça te soulage un peu ?

— Peut-être, petit à petit.

— Tu as de telles contractures que ton mal de tête n'a rien d'étonnant. Tu devrais aller voir un kiné.

— Ce serait trop compliqué à concilier avec mes horaires de travail », dit Elisa, puis elle changea de sujet avec habileté : « C'était quoi, en définitive, cette déflagration à Pasila ?

— On n'a pas réussi à l'élucider. Mais dans les environs du Parc des Expositions et de Hartwall Areena, une odeur d'explosifs s'est fait sentir nettement.

— Vous n'avez pas pu localiser l'endroit ?

— Non. On a passé au peigne fin tout le centre de Pasila. On a même utilisé un hélicoptère. Si ce sont des petits voyous qui ont provoqué une explosion en terrain dégagé, ça n'a pas dû laisser beaucoup de traces. »

Harjunpää continua le massage sans plus de commentaires. Maintenant que l'huile avait été absorbée, sa tâche était plus aisée. Ses mains glissaient toutes seules, repérant les nodosités douloureuses l'une après l'autre.

« Il y a quelque chose qui te tracasse ? demanda, ou plutôt constata Elisa. Tu as ton silence des mauvais jours.

— Parce qu'il y a des bons jours pour être silencieux ?

— Tu sais bien ce que je veux dire », rétorqua-t-elle d'une voix douce.

Harjunpää émit un petit grognement en signe d'assentiment, puis se tut. L'horloge sonna dans le séjour, mais ses pensées l'absorbaient tant qu'il ne lui vint pas à l'idée de compter le nombre de coups.

« Je ne sais pas... C'est peut-être de la jalousie de ma part, ajouta-t-il enfin. Jusqu'à présent, je n'avais encore jamais estimé qu'on avait accordé à un autre ce qui me revenait.

— Tu éprouves un sentiment d'injustice ?

— Oui, ça se peut. Je ne t'ai pas raconté, mais Piipponen a hérité de la place d'inspecteur divisionnaire de Lörtsy. Mieux payée, bien entendu.

— Piipponen ? Incroyable !

— Surtout que pour des raisons budgétaires il avait été décidé que les postes vacants ne seraient pas pourvus... Mais c'est le plus bosseur d'entre nous, paraît-il. C'est aussi lui qui totalise le plus d'heures sup. Et il aurait fait preuve d'un courage et d'une intelligence exceptionnels en repoussant l'attaque de ce type et en organisant les recherches.

— Toujours pas la moindre trace du type en question ?

— Non. Les gars vont encore planquer dans le métro pendant quelque temps, mais après il faudra lever le dispositif. »

Elisa ne répondit rien. Elle effleura la main de son mari, posée sur son épaule.

Harjunpää reprit son massage. La peau était tiède et familière sous ses doigts. Réconforter sa femme lui procurait une douce satisfaction. Il sentit soudain un brusque changement – comme si Elisa s'était raidie ou avait tenté de se lever. Puis son corps devint inerte et elle s'affala lourdement entre ses bras. Il n'eut d'autre possibilité que de reculer à petits pas pour l'étendre par terre, sur le dos.

« Elisa ! l'appela-t-il en tapotant les joues de sa femme. Réveille-toi, Elisa ! »

Il tâta son cou, resta tétanisé une fraction de seconde, puis se releva d'un bond et s'élança vers le téléphone dans le séjour. Il ne put s'empêcher de penser qu'une malédiction s'acharnait sur lui ces derniers temps, perturbait son travail – et maintenant elle était sur le point de lui ravir Elisa ! La distance semblait incommensurable. Il ne cessait de courir, mais le monde se balançait bizarrement devant ses yeux, se tordait en forme de spirale, et il avait du mal à tenir sur ses jambes.

61

ELISA

Debout sur la crête d'un mur blanc, Elisa regardant droit devant elle, dans la position d'un funambule sur son fil, mais n'avait pas peur de tomber. Elle se sentait sereine et rassurée.

En tournant ses yeux vers la droite, elle distinguait une abondance de lumière. Une lueur douce qui ne l'éblouissait pas, telle une radiance filtrée par une paroi en verre dépoli. Au cœur de cette lumière se dessinaient des silhouettes, mais elle ne pouvait dire s'il s'agissait d'êtres humains, d'objets ou d'arbres. Tout cela était beau, plaisant. Elle se sentait fortement attirée de ce côté-là.

De l'autre côté, à gauche, le mur ressemblait à celui de leur cuisine, en beaucoup plus haut. Elle se voyait, allongée par terre. Timo revint alors du séjour, s'agenouilla à ses côtés et se mit à faire des gestes qu'elle ne comprit pas. Elle se retourna vers la lumière. Personne ne l'appelait. Personne ne lui interdisait non plus de venir. Elle en déduisit que le choix lui appartenait : elle pouvait décider en toute liberté de quel côté du mur aller.

Elle attendit encore un petit moment. Personne ne vint la chercher du côté de la lumière. En revanche, Timo répétait sans cesse son prénom :

« Elisa ! Elisa ! »

Elle pivota du côté de la cuisine et amorça un pas.

« Elisa ! » criait Harjunpää entre deux insufflations, tapotant le visage de sa femme avec frénésie. Il palpa de nouveau son cou. Oui ! Se trompait-il ? Il crut sentir un battement de pouls sous ses doigts, puis un deuxième. Mais une si longue interruption s'ensuivit qu'il acquit une certitude : le temps qui lui avait été imparti s'était écoulé. Et le hululement de sirène qu'il guettait semblait ne jamais arriver.

« Elisa ! » appela-t-il.

Par la porte d'entrée qu'il avait ouverte, il entendit les filles qui revenaient. Des gloussements retentirent. L'une d'elles – Pipsa, sûrement – sautillait sur un pied en poussant un caillou devant elle, à en juger par le bruit produit sur le dallage de l'allée. Harjunpää se leva. Il lui fallait aller à la rencontre de ses enfants pour les préparer à ce qui les attendait. Il fit un pas en direction du vestibule mais fut ensuite frappé par la crainte brutale, la quasi-certitude qu'il perdrait Elisa s'il s'éloignait d'elle. Alors il se laissa retomber à genoux par terre, pressa son visage contre celui de sa femme et se mit à pleurer. Il était si petit, si seul. Jamais il ne s'était retrouvé seul au point de se sentir si petit.

Du même auteur

Aux Éditions Gallimard :

Dans la collection Série Noire :

HARJUNPÄÄ ET LE FILS DU POLICIER, n° 2480 (Folio Policier,
n° 165)

HARJUNPÄÄ ET LES LOIS DE L'AMOUR, n° 2557 (Folio Policier,
n° 334)

HARJUNPÄÄ ET L'HOMME-OISEAU, n° 2596 (Folio Policier,
n° 311)

-
- 1 Ancien ministre finlandais des Affaires étrangères et actuel député européen. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)
 - 2 Abréviation de *Ainsi parlait Zarathoustra*, de Richard Strauss.
 - 3 Chef viking plutôt grotesque, héros d'une série de bandes dessinées américaines humoristiques.
 - 4 D'après *Tie me Kangaroo Down Sport*, chanson composée en 1957 par Rolf Harris.
 - 5 Voir *Harjunpää et l'homme-oiseau*, Série Noire n° 2596, et Folio Policier n° 311.
 - 6 Poète célèbre, traducteur en finnois d'*Ulysse* de James Joyce.
 - 7 Artiste peintre célèbre.
 - 8 Markus, Luukas, Paavali : les évangélistes Marc et Luc, et l'apôtre Paul.
 - 9 Le 11 octobre 2002, à Vantaa, dans la banlieue nord de Helsinki, une explosion a eu lieu dans le centre commercial Myyrmanni local. Sept personnes furent tuées et quatre-vingts blessées. Le centre commercial, particulièrement bondé ce jour-là, contenait deux mille personnes, dont de nombreux enfants venus assister à un spectacle de clowns.